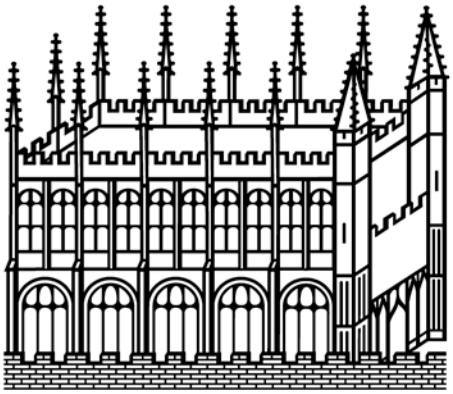


Bodleian Libraries

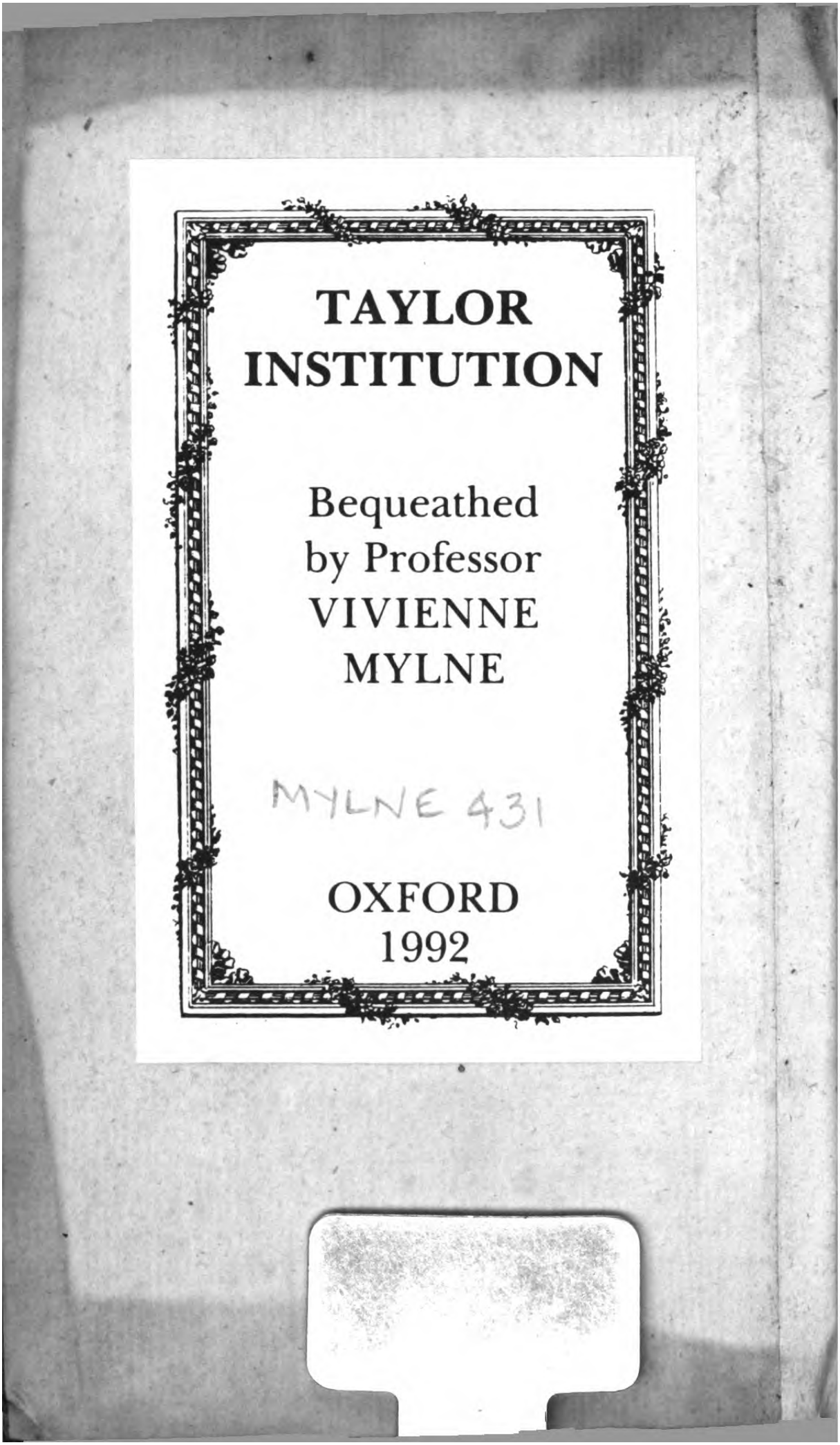
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.


TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 431

OXFORD
1992

Marg^t Stuart

1782

THÉATRE

D'ÉDUCATION.

TOME TROISIEME.

THÉATRE

A L'USAGE

DES JEUNES PERSONNES,

Par Madame la COMTESSE DE GENLIS.

Leçon commence, exemple acheve.
LA MOTTE, Fable de l'Aigle & de l'Aiglon.

TOME TROISIEME.

A PARIS,
Et ſe trouve
A MAESTRICHT,
Chez J. E. DUFOUR & PH. ROUX,
Imprimeurs-Libraires aſſociés.

M. DCC. LXXX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

LE BAL D'ENFANTS, OU LE DUEL, COMÉDIE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

LE BARON.

THÉODORE, *Fils du Baron, âgé de douze ans.*

L'ABBÉ, *Gouverneur de Théodore.*

Le Chevalier DE VERVILLE, *âgé de treize ans.*

CHAMPAGNE, *Laquais de Théodore.*

La Scene eſt à Paris, chez le Baron.

LE
BAL D'ENFANTS,
OU
LE DUEL,
COMÉDIE.

Et dans de foibles corps s'allume un grand courage.
RACINE, fils, Poëme de la Religion.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon. On doit voir un canapé dans le fond du Sallon.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

LE grand Sallon eſt-il arrangé pour le Bal?

L'ABBÉ.

Oui, Monſieur, les banquettes ſont poſées, le buffet eſt dreſſé, tout eſt prêt.

LE BARON.

Que fait mon fils?

L'ABBÉ.

Champagne le coëffe pour la troiſieme fois du jour.

LE BARON.

Fi donc, comment ſouffrez-vous cela?

L'ABBÉ.

Que voulez-vous, Monſieur? ce bal que vous donnez, lui tourne la tête; il veut, dit-il, danſer ce ſoir la coſaque; il ſaute, il ſe démene, ſe met en nage, en répétant cette maudite coſaque; on eſt obligé de le recoëffer d'heure en heure, & même de le changer de chemiſe: je n'ai jamais rien vu de pareil; il eſt comme un fou.

LE BARON.

Cela eſt incroyable; il n'aimoit pas la danſe l'année paſſée...

L'ABBÉ.

Oh bien, à préſent, c'eſt ſon goût dominant. Il s'eſt levé ce matin avant moi; & avant de ſonger à déjeûner, il avoit déja danſé trois fois la coſaque.

LE BARON.

Cela n'eſt pas naturel; il y a quelque choſe là-deſſous!...

L'ABBÉ, *riant.*

Eh, vraiment oui, il y a quelque choſe là-deſſous!...

LE BARON.

Qu'eſt-ce que c'eſt, l'Abbé? Contez-moi cela.

L'ABBÉ.

C'eſt que Mademoiſelle Amélie vient ce ſoir au bal; c'eſt que Mademoiſelle Amélie eſt charmante, & qu'elle danſe la coſaque à merveille...

LE BARON.

Bon!... Vous croyez que c'eſt-là le motif...

L'ABBÉ.

Oh, j'en ſuis ſûr. Il aime Mademoiſelle Amélie de tout ſon cœur.

LE BARON.

C'eſt un cœur bien preſſé : ſongez-vous que Théodore n'a que douze ans?

L'ABBÉ.

Je vous aſſure qu'il parle des talents & des graces de Mademoiſelle Amélie, comme s'il en avoit dix-huit.

LE BARON.

Il parle, dites-vous : ah, cela eſt de trop : il faut lui apprendre à ſe taire. Puiſqu'il veut ſe donner les airs d'aimer, il faut qu'il commence par devenir diſcret. Mais j'ai quelques ordres à donner : l'Abbé, attendez-moi ici, je reviendrai dans un moment. (*Il ſort.*)

L'ABBÉ, *ſeul.*

Le bon pere!... & une tendreſſe pour ſon fils ſi clairvoyante, ſi bien entendue... qu'un Gouverneur eſt heureux, quand le pere de ſon éleve le ſeconde ainſi! C'eſt la vertu ou la folie des parents, qui fait les bons ou les mauvais inſtituteurs...

SCENE II.

L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ.

AH, Champagne.... enfin, Monſieur Théodore a-t-il achevé ſa toilette?

CHAMPAGNE.

Oui, Monſieur; & je viens vous prévenir que je lui ai dit que vous le demandiez, parce que s'il reſte un quart d'heure livré à lui-même, la coſaque ira ſon train.

L'ABBÉ.

Il m'a cependant promis qu'il ſe tiendroit tranquille.

CHAMPAGNE.

C'eſt plus fort que lui. Pendant que je le coëffois, il la chantoit, il battoit la meſure, il ſe trémouſſoit... oh, il m'a bien fait enrager aujourd'hui.

L'ABBÉ.

Il falloit m'appeller.

CHAMPAGNE.

Monſieur, je vous en prie, ne lui parlez point de cela; il ne mérite pas d'être grondé... M. le Baron m'a ordonné de vous tout dire... Tenez, entre nous... vous allez rire, mais c'eſt que... vous connoiſſez bien Mademoiſelle Amélie?...

L'ABBÉ.

Oui...

CHAMPAGNE.

Eh bien, c'eſt elle qui eſt la cauſe de toutes les gambades de M. Théodore... Il n'y a plus d'enfant...

L'ABBÉ.

Qu'eſt-ce qui vous perſuade cela?

CHAMPAGNE.

Pardi, cela eſt clair comme le jour... Je m'en doutois depuis trois ſemaines, mais aujourd'hui j'en ſuis certain. Il a fait des vers ce matin, où il dit qu'il *aimera toute ſa vie la charmante Amélie*, il y a cela... c'eſt un enfant qui a un eſprit!... Il a oublié ſes vers ſur une table, & je les ai lus; & puis il a envoyé chercher tout-à-l'heure le maître-d'hôtel, pour le prier de faire des glaces à l'ananas, parce que Mademoiſelle Amélie les aime... & puis, il a toujours dans ſa poche une roſe artificielle, que Mademoiſelle Amélie a perdue au dernier bal; enfin, il ne penſe qu'à elle; c'eſt bien drôle...

L'ABBÉ.

Paix, je l'entends.

CHAMPAGNE.

Tenez, je vous le diſois, il chante la coſaque.

SCENE III.

L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

L'ABBÉ.

CHAMPAGNE, laiſſez-nous. (*Champagne ſort.*)

(*Théodore entre en chantant.*)

L'ABBÉ.

Eh bien, Monſieur, comme vous voilà déja dépoudré...

THÉODORE, *faiſant quelques pas de danſe.*

Ce maudit pas!... je ne l'attraperai jamais...

L'ABBÉ.

J'admire votre obéiſſance, & la ſolidité de vos paroles d'honneur... Je ne danſerai plus, me diſiez-vous; je vous le promets...

THÉODORE, *d'un ton piqué.*

C'eſt vrai, j'ai dit cela, mais je ne vous ai point donné ma parole d'honneur... Je ne manque point à ma parole d'honneur, Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Ainſi, à moins d'un ſerment, on ne peut compter ſur vos proteſtations?... On ne doit pas prodiguer ſa parole d'honneur; on ne la donne que dans les occaſions extraordinaires; par conſéquent, habituellement,

dans le cours commun de la vie, je ne vous croirai plus.

THÉODORE.

Vous ne me croirez plus!...

L'ABBÉ.

Ai-je tort? je vous en fais juge.

THÉODORE.

Mais....

L'ABBÉ.

Et je ne vous cache pas que, prenant ainſi l'habitude de douter de votre véracité, dans les petites choſes, vous me perſuaderez moins facilement dans les grandes, & votre parole d'honneur fera moins d'impreſſions ſur moi, que n'en faiſoit autrefois la plus ſimple promeſſe.

THÉODORE.

C'eſt me dire, M. l'Abbé, que vous n'avez plus d'amitié pour moi... Quand on aime quelqu'un, on ajoute foi à ſes paroles... Moi, je crois tout ce que vous me dites. &...

L'ABBÉ.

Mais, vous ai-je jamais trompé?

THÉODORE.

Oh non...

L'ABBÉ.

Vous me croyez toujours, & pourtant je ne vous ai jamais donné ma parole d'honneur... Sachez donc, Monſieur, que le *oui* & le *non* d'un honnête homme valent tous les ſerments du monde. La vérité n'eſt-elle pas la premiere de toutes les vertus, puiſqu'un démenti eſt le plus horrible affront

qu'on puiſſe recevoir, & que l'honneur impoſe l'indiſpenſable obligation d'expoſer ſa vie pour s'en venger?

THÉODORE.

Ah, je vous aſſure que dès à préſent, excepté de mon papa, je ne ſouffrirois un démenti de qui que ce ſoit dans l'univers.

L'ABBÉ.

Vous vous batteriez?...

THÉODORE.

Aſſurément, je me battrois.... Je n'ai que douze ans; mais mon papa n'a-t-il pas fait ſa premiere campagne à douze ans? Ainſi, dès qu'à cet âge on peut bien ſervir le Roi, on peut ſe battre auſſi pour ſa querelle particuliere.... Un boulet, une épée, tout cela eſt égal... cela tue ou cela fait honneur, tout de même.

L'ABBÉ.

Cela tue tout de même; mais l'honneur eſt différent: il y a un peu plus de gloire à combattre pour ſa Patrie & ſon Roi, qu'à ſe battre contre un de ſes compatriotes. Il faut une grande réunion de choſes, pour qu'un duel ne ſoit pas très-blâmable aux yeux des gens éclairés. L'humanité & les loix le condamnent également; & quand ce n'eſt pas véritablement l'honneur qui le preſcrit, il n'eſt plus qu'un honteux égarément produit par la folie & la férocité.

THÉODORE.

Mais quand la cauſe eſt bien juſte?

L'ABBÉ.

On fait alors ſon devoir, & l'on a l'inté-

rêt & l'approbation de tous les honnêtes gens. Mais cela eſt ſi rare !... On peut avoir un ſujet indiſpenſable de ſe battre, ſans avoir la juſtice de ſon côté.

THÉODORE.

Comment cela ?

L'ABBÉ.

Pour un démenti, par exemple ; ſi celui qui le reçoit l'a mérité, & s'il eſt menteur & brave, il ſe battra & fera bien, puiſqu'il n'y a pas là-deſſus d'autre parti à prendre. Mais qu'en réſultera-t-il ? il prouvera ſeulement qu'il n'eſt pas lâche ; il n'en conſervera pas moins au fond de l'ame le remords affreux d'avoir mérité une imputation déshonorante. Il n'en gardera pas moins ſa réputation de menteur ; en ſe battant, il ſe vengera, mais ne pourra ſe juſtifier. Vous conviendrez que ce n'eſt pas-là une cauſe qui puiſſe faire honneur.

THÉODORE.

Je comprends bien cela, Monſieur l'Abbé : *je vous donne ma parole d'honneur* que je ſerai toujours de la plus grande vérité juſques dans les plus petites choſes, & que mes *oui* & *non* vaudront les vôtres.

L'ABBÉ.

Voilà un engagement qui me fait un grand plaiſir, & je le regarde comme inviolable.

THÉODORE.

Ah, voici papa.

SCENE IV.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE.

LE BARON.

THÉODORE, je vous cherche pour vous dire une fâcheuſe nouvelle; c'eſt qu'on n'a pas pu trouver d'ananas; ainſi les glaces que vous aviez commandées....

THÉODORE.

Oh, papa, cela eſt égal.

LE BARON.

Cela ne vous fait donc rien?

THÉODORE.

Non, papa....

LE BARON.

J'ai peine à me le perſuader.

L'ABBÉ.

Oh, dès que Monſieur Théodore dit *non*, vous pouvez le croire, Monſieur; un *non* dans ſa bouche, a toute la force d'un ſerment.

LE BARON.

Ah, tant mieux, mon fils; qu'il m'eſt doux de vous voir de tels principes!

THÉODORE.

Papa!...

LE BARON.

Qu'avez-vous, mon ami? Pourquoi donc cet air triſte?

THÉODORE.

Mon Dieu, Monſieur l'Abbé?...

L'ABBÉ.

Eh bien, vous avez les larmes aux yeux; que ſignifie ceci?

THÉODORE.

En me rétractant tout de ſuite, appellerez-vous cela avoir manqué à ma parole?

L'ABBÉ.

Une prompte réparation, bien franche & bien claire, efface tout.

THÉODORE.

Papa.... c'eſt que.... en effet je n'aime pas les glaces d'ananas; cela m'eſt égal, *pour moi*, qu'il n'y en ait pas... mais... pourtant je ſuis fâché.... parce que l'autre jour pluſieurs Demoiſelles chez ma tante en demanderent.... & voilà pourquoi je deſirois qu'il y en eût ce ſoir.

LE BARON.

Il ne falloit donc pas dire que cela vous étoit égal.

THÉODORE.

Mais cela m'eſt bien égal, *pour moi*, papa; c'eſt ce que je voulois dire.

LE BARON.

Ah, Théodore, point de détours; voyez à combien de fautes une premiere faute vous entraîne. Vous n'avez d'abord fait qu'un léger menſonge, cauſé par l'embarras; & à préſent, pour vous excuſer, vous employez avec moi la fauſſeté & la diſſimulation: pourquoi ces frivoles artifices?

il y a tant de courage & de nobleſſe à reconnoître ingénuement ſes fautes.

THÉODORE.

Eh bien, papa, je vous ai dit *non* d'abord mal-à-propos; mais cela m'eſt échappé, & au même inſtant j'ai eu l'intention de me dédire.

L'ABBÉ.

Ce qui eſt d'autant mieux, que vous nous aviez perſuadés. On juſtifie la confiance qu'on inſpire, quand on eſt incapable d'en abuſer.

LE BARON.

Allons, Théodore, vous venez de vous expliquer avec franchiſe, tout eſt oublié. Mais, dites-moi, quelles ſont donc *ces Demoiſelles* qui aiment tant les glaces d'ananas.

THÉODORE, *avec embarras, & très-bas.*

Papa.... c'eſt Mademoiſelle Amélie.

LE BARON.

Hem, je n'entends pas.

THÉODORE.

Mademoiſelle Amélie.

LE BARON.

Et les autres?...

THÉODORE.

Papa.... voilà tout.

LE BARON.

Mais.... pluſieurs Demoiſelles, diſiez-vous? Pourquoi parliez-vous de *pluſieurs* au-lieu d'une ſeule; c'étoit par diſtraction apparemment?

THÉODORE.

Non, papa.... c'étoit exprès.

LE BARON.

Et à quoi bon cela?

THÉODORE.

Parce que je n'oſois parler de Mademoiſelle Amélie toute ſeule.

LE BARON.

Venez m'embraſſer, Théodore; voilà ce qui s'appelle répondre ſans détour: ſi vous ſaviez à quel point cela me charme, & combien cette candeur eſt aimable! Mon enfant, vous avez un ame honnête & pure, n'employez donc jamais de vains déguiſements; laiſſons au vice le menſonge & la diſſimulation, il en a beſoin pour cacher ſa difformité: mais un cœur droit abhorre juſqu'à l'apparence de l'artifice; plus il eſt bon, plus il eſt franc; il aime enfin à ſe laiſſer pénétrer par la flatteuſe & douce certitude d'attacher mieux en ſe dévoilant.

THÉODORE.

Papa, je ſerai toujours vrai, je vous aſſure....

LE BARON.

A préſent, mon fils, avouez-moi pourquoi vous avez tant de répugance à me parler de Mademoiſelle Amélie.

THÉODORE.

En vérité, je n'en ſais pas trop la raiſon...

LE BARON.

On dit que vous êtes très-occupé d'elle; vous répétez ſans ceſſe ſon nom; vous faites ſon éloge à tout le monde; vous vous en entretenez avec tout ce qui vous entoure; je ſuis le ſeul à qui vous n'en ayez

jamais parlé. Savez-vous ce que cela prouve, Théodore? Que vous oubliez qu'il ne vous eſt poſſible de faire un choix qu'avec mon aveu; que d'ailleurs, vous n'avez pas en moi la confiance qui m'eſt due, & que vous manquez de diſcrétion.

THÉODORE.

Oh, non, papa... je n'ai de confiance qu'en vous & M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Il eſt vrai, Monſieur, que vous m'avez beaucoup parlé de Mademoiſelle Amélie; mais je ne puis me diſſimuler que vos plus intimes confidences à cet égard, ont été faites à Champagne, à Brunel, à Bertrand; enfin à tous les gens de la maiſon.

LE BARON.

Voilà de dignes confidents!.... Ainſi tout le monde croit que Mademoiſelle Amélie vous tourne la tête: on ſe trompe, Théodore; ſi vous l'aimiez réellement, vous ſeriez plus diſcret, vous reſpecteriez davantage ſa réputation.

THÉODORE.

Ah, papa, elle ne m'a jamais témoigné la moindre préférence, & je l'ai bien dit.

LE BARON.

Si elle vous en avoit montré, pourriez-vous en convenir?

THÉODORE.

Non, papa.

LE BARON.

Ainſi donc vos proteſtations à cet égard ne font rien pour elle; on peut penſer que

vous cachez le retour qu'elle vous accorde, par la certitude qu'en le confiant vous paſſeriez pour un fat & un malhonnête homme. D'ailleurs, beaucoup de gens ſont perſuadés qu'on n'a point la tête tournée pour une femme, ſans avoir de grandes eſpérances; c'eſt l'opinion générale : vous voyez donc que c'eſt une indiſcrétion très-condamnable, d'afficher le ſentiment qu'on éprouve; & que la délicateſſe, la prudence, l'honneur même, devoient vous condamner au ſilence.

THÉODORE.

Papa, je vous prie, défendez à Champagne & à Brunel d'en parler à qui que ce ſoit.

LE BARON.

Le mal eſt fait; ils l'ont peut-être déja dit à cent perſonnes. Mon fils, déteſtez toujours, ſur-tout les vices qui conduiſent à des fautes qu'on ne peut réparer; la médiſance, l'indiſcrétion ſont de ce nombre; n'oubliez jamais que le repentir ne purifie véritablement le cœur, que lorſque les moyens de la réparation ſont en notre pouvoir. Mais j'ai encore une queſtion à vous faire : vous portez toujours dans votre poche, m'a-t-on dit, une roſe que Mademoiſelle Amélie vous a donnée?...

THÉODORE, *vivement.*

Qu'elle m'a donnée!.... O Ciel, peut-on dire un pareil menſonge!... Cette roſe eſt tombée de ſes cheveux au dernier bal, je l'ai ramaſſée ſans qu'elle s'en apperçût.

LE BARON.

Voilà comme la vérité s'altere en paſſant par pluſieurs bouches : & vous voyez que vous auriez bien mieux fait de ne point parler de cette roſe.

THÉODORE.

Mais, papa, qui eſt-ce qui vous a dit une ſemblable fauſſeté ?

LE BARON.

Ce n'eſt aucun de mes gens, je puis vous l'aſſurer ; & puiſque vous voulez le ſavoir, c'eſt votre tante qui me l'a dit ce matin.

THÉODORE.

Ma tante ! comment ſe peut-il ?.....

LE BARON.

Elle l'aura ſu par caſcades ; cela n'eſt pas ſurprenant, il ne faut que vingt-quatre heures pour répandre une indiſcrétion dans tout Paris : en circulant ainſi, le fait change & s'altere ſuivant la malignité de ceux qui le débitent ; & dans un très-grand nombre de perſonnes, il y a toujours quelques méchants.

L'ABBÉ.

Cependant ceci eſt très-fâcheux pour Mademoiſelle Amélie.

THÉODORE.

O mon Dieu.... Papa, je vous ſupplie d'écrire à ma tante....

LE BARON.

Mon enfant, je ne vous cache pas que cela ſeroit inutile, elle eſt ſi perſuadée !... & moi-même....

THÉODORE.

Comment?... Comment, papa, vous pourriez...

LE BARON.

Mais, écoutez donc; l'attache que vous mettez à cette roſe, eſt bien ſinguliere... à moins que vous ne la teniez de la main de Mademoiſelle Amélie!...

THÉODORE.

Oh, papa, je vous jure, je vous proteſte...

LE BARON.

Fort bien, mon ami, vous faites votre devoir... que la choſe ſoit vraie ou fauſſe, vous ne pouvez avoir un autre langage, même avec moi. Vous me devez l'aveu de vos ſentiments, mais il ne vous eſt pas permis de divulguer les ſecrets de Mademoiſelle Amélie; je ne vous preſſe pas là-deſſus, au contraire, je vous exhorte à la plus grande diſcrétion.

THÉODORE.

Eh je vous ai tout dit, papa; vous me mettez au déſeſpoir par vos doutes... maudite roſe, je la jetterai dans le puits!... Ah, je vous aſſure que Mademoiſelle Amélie eſt bien éloignée de me donner des préférences; elle n'aime pas à danſer avec moi, elle dit que je brouille toujours les contredanſes... & quand nous danſons enſemble, elle ne ſaute plus, elle ne fait que marcher... Voilà pourtant comme elle me traite, je vous le jure, papa; ſi vous écriviez tout cela à ma tante...

LE BARON.

Il eſt certain que Mademoiſelle Amélie a montré juſqu'à cette malheureuſe hiſtoire, une grande modeſtie, une extrême réſerve; je ne l'aurois jamais ſoupçonnée de coquetterie....

THÉODORE.

Oh, elle en eſt incapable, & c'eſt pourquoi je l'aime tant.... Si elle n'avoit pas un air ſi doux, ſi ſage...

LE BARON.

Eh bien, Théodore, puiſque vous l'aimez réellement, tâchez donc d'aquérir les qualités qui vous ont ſéduit en elle, ce ſera le ſeul moyen de lui plaire; ne ſoyez plus étourdi, indiſcret; elle eſt remplie d'inſtruction & de talents; appliquez-vous, étudiez, travaillez pour vous rendre digne d'elle. Je jugerai par vos progrès, de vos ſentiments pour elle; une fantaiſie ne peut qu'égarer; mais une paſſion véritable, fondée ſur l'eſtime, doit perfectionner l'eſprit, le cœur & la raiſon.

THÉODORE.

Papa, j'eſpere que vous êtes diſſuadé au ſujet de cette roſe?

LE BARON.

Si je vois un grand changement en bien dans votre conduite & dans votre caractere, je ſerai convaincu que vous aimez ſolidement Mademoiſelle Amélie, & alors je le ſerai de ſa parfaite honnêteté; car une coquette ne peut inſpirer de ſemblables ſentiments.

THÉODORE.

Oh bien, papa, vous verrez; vous ſerez content de moi; je vais m'appliquer de toutes mes forces.

SCENE V.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *tenant des lettres.* (*Au Baron.*)

MONSIEUR, voilà des lettres qu'on vient d'apporter dans l'inſtant.

LE BARON.

C'eſt bon. (*Champagne ſort, le Baron déployant les lettres.*) Ce ſont des billets d'excuſe.

THÉODORE.

Pour le bal de ce ſoir?

LE BARON.

Oui....

THÉODORE, *avec inquiétude.*

Eh bien, papa?....

L'ABBÉ, *en riant.*

Ceci eſt inquiétant.

THÉODORE.

Papa!....

LE BARON.

Raſſurez-vous, il n'y en a point de Mademoiſelle Amélie.

THÉODORE.

Papa, le Chevalier de Verville, par haſard, ne ſeroit-il pas du nombre de ceux qui s'excuſent?

LE BARON.

Non; vous ſeriez bien fâché qu'il ne vînt pas?

THÉODORE.

Mais.... pas trop fâché!...

LE BARON.

Comment donc; mais vous étiez fort liés enſemble?

THÉODORE.

Oh, nous ne le ſommes plus.

LE BARON.

Et pourquoi?

THÉODORE.

Il n'eſt pas poli, ſur-tout au bal.... Enfin, j'aimerois mieux qu'il ne vînt pas ce ſoir.

L'ABBÉ.

Il danſe bien cependant, & je parie qu'on ne lui a jamais reproché de *brouiller les contredanſes*.

THÉODORE.

Auſſi veut-il toujours danſer, &....

LE BARON.

Et.... achevez donc, Théodore.

L'ABBÉ.

Et comme Mademoiſelle Amélie eſt une très-belle danſeuſe, je conjecture qu'il la prie ſouvent.

LE BARON.

Eſt-ce là, Théodore, la cauſe de votre

refroidiſſement pour le Chevalier de Verville?

THÉODORE.

Mais.... en partie.

LE BARON.

Ah ah, vons êtes donc jaloux?

THÉODORE.

Mais, papa.... elle ſaute avec lui!...

LE BARON.

Cela eſt piquant pour vous, j'en conviens; mais au-lieu de bouder, ce qui eſt injuſte, & vous rend moins aimable, que ne tâchez-vous de mieux danſer? on ſauteroit avec vous comme avec un autre.

THÉODORE.

Papa, depuis huit jours, je danſe avec une application!...

LE BARON.

Je le ſais; on m'a même dit que vous négligiez pour la danſe toutes vos autres occupations, & cela, ſans doute, pour plaire à Mademoiſelle Amélie: apparemment que vous êtes certain que le ſeul moyen de gagner ſon cœur, eſt de danſer parfaitement; & alors je vous plains beaucoup, d'aimer une perſonne d'un caractere ſi mépriſable & ſi frivole.

THÉODORE.

Oh, je ne penſe pas cela d'elle, elle eſt trop raiſonnable....

LE BARON.

Votre jalouſie n'a donc pas le ſens commun; êtes-vous fâché contre moi quand je ne vous prends pas pour *Partener* au

Wisk ; en concluez-vous que je ne vous aime point ?...

THÉODORE.

Non, papa ; c'eſt que je joue trop mal....

LE BARON.

Eh bien, n'eſt-ce pas la même choſe quand Mademoiſelle Amélie vous préfere au bal un bon danſeur ?... Si vous croyez que ce petit talent peut la ſéduire, vous ne l'eſtimez pas ; & ſi vous êtes ſans crainte à cet égard, votre jalouſie ne vient donc que d'un amour-propre également bas, injuſte & ridicule ; ou, pour mieux dire, vous prétendez être jaloux, & vous n'êtes qu'envieux : cette mépriſe arrive ſouvent ; votre âge ſeul peut la rendre excuſable.

THÉODORE.

Mais, papa, quel eſt donc le cas où la jalouſie ne peut-être condamnée ?

LE BARON.

Je n'en connois point. Si l'on ne vous a rien promis, & qu'un rival vous paroiſſe à craindre, cherchez à vous montrer plus aimable, & ſur-tout plus vertueux que lui, & ne vous perdez point par une humeur & des plaintes qui ſeroient injuſtes & déplacées. Si l'on vous trahit, le mépris doit vous guérir ; ainſi, la jalouſie n'eſt jamais qu'un égarement honteux du cœur & de la raiſon. Tel nom qu'on puiſſe donner à la défiance, elle eſt toujours le vice des ames baſſes & des eſprits médiocres ; elle outrage & détruit l'amitié ; ne doit-elle pas bleſſer

plus

plus profondément encore un ſentiment plus délicat & plus vif?... Le ſoupçon flétrit le cœur qu'il déchire, il en ſouille la pureté; en général, on doit être ſuſceptible de la perfidie qu'on prévoit : la ſuppoſer, c'eſt la concevoir; enfin, la trouver poſſible, eſt une maniere indirecte de s'en accuſer ſoi-même.

SCENE VI.

LE BARON, L'ABBÉ, THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au Baron.*

MONSIEUR, les muſiciens viennent d'arriver; faut-il éclairer la ſalle?

LE BARON.

Oui, j'y vais; allons, l'Abbé.

L'ABBÉ.

Je vous ſuis, Monſieur. (*Le Baron & Champagne ſortent.*)

SCENE VII.

L'ABBÉ, THÉODORE.

THÉODORE.

UN moment, Monſieur l'Abbé.... Quelle heure eſt-il?

L'ABBÉ.

Quatre heures.

THÉODORE.

Le bal ne commencera que dans une heure, nous aurions le temps d'ici-là de faire quelque choſe.

L'ABBÉ.

Voulez-vous prendre une leçon de ſphere?

THÉODORE.

Volontiers. Je ne veux plus perdre de temps, Monſieur l'Abbé; vous ne vous plaindrez plus de moi, je vous en réponds. Montons dans ma chambre.

L'ABBÉ.

Allons, de tout mon cœur. (*Ils ſortent.*)

(*A la fin de l'entre-Acte, quelques Domeſtiques apportent pluſieurs épées, & les poſent ſur le canapé.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

IL fait un chaud là-dedans!... Repoſons-nous un inſtant ici.

L'ABBÉ.

Le bal eſt charmant.

LE BARON.

La gayeté naïve de l'enfance a tant de graces!... Toutes ces jeunes perſonnes, animées par une joie vive & franche, offrent le ſpectacle le plus agréable & le plus intéreſſant : comme leurs traits ſont embellis par la candeur & l'innocence qui s'y peignent! Mais, hélas! dans quelques années, ces êtres aujourd'hui ſi purs & ſi heureux, ſeront livrés au monde, & peut-être égarés ſans retour!... Ah, qui peut voir un enfant ſans s'attendrir, en ſongeant aux écueils qu'il doit rencontrer, & aux pieges adroits qui lui ſeront offerts!....

L'ABBÉ.

Avec de bons guides, il ſaura les connoître & les éviter. Les mauvais peres ſeuls

doivent craindre l'avenir; ils trouveront, ſans doute, dans les vices de leurs enfants, la juſte punition de leur coupable négligence; mais ces preſſentiments affreux ne ſont pas faits pour vous : oui, j'oſe vous en répondre, vous recueillerez le fruit de tant de ſoins; & vos plus cheres eſpérances ſont trop légitimes, pour n'être pas réaliſées.

LE BARON.

Et c'eſt à vous que je devrai la plus grande partie de ce bonheur ineſtimable. Quand je verrai mon fils, raiſonnable & vertueux, ſe diſtinguer par ſa conduite, croyez que la joie qu'il répandra dans mon cœur, me rappellera dans tous les inſtants ce que vous avez fait & pour lui & pour moi; à chaque ſujet de ſatisfaction qu'il me donnera, le plus tendre ſentiment de reconnoiſſance au même moment me fera penſer à vous; enfin, la félicité de ma vie, qui ſera votre ouvrage, doit être auſſi le lien cher & ſacré qui nous unira tous les trois.

L'ABBÉ.

Je n'ai fait que mon devoir; eh, quel autre à ma place ne l'eût pas rempli comme moi? Quel autre ne ſeroit pas touché de cet amour paternel ſi vrai, ſi paſſionné, & de cette confiance entiere dont j'ai reçu tant de preuves! Je ne ſuis contrarié ſur rien; vos diſcours & votre exemple, loin de gâter mon ouvrage, le perfectionnent : enfin, en me faiſant votre ami, vous m'avez donné les ſentiments d'un pere pour vo-

tre enfant. D'ailleurs, cet enfant a le plus heureux naturel; ſon ame eſt ſenſible & généreuſe; il a de l'eſprit, de la franchiſe: je ne crains que ſa vivacité, elle eſt extrême; il faut mettre tous nos ſoins à la modérer.

LE BARON.

Ce qui me donne ſur-tout bonne opinion de ſon eſprit & de ſon cœur, c'eſt qu'il ſent qu'il a beſoin de conſeils; il en deſire, il en demande, & les écoute avec avidité.

L'ABBÉ.

C'eſt qu'ils lui ſont donnés par la raiſon & la tendreſſe, & que vous ne lui preſcrivez rien que vous ne pratiquiez; une leçon démentie par l'exemple, ne paroîtra jamais qu'une pédanterie ridicule.

LE BARON.

Mais nous nous oublions ici; retournons au bal; voyons ce que fait Théodore, & s'il a eu le bonheur de danſer avec Mademoiſelle Amélie.

L'ABBÉ.

Il avoit beaucoup de chagrin tout-à-l'heure, parce que Mademoiſelle Amélie étoit engagée en arrivant dans la grande ſalle; elle avoit été priée en traverſant la galerie.

LE BARON.

Et étoit-ce par le Chevalier de Verville?

L'ABBÉ.

Non, heureuſement; car, dans ce cas, je crois que Monſieur Théodore auroit eu de la peine à ſe contenir.

SCENE II.

LE BARON, L'ABBÉ, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *au Baron.*

MONSIEUR, voilà encore des Dames qui arrivent.

LE BARON.

J'y vais. (*Il ſort avec l'Abbé.*)

CHAMPAGNE, *ſeul.*

Il fait bon ici; on étouffe là-dedans.... Je ſuis déja fatigué d'avoir ſervi tant de gâteaux & tant de glaces.... Ces enfants, cela ſaute & mange d'un cœur!... c'eſt joli à voir.... Mais à qui diantre en a Monſieur Théodore? il n'a pas ſeulement mangé une tartelette.... Ah, le voici; par quel haſard?

SCENE III.

THÉODORE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

COMMENT, Monſieur, vous quittez déja le bal?

THÉODORE.

Je viens me repoſer un inſtant.

CHAMPAGNE.

Vous avez l'air bien triſte; vous n'avez pas paru une ſeule fois au buffet; je devine que vous avez quelque chagrin.

THÉODORE.

Quelle idée!...

CHAMPAGNE.

Oh, je vous connois; je gagerois que Mademoiſelle Amélie eſt engagée au moins pour trois ou quatre contredanſes, puiſque vous êtes ici.

THÉODORE.

Vous me feriez plaiſir de garder vos conjectures pour vous, car elles n'ont pas le ſens commun.... Je n'ai pas plus d'envie de danſer avec Mademoiſelle Amélie qu'avec une autre, & vos imaginations là-deſſus ſont très-ridicules....

CHAMPAGNE.

Ah, ah, voici du nouveau.... & la coſaque?... & les glaces d'ananas, & la roſe, & les vers, & toutes les demi-confidences que vous me faiſiez ce matin; vous avez donc oublié tout cela?

THÉODORE.

Je plaiſantois.... Vous prenez tout au pied de la lettre.... ce n'eſt pas ma faute. Tout ce que j'ai dit ce matin, n'étoit qu'un ſimple badinage.... Cette roſe que je vous ai montrée, n'a jamais appartenu à Mademoiſelle Amélie.... & cependant vous vous preſſez de juger, de bavarder, & de répandre vos folles interprétations.... J'en ſuis très-choqué, je vous le déclare...

CHAMPAGNE.

Je le vois bien. Mais je n'ai rien interprété; j'ai cru bonnement que vous n'étiez pas capable de dire des fauſſetés; voilà tout, Monſieur....

THÉODORE.

Vous avez cru... vous avez cru... Je me flatte pourtant que vous ne croirez jamais que je ſuis un menteur...

CHAMPAGNE.

Mais, dame, arrangez-vous, Monſieur; ou vous ne diſiez pas la vérité ce matin, ou vous la niez maintenant.

THÉODORE.

Je la nie!... Mais où prenez-vous vos expreſſions? la patience m'échappe à la fin....

CHAMPAGNE.

Eh mais, mon Dieu, calmez-vous; d'où peut venir tant de colere? Ma foi, je n'y comprends rien : c'eſt bien vrai que les amoureux n'entendent jamais raiſon.

THÉODORE.

Vous êtes d'une inſolence!...

CHAMPAGNE.

Vous avez un amour bien fantaſque & bien grognon, toujours...

THÉODORE.

Finiſſez, Champagne, vous me pouſſez à bout...

CHAMPAGNE.

Pardon, Monſieur, ce n'eſt pas mon deſſein : vous ſavez comme je vous ſuis attaché; je vous ai vu naître; vous m'a-

vez toujours bien traité juſqu'à ce moment, & réellement je ne mérite pas les duretés dont vous m'accablez... Je ne vous reconnois pas-là. A qui en avez-vous? En vérité, je m'y perds.

THÉODORE.

Mais, c'eſt que je ne puis ſupporter que vous vous mettiez des chimeres dans la tête.... & que vous m'appelliez un amoureux...

CHAMPAGNE.

Eh bien, vous me confirmez dans mon opinion par votre colere. Ce matin vous parliez, vous jaſiez de votre amour; & moi je riois, & je me diſois : voilà une amourette d'enfant, cela paſſera; à préſent, c'eſt toute autre choſe. Comment, diantre! vous êtes ſérieux, diſcret; oh, vous en tenez, m'en voilà ſûr.

THÉODORE.

Je ſuis hors de moi, je l'avoue... votre entêtement eſt inconcevable... Où prenez-vous que je ſuis en colere?... Vous m'impatientez; mais pour de la colere, je n'en ai pas l'apparence.

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes encore que diſcret, maintenant il faut prendre de la prudence; cela viendra auſſi, & vous apprendrez, Monſieur, qu'il ne faut pas commencer par s'emporter & rudoyer les gens qu'on veut dérouter.

THÉODORE.

Mais je crois, mon cher Champagne...

que je ne vous ai rien dit de bien fâcheux... J'ai toujours conſervé mon ſang-froid... je vous aſſure.

CHAMPAGNE.

Ah, quand vous me parlerez comme cela, vous me ferez croire tout ce que vous voudrez. Allons, la main ſur la conſcience, vous n'aimez pas plus Mademoiſelle Amélie qu'une autre?

THÉODORE.

Non, réellement.... non, c'étoit une plaiſanterie... en vérité...

CHAMPAGNE, *à part.*

Le petit traître, comme il rougit.... (*Haut.*) Allons, je vous crois... & cela me met à mon aiſe.

THÉODORE.

Pourquoi?

CHAMPAGNE.

Oh, c'eſt, qu'entre nous, Mademoiſelle Amélie ne me paroiſſoit pas aſſez charmante pour vous tourner la tête. Je ne la trouve pas du tout jolie, moi.

THÉODORE.

Mais, remarquez-vous un défaut dans ſa figure?

CHAMPAGNE.

Je ne l'ai pas trop regardée.

THÉODORE.

Il faut que vous ne l'ayez jamais vue; je parie que vous aurez mis ſon nom ſur le viſage d'une autre.

CHAMPAGNE.

Si fait, ſi fait, Mademoiſelle Amélie,

la fille de M. le Comte de Sémur. Je l'ai vue vingt fois chez Madame votre tante, aux petits concerts des lundis. N'eſt-elle pas blonde?

THÉODORE.

Oui.

CHAMPAGNE.

Elle a de grands yeux bleuâtres, avec des ſourcils bruns...

THÉODORE.

Et des paupieres noires, des cheveux ſuperbes & plantés à ravir; elle a un petit nez charmant... & un teint... le plus beau teint du monde...

CHAMPAGNE.

Elle n'eſt pas mal bâtie, par exemple; elle a aſſez bon air.

THÉODORE.

Oh, ſa taille eſt incomparable.

CHAMPAGNE.

Elle jouaille du clavecin & de la harpe, aſſez gauchement, à ce qu'il m'a paru.

THÉODORE.

O Ciel! elle en joue comme les anges, & avec une grace!...

CHAMPAGNE.

Ne barbouille-t-elle pas auſſi? Il me ſemble qu'on m'a dit qu'elle deſſinoit...

THÉODORE.

Et dans la perfection; & elle peint d'une maniere étonnante : elle a tous les talents; & avec cela, une modeſtie, une douceur...

CHAMPAGNE.

Oui, elle a l'air doux, je crois qu'elle n'a pas de malice; elle a une figure moutonne...

THÉODORE.

Moutonne... cela eſt inoui: une figure moutonne, avec un petit nez d'une délicateſſe; un nez!... comme il n'y en a point.

CHAMPAGNE.

Moi, je ſuis fort indifférent ſur les nez, à vous dire vrai; je n'y prends jamais garde. Enfin, je vois clairement à préſent que vous n'êtes pas entiché de Mademoiſelle Amélie, comme je le croyois; vous m'avez tout-à-fait déſabuſé... Mais quelqu'un vient; ah, c'eſt Monſieur: allons, je retourne à mon buffet... (*à part, en s'en allant.*) Le drôle d'enfant, le drôle d'enfant!

THÉODORE.

Je crois qu'il ſe moque de moi; comment falloit-il donc s'y prendre pour le perſuader?

SCENE IV.

LE BARON, THÉODORE.

LE BARON.

QUE faites-vous là, Théodore? Pourquoi n'êtes-vous pas au bal?...

THÉODORE.

Papa, j'y vais.

LE BARON.

Mais pourquoi l'avez-vous quitté ? parlez-moi vrai ; point de détour, mon enfant, vous me l'avez promis.

THÉODORE.

Papa... c'eſt que... je vous avoue que j'ai un peu d'humeur.

LE BARON.

Et pourquoi ?

THÉODORE.

Mais... je n'ai danſé qu'une ſeule contredanſe ; cela m'a fâché....

LE BARON.

Et par quelle raiſon n'avez-vous pas danſé davantage ; qui vous en empêchoit ?...

THÉODORE.

Je ne l'ai pas pu.... elle eſt toujours engagée...

LE BARON.

Elle.... Mademoiſelle Amélie, n'eſt-ce pas ? Mais eſt-elle la ſeule danſeuſe ? Que ne danſiez-vous avec une autre ? Il n'eſt ni prudent ni poli de prier toujours la même perſonne... Théodore, on ne mérite pas de plaire à la femme qu'on aime, ſi l'on manque d'égards pour toutes les autres. Mademoiſelle Amélie, j'en ſuis ſûr, imagine, d'après votre conduite, qu'en général vous ignorez ce qu'on doit aux femmes ; & alors elle penſe certainement que vous êtes groſſier, ſans eſprit & ſans délicateſſe.

THÉODORE.

Mais, papa, c'eſt que je n'ai nulles diſpoſitions à la galanterie.

LE BARON.

Tant mieux, c'eſt tout ce que je deſire; la galanterie dont vous voulez parler, n'eſt qu'un jargon fort plat pour celui qui l'employe, & même très-choquant pour celle à qui il s'adreſſe. Il n'eſt heureuſement plus à la mode : autrefois les femmes étoient avides de louanges exagérées & ridicules; elles ſont aujourd'hui trop délicates & trop éclairées pour être ſéduites par une baſſe & vaine flatterie. Leur vanité, mieux entendue, a rendu plus difficile l'art de les louer, & les moyens de leur plaire; plus eſtimables enfin, ce n'eſt que par les égards, la réſerve & le reſpect qu'on les flatte, & par l'eſprit & les vertus qu'on les attache. Ainſi, l'on doit mettre un grand prix à leur opinion, & ſur-tout au bonheur d'obtenir leur eſtime... Mais, Théodore, retournez au bal, car je vous préviens que Mademoiſelle Amélie doit bientôt danſer la coſaque; on vient de la lui demander...

THÉODORE.

Elle s'eſt engagée à la danſer avec moi.

LE BARON.

Allez donc, ne la faites pas attendre. Allez.

THÉODORE.

Oui, papa. (*Il ſort en courant.*)

SCENE V.

LE BARON, *ſeul, après un moment de ſilence.*

IL ignore le chagrin qui l'attend; la coſaque eſt danſée, & avec le Chevalier de Verville; quelle ſera ſa colere, en apprenant cette horrible nouvelle!... Si je l'avois ſuivi, j'aurois gêné ſon premier mouvement... & je veux ſavoir juſqu'où il peut aller... Pauvre Théodore, quel doit être ſon dépit, dans cet inſtant!... Hélas, ſi jeune, connoître déja le trouble & l'agitation!... Et moi, malgré ma raiſon, je partage ſa douleur enfantine... je me ſens ému; que ſera-ce donc quand je verrai ſon cœur déchiré par des peines profondes & réelles?... L'Abbé ne vient point!... Ah, le voici.

SCENE VI.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

EH bien, l'Abbé, comment s'eſt conduit Théodore?

L'ABBÉ.

Il eſt furieux, hors de lui... Il eſt ar-

rivé commme la coſaque finiſſoit ; j'étois caché dans l'embraſure d'une fenêtre, il ne m'a point apperçu ; d'ailleurs, il ne voyoit que deux objets dans la ſalle, Mademoiſelle Amélie & le Chevalier de Verville. La premiere s'eſt approchée de lui, pour lui dire qu'elle l'avoit attendu fort longtemps, & qu'enfin ſa mere lui avoit donné l'ordre de danſer avec Monſieur le Chevalier de Verville. Le malheureux Théodore n'a rien répondu ; il a pâli, rougi, & n'oſoit parler, je crois, dans la crainte que les larmes ne lui coupaſſent la parole. Il s'eſt éloigné bruſquement ; il a paſſé devant moi ſans me remarquer ; à deux pas de moi, il a rencontré le Chevalier de Verville, & j'ai entendu très-diſtinctement qu'il lui diſoit à demi-bas, qu'il vouloit lui parler un moment dans ce même ſallon où nous ſommes.

LE BARON.

Que ſignifie cela ?

L'ABBÉ.

Ecoutez juſqu'au bout. Son air & l'altération de ſa voix ont fort étonné le Chevalier ; il a demandé une explication que Monſieur votre fils a refuſée ; enfin, ils ſont convenus que le Chevalier danſeroit encore une contredanſe, parce que ſa danſeuſe l'attendoit, & qu'enſuite ils paſſeroient dans ce ſallon. Après avoir entendu cela, je ſuis ſorti ſur le champ pour venir vous en inſtruire ; mais j'ai pris la précaution de dire à Champagne de nous avertir quand

il verroit nos deux jeunes gens ſortir du bal.

LE BARON.

Quelle impétuoſité, quelle violence dans le caractere de cet enfant! ... S'il n'acquiert pas un empire abſolu ſur lui-même, dans quels égarements ne tombera-t-il pas! La foibleſſe & l'emportement, voilà les ſources dangereuſes des déſordres & des excès les plus coupables... Mais éprouvons-le juſqu'à la fin; voyons comment il ſe conduira...

L'ABBÉ.

Quel eſt votre deſſein?

LE BARON.

De les laiſſer venir dans ce ſallon, & de nous cacher dans ce cabinet, d'où nous pourrons facilement entendre leur entretien.

L'ABBÉ.

Il eſt clair que M. Théodore a le projet de ſe battre....

LE BARON.

Laiſſons-le s'expliquer avec le Chevalier; voilà ce que je ſuis curieux d'entendre: après toutes les leçons qu'il a reçues de moi aujourd'hui, aura-t-il l'imprudence d'avouer la cauſe de ſon reſſentiment; oſera-t-il ainſi compromettre ce qu'il aime, & cela après un quart d'heure de réflexion!...

L'ABBÉ.

L'épreuve que vous méditez eſt bien délicate; ſongez-y...

LE BARON.

Je le ſens comme vous; elle me trouble,

m'inquiete; mais elle peut m'éclairer ſur le caractere de mon fils, je dois la tenter... Je connoîtrai, par cet entretien, s'il a véritablement dans ſon ame les germes du courage & de la généroſité....

L'Abbé.

Rappellez une réflexion qui ſouvent nous a conſolés l'un & l'autre, & dont l'expépérience démontre tous les jours la juſteſſe : c'eſt qu'en général, ſi l'on veut juger des enfants, on ne doit tirer des conſéquences poſitives de ce qu'ils annoncent, que ſur leurs vertus, & non ſur leurs défauts; l'homme eſt plus foible que méchant, & le mal plus étranger, plus oppoſé à ſon naturel, qu'on ne le croit. La vertu prend facilement dans ſon ame de profondes racines, tandis que le vice n'y pénetre jamais que ſuperficiellement & par degrés; enfin, je penſerai toujours qu'il ſeroit plus aiſé de ramener un cœur égaré, que d'en corrompre un vertueux & ſenſible.

Le Baron.

Je ſuis de votre avis, mon cher Abbé; mais cependant, ſi mon fils ſoutient mal cette épreuve, il me percera l'ame..... Quelqu'un vient....

L'Abbé.

Ah, Monſieur, renoncez à votre projet...

Le Baron.

Je ne le puis....

L'Abbé.

C'eſt Champagne.

CHAMPAGNE, *venant précipitamment.*
La contredanſe eſt finie.... Ils vont venir.

LE BARON.

Champagne, quand ils ſeront ici, vous les laiſſerez ſeuls.... Allons, cachons-nous....

L'ABBÉ.

Vous tremblez.

LE BARON.

Je l'avoue..... J'en rougirois devant tout autre; mais, mon ami, vous ſavez à quel point cet enfant m'eſt cher!....

L'ABBÉ.

Vos yeux ſe rempliſſent de larmes!... Ah, Monſieur!.... (*Ils s'embraſſent, & reſtent un moment ſans parler.*)

LE BARON.

Vous ſeul pouvez excuſer cette foibleſſe.

L'ABBÉ.

Ah, croyez que je la partage; je ſuis auſſi troublé que vous....

CHAMPAGNE.

Je les entends.

LE BARON.

Venez, mon cher Abbé; Champagne, s'ils demandent où je ſuis, dites que je viens d'entrer dans le bal... Allons, venez... (*Ils entrent dans le cabinet.*)

CHAMPAGNE, *ſeul.*

Comme Monſieur eſt attendri! je vois cela ſouvent..... Bon pere, bon maître, bon homme.... on le ſerviroit de grand cœur pour rien. Ah, voici Monſieur Théodore....

SCENE VII.

LE CHEVALIER, THÉODORE, CHAMPAGNE.

THÉODORE.

CHAMPAGNE, nous avons affaire ici pour un moment; laiſſez-nous. Si mon papa ou M. l'Abbé me demandent, vous direz que nous répétons une figure de contredanſe, que nous allons danſer tout à-l'heure; & prenez garde que perſonne ne vienne nous troubler, car nous ſerons enfermés : mais cela ne ſera pas long.

CHAMPAGNE.

Comment, tous deux tout ſeuls, & ſans violon?

LE CHEVALIER.

Le violon va venir; laiſſez-nous ſeulement.

CHAMPAGNE.

Allons, divertiſſez-vous bien. (*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, THÉODORE.

THÉODORE.

A PRÉSENT, je vais fermer la porte. (*Il y va.*)

LE CHEVALIER.

Ce pauvre Théodore, il eſt devenu fou.

(*Theodore, après avoir fermé la porte, prend deux épées ſur un canapé.*)

LE CHEVALIER.

Que cherchez-vous là, Théodore?

THÉODORE.

Votre épée & la mienne, qui doivent être ici...

LE CHEVALIER.

Eh bien, Théodore, votre projet eſt donc de vous battre?

THÉODORE, *tenant deux épées.*

Voici votre épée...

LE CHEVALIER, *prenant la ſienne.*

Ah ça, dites-moi ce que je vous ai fait, car je l'ignore...

THÉODORE.

Ecoutez; dans mon premier mouvement je vous ai propoſé de venir ici, & vous avez dû comprendre que c'étoit pour vous demander raiſon de vos procédés. A préſent que je ſuis plus de ſang-froid, la crainte de faire de la peine à mon papa, me revient dans l'eſprit; & ſi vous voulez me faire des excuſes, je conſens à ne point me battre.

LE CHEVALIER.

Comment, des excuſes! & de quoi veux-tu que je te faſſe des excuſes?

THÉODORE.

On doit recevoir des excuſes, ou ſe battre; je ſais cela. Il me faut des excuſes; arrangez-vous là-deſſus, ou bien battons-nous.

LE CHEVALIER.

Mais ſi l'on doit recevoir des excuſes, j'ai plus que vous le droit d'en demander; c'eſt vous, Monſieur, qui êtes l'aggreſſeur.

THÉODORE.

Et c'eſt vous qui avez tort.

LE CHEVALIER.

Mais quel tort?...

THÉODORE.

On m'a dit que vous aviez parlé de moi d'une certaine maniere... qui ne me convient pas...

LE CHEVALIER.

Cela eſt faux.... Nommez-moi celui qui a inventé ce menſonge, c'eſt avec lui que je dois me battre.

THÉODORE.

Je ne vous nommerai perſonne, j'en ai donné ma parole d'honneur.

LE CHEVALIER.

Oh bien, je crois que cela n'eſt pas vrai, & que c'eſt un prétexte que vous imaginez.

THÉODORE.

Comment, Monſieur, vous me donnez un démenti! allons, allons, l'épée à la main, s'il vous plaît.

LE CHEVALIER.

Je ſais très-bien la véritable raiſon de votre colere; c'eſt que vous êtes jaloux de Mademoiſelle Amélie, & au déſeſpoir de n'avoir pas danſé la coſaque...

THÉODORE.

Monſieur, vous devinez fort mal : votre opinion m'eſt très-indifférente; mais

je veux vous faire connoître qu'elle n'a pas le ſens commun. Ainſi apprenez que je reſpecte beaucoup Mademoiſelle Amélie, mais qu'elle n'eſt point du tout la perſonne que je préfere, & qu'en un mot, j'en aime une autre.

LE CHEVALIER.

Et depuis quand donc?

THÉODORE.

Oh, de tout temps... Il y a plus de ſix ſemaines, avant que je connuſſe Mademoiſelle Amélie. Mais terminons cet entretien; allons, Monſieur, finiſſons, de grace.

LE CHEVALIER.

Monſieur, je ſuis plus fort & plus âgé que vous; je ne veux ni ne dois me battre avec un enfant.

THÉODORE.

Un enfant!... Vous avez treize ans, je ſuis dans ma treizieme année, ainſi nous ſommes du même âge. Allons, encore une fois, finiſſons & dépêchons-nous...

LE CHEVALIER.

Mon épée eſt plus grande & meilleure que la vôtre...

THÉODORE.

Je croirai que vous cherchez des défaites, ſi vous refuſez plus long-temps de vous battre.

LE CHEVALIER.

Non, j'ai à préſent tout autant d'envie de me battre que vous en avez... mais je ne veux point d'avantages : troquons d'épées, & je me battrai ſur le champ.

THÉODORE.

Puiſque vous croyez la mienne moins bonne, je dois la garder.

LE CHEVALIER.

J'ai déja ſur vous l'avantage de la force.

THÉODORE.

Et moi, j'ai celui de l'adreſſe; je fais des armes mieux que vous. Allons, mettez-vous en garde.

LE CHEVALIER.

Un moment... (*Le Chevalier s'avance avec rapidité vers Théodore, lui arrache ſon épée, & lui jette la ſienne.*)

THÉODORE.

O Ciel! que faites-vous?

LE CHEVALIER.

Prenez mon épée; j'ai la vôtre; à préſent battons-nous.

THÉODORE.

Je ne veux point de votre épée; rendez-moi la mienne... C'eſt m'inſulter, que de vouloir la retenir.

LE CHEVALIER.

Ramaſſez cette épée, finiſſons; allons, défendez-vous...

THÉODORE.

Je ne me battrai qu'avec des armes égales; & ſi vous êtes réellement généreux, vous ne m'attaquerez pas, & vous ne me forcerez point à combattre d'une maniere indigne... Arrêtez un inſtant, il me vient une idée: toutes les épées des danſeurs ſont ſur ce canapé; j'en vais choiſir une pareille à la vôtre...

LE CHEVALIER.

J'y conſens.

THÉODORE.

Allons, dépêchons-nous. (*Ils vont au canapé, & choiſiſſent une épée, en la meſurant à celle du Chevalier.*) Celle-ci eſt juſtement ſemblable. Ne perdons plus de temps.

LE CHEVALIER.

De tout mon cœur.

(*Ils ſe mettent en garde. Dans cet inſtant, la porte du cabinet s'ouvre; le Baron & l'Abbé paroiſſent.*)

SCENE IX.

LE BARON, L'ABBÉ, LE CHEVALIER, THÉODORE.

THÉODORE.

CIEL.... c'eſt mon papa!...

LE BARON, *ſe mettant au milieu d'eux.*

Théodore, & vous, mon cher Chevalier, voulez-vous bien conſentir à me prendre pour arbitre?...

LE CHEVALIER.

Ah, je ne demande pas mieux.

L'ABBÉ.

Et qu'en dit M. Théodore?

THÉODORE.

J'attends les ordres de papa; j'y ſuis ſoumis d'avance.

LE BARON.

Eh bien, puiſque vous me prenez pour juge, je vais prononcer : tout le tort eſt du côté de mon fils; je me flatte qu'il le ſent à préſent, & qu'il cherchera les moyens de réparer ſon imprudence, ſon emportement & ſon injuſtice.

THÉODORE.

Oui, papa, je reconnois ma faute; je vous ſupplie de me la pardonner, & de me dicter les excuſes que je dois à M. le Chevalier de Verville.

LE BARON.

Non, je ne vous preſcris rien; ſouvenez-vous que vous l'avez offenſé, que vous l'aimiez autrefois, & dites-lui ce que votre cœur vous inſpirera.

THÉODORE.

Si j'oſois, j'irois l'embraſſer....

LE CHEVALIER, *allant à lui.*

Viens, mon ami.

(*Ils courent l'un à l'autre, & s'embraſſent à pluſieurs repriſes.*)

L'ABBÉ, *au Baron.*

Les charmants enfants!...

LE BARON.

A préſent, Théodore, venez auſſi recevoir mon pardon, (*il lui tend la main, Théodore la baiſe,*) car vous avez cruellement offenſé mon cœur; vous m'avez promis une entiere confiance, & vous prenez la réſolution de vous battre ſans m'en faire part, ſans me conſulter!... Et ſachant même que votre reſſentiment étoit

auſſi bizarre qu'injuſte, la certitude de m'affliger mortellement n'a pu vous retenir.... Mais, tout eſt oublié; je me flatte que cette aventure vous fera connoître à quel point vous devez craindre vos premiers mouvements, & que déſormais vous travaillerez avec ardeur à modérer l'impétuoſité de votre caractere....

THÉODORE.

Oui, papa, à l'avenir, vous y pouvez compter, je ne ferai plus rien ſans vos conſeils.... Vous êtes ſi bon, ſi juſte, qu'il faudroit que je fuſſe bien ingrat, pour avoir de la répugnance à vous tout confier; quand j'aurai envie de faire une étourderie, je viendrai vous le dire ſur le champ, & vous n'aurez jamais de peine à m'en détourner; car, je vous aſſure, que lorſque je vous écoute, je ſuis preſque auſſi raiſonnable que vous.

LE BARON.

Maintenant, mes enfants, retournez au bal. Je vous prie, mon cher Chevalier, de ne point parler de cette petite aventure, elle vous donneroit un ridicule à l'un & à l'autre; votre duel prouveroit que vous n'avez même pas la raiſon qu'on doit avoir à douze ans. Vous n'avez ni la force ni l'adreſſe néceſſaires pour combattre; vos corps ſont foibles, vos principes ſont encore incertains; vos notions ſur le point d'honneur ne peuvent être qu'imparfaites: ainſi ce n'eſt point en ſe battant à vos âges, qu'on annonce de la valeur; ce que vous

vouliez faire, ne montre que l'ignorance où vous êtes des vertus qui vous conviennent. Enfin, dans un enfant, l'unique eſpece de courage qui promette pour l'avenir, c'eſt de ſupporter les maladies & la douleur avec patience & ſans ſe plaindre; c'eſt ſurtout de ſavoir maîtriſer ſes fantaiſies, garder ſes réſolutions, & ſe corriger de ſes défauts. La bravoure, qui n'a point pour baſe cet empire abſolu ſur ſoi-même, n'eſt qu'un inſtinct aveugle, & ſouvent dangereux; mais le vrai courage vient de l'ame: celui-là ſeul, invariable autant qu'intrépide, peut conduire à la gloire, & fait également les héros & les ſages. Théodore, nous reprendrons cet entretien; il eſt tard: allez, mes enfants, dans le bal; j'irai bientôt vous rejoindre....

LE CHEVALIER.

Monſieur, permettez-moi une queſtion: vous étiez dans ce cabinet, vous nous avez donc entendus?

LE BARON.

Oui....

LE CHEVALIER.

Eh bien, puiſque vous ſavez ce que j'ai dit au ſujet de Mademoiſelle Amélie, je puis vous en parler, & c'eſt pour vous prier de demander encore la coſaque, afin que Théodore la puiſſe danſer auſſi.

THÉODORE.

Mais, non; je ne m'en ſoucie pas; je vous aſſure....

LE CHEVALIER.

Eh bien, ce ſera par complaiſance pour moi.

LE BARON.

Théodore aura cette généroſité; allez, mes amis, je vous ſuis dans l'inſtant.

THÉODORE.

Allons, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Viens, mon cher Théodore, &, je t'en prie, ne nous brouillons plus. (*Ils ſe prennent ſous le bras, & s'en vont.*)

SCENE X & derniere.

LE BARON, L'ABBÉ.

LE BARON.

EH bien, l'Abbé, êtes-vous fâché à préſent que j'aye tenté cette épreuve?

L'ABBÉ.

Vous êtes un heureux pere, & vous le méritez bien. Je ne puis vous peindre le plaiſir que je trouvois à vous regarder quand nous étions dans ce cabinet; quelle ſatisfaction, quelle joie éclatoient ſur votre viſage, pendant la querelle de ces deux aimables enfants! Qu'il eſt attendriſſant, qu'il eſt doux de contempler les mouvements expreſſifs de la phyſionomie d'un pere ſatisfait! oui, c'eſt voir l'image la plus parfaite

du bonheur le plus pur qui ſoit ſans doute ſur la terre.

LE BARON.

Mais, parlons de ces enfants; parlons-en, mon cher Abbé : que de courage, de généroſité, de délicateſſe, que de qualités enfin ils ont montrées dans le court eſpace d'une demi-heure!... Mon fils!... comme ſon cœur eſt noble & ſenſible!... Cette crainte de m'affliger, qui le troubloit au milieu de ſon dépit & de ſa colere!... Vous rappellez-vous de quel ton il a dit qu'il vouloit bien ne point ſe battre à cauſe de moi?...

L'ABBÉ.

Rien ne m'eſt échappé, ſoyez-en ſûr.

LE BARON.

Convenez qu'il juſtifie bien ma tendreſſe.... Mais, mon cher Abbé, ſi cette tendreſſe paſſionnée m'aveugle jamais, éclairez-moi, je vous en conjure : hélas! ce n'eſt que pour l'intérêt de cet enfant ſi cher que je craindrois de m'abuſer.... Ah, préſervez-moi du malheur affreux de gâter, par une foibleſſe coupable, votre ouvrage & le mien.

L'ABBÉ.

Non, cet ouvrage ne peut être que perfectionné; il fera la gloire & les délices de votre vie, n'en doutez pas.

LE BARON.

Je meurs d'envie de voir le pere du Chevalier, pour lui conter cette charmante hiſtoire. Il eſt au bal, allons le chercher.

L'ABBÉ.

De grace, que je ſois préſent à cet entretien. Mais, auparavant, faites danſer la coſaque pour notre aimable Théodore.

LE BARON.

Oh, cela eſt trop juſte. Venez, mon ami. (*Ils ſortent.*)

FIN.

LE VOYAGEUR,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Le Marquis DE MELVILLE.

Le Vicomte DE MELVILLE, *ſon Fils.*

Le Baron DE VALCÉ.

Le Chevalier DE VALCÉ, *Fils du Baron.*

DORIVAL, *Gouverneur du Vicomte de Melville.*

L'ÉPINE, *Valet-de-chambre du Vicomte.*

ROUSSEL, *Valet-de-chambre du Baron.*

La Scene eſt en Picardie, dans le Château du Baron.

LE VOYAGEUR,

COMÉDIE.

Travel is really the laſt ſtep to be taken in the inſtitution of youth, and to ſet out with it, is to begin where they ſhould end.

Spectator, vol. 5.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

ROUSSEL, L'ÉPINE.

L'ÉPINE.

Je ſuis charmé, mon cher Rouſſel, de te revoir en auſſi bonne ſanté; après un voyage de deux ans, on eſt ſi aiſe de revoir ſes anciens amis. Il y a trois jours que nous ſommes ici; & mon premier ſoin en deſcendant de cheval dans la cour du château, a été de demander de tes nouvelles : j'ap-

pris, avec un grand chagrin, que tu étois à Paris.

ROUSSEL.

Oui, mon maître m'y avoit envoyé pour quelques commiſſions, qui m'ont retenu plus long-temps que je ne croyois.

L'ÉPINE.

Tu ne fais que d'arriver?

ROUSSEL.

Dans l'inſtant; & comme M. le Baron eſt à la chaſſe, nous aurons bien le temps de cauſer juſqu'à ſon retour.

L'ÉPINE.

Volontiers; tu as trouvé ton homme: pardi, tu verras ſi les voyages dégourdiſſent la langue. De mon naturel, j'aimois à parler; cependant je ſuis encore perfectionné là-deſſus. Mais c'eſt mon jeune maître qu'il faut entendre; oh, c'eſt une volubilité.... quand on lui fait une queſtion, lui, ſans barguigner, fait trente réponſes. Ecoute qui peut, cela eſt égal, il va toujours ſon train. Tous ces étrangers avec qui nous avons vécu, en étoient dans un étonnement..... Suiſſes, Italiens, Siciliens, Anglois, Hollandois, il les forçoit tous à ſe taire; ah, c'eſt un brave jeune homme; je te réponds qu'il eſt formé, celui-là; quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, il n'y a point de bavard de quarante qui puiſſe lui tenir tête ſeulement une demi-heure.

ROUSSEL.

Que diantre! il alloit dans les pays

étrangers pour s'inſtruire ; & s'il parloit toujours, ce n'eſt pas le moyen.

L'ÉPINE.

Qu'appelles-tu pour s'inſtruire ? oh, nous ſommes partis tout inſtruits ; demande plutôt à Monſieur Dorival, notre Gouverneur... C'eſt nous, mon enfant, qui inſtruiſions ces pauvres benets d'étrangers, qui n'auroient jamais ſu un mot de nos uſages, ſi mon maître n'avoit pas pris la peine de les en informer. Nous ne parlions que de Paris, de la Comédie Françoiſe, des femmes à la mode, des beaux-eſprits, des ſoupers, des bals ; enfin, toujours Paris ou Verſailles ; nous ne ſortions point de là...

ROUSSEL.

Fort bien ; & à préſent que vous y voilà revenus, vous ne nous parlerez peut-être que de la Suiſſe ou de l'Italie.

L'ÉPINE.

Préciſément ; tu l'as deviné ; & voilà pourquoi les jeunes gens voyagent.

ROUSSEL.

Ma foi, l'Epine, d'après ce que tu me dis de ton maître, je doute qu'il puiſſe plaire au mien. M. le Baron eſt un bon campagnard, qui a preſque toujours vécu dans ſes terres, & qui penſe qu'un jeune homme doit être ſimple & modeſte...

L'ÉPINE.

Vieilles idées que cela, mon ami ; nous les rectifierons...

ROUSSEL.

Oh, je n'en crois rien : va, je te garantis que c'eſt un fin merle; avec ſon air tout uni, il en ſait long : & puis, n'a-t-il pas bien ſu élever ſon fils, ſans avoir pour cela beſoin de lui faire courir la prétantaine... M. le Chevalier de Valcé en vaut bien un autre; qu'en penſes-tu?

L'ÉPINE.

Oui, c'eſt un aſſez joli garçon... un peu niais.

ROUSSEL.

Niais toi-même. Où prends-tu cela? Il a un eſprit, une bonté... il étudie, il lit toute la journée; il eſt rempli de talents, & il croit ne rien ſavoir.

L'ÉPINE.

Tu appelles cela de la modeſtie; & pour nous autres voyageurs, c'eſt de la bêtiſe, de la pure ineptie, comme dit mon maître. Mais, mon cher Rouſſel, parlons de choſes plus intéreſſantes : tu ſais que nous arrivons ici tout exprès pour épouſer la fille de M. le Baron; pourquoi donc n'eſt-elle pas ſortie du Couvent; pourquoi eſt-elle toujours à Paris?

ROUSSEL.

Ah, pourquoi?... c'eſt que M. le Baron veut connoître par lui-même ſon gendre futur; c'eſt qu'il veut étudier ſon caractere, avant de lui donner ſa fille...

L'ÉPINE.

Mais ce mariage eſt arrangé depuis fort long-temps, & même avant notre départ:

ton maître, & le pere du mien, ſont amis de tout temps; ils ſont également riches, & ...

ROUSSEL.

Tout cela eſt vrai; mais M. le Baron n'a donné ſa parole que ſous la condition que ton jeune maître, le Vicomte de Melville, viendroit ici après ſes voyages paſſer quelque temps, afin que le Baron pût juger s'il conviendroit à ſa fille.

L'ÉPINE.

Et M. le Marquis n'imagine pas qu'il ſoit poſſible de voir ſon fils, ſans être ſaiſi d'étonnement & d'admiration.

ROUSSEL.

Eh bien, M. le Baron eſt-il de ſon avis; que dit-il de ton maître?

L'ÉPINE.

Mais, rien encore... Le premier jour s'eſt paſſé en compliments, en embraſſements, en converſations particulieres entre mon maître & ſon pere. Hier on a été toute l'après-midi à la pêche, ce matin l'on chaſſe; ainſi M. le Vicomte n'a pas encore eu le temps de déployer toute ſon éloquence; mais, laiſſe le faire, il prendra ſa revanche.

ROUSSEL.

Dis-moi un peu; a-t-il réellement grande envie d'épouſer Angélique?

L'ÉPINE.

Mais oui; elle eſt riche, jolie, ce mariage lui plaît fort; & il eſt même décidé à lui ſacrifier, auſſi-tôt qu'elle ſera ſa femme, un certain portrait...

ROUSSEL.

Ah, j'entends... d'une Dame qu'il aimoit.

L'ÉPINE.

Oh, point du tout; car c'eſt la copie d'une Sainte Cécile qui eſt au Capitole. Mais, en France, nous donnons à cette tête le nom d'une grande Dame Napolitaine; & je te réponds que ce ne ſera pas la premiere miniature venue des pays lointains ſous un nom ſuppoſé.

ROUSSEL.

Comment, il ne ſe feroit pas ſcrupule d'une ſemblable fauſſeté?

L'ÉPINE.

Bon, des ſcrupules! il n'y en a point dont la fatuité ne vienne à bout. Mais, dis-moi, à ton tour, ſi Angélique eſt bienaiſe de ſe marier?

ROUSSEL.

Oh, elle n'a d'autres volontés que celles de ſon pere.

L'ÉPINE.

Elle n'a jamais vu mon maître?

ROUSSEL.

Non. Elle a été élevée dans un couvent de Province juſqu'à la mort de ſa tante l'Abbeſſe, & il n'y a que dix-huit mois qu'elle eſt à Paris.

L'ÉPINE.

Quelqu'un vient, je crois... Rouſſel, on t'appelle...

ROUSSEL.

C'eſt la voix de M. le Baron...

L'Épine.

Allons, je m'en vais; ſans adieu, mon ami. (*Il ſort.*)

Rousſel.

Quel étourdi... Ah, voici mon maître.

SCENE II.

LE BARON, ROUSSEL.

Le Baron.

Rousſel... je te cherchois. Eh bien, m'apportes-tu des lettres?

Rousſel.

Oui, Monſieur, en voilà pluſieurs.... (*Il les lui donne. Le Baron lit. Rouſſel, pendant ce temps, continue:*) Il y en a une de Mademoiſelle Angélique; elle a écrit auſſi à M. le Chevalier.

Le Baron.

L'as-tu vue, ma fille? (*Il lit pendant que Rouſſel répond.*)

Rousſel.

Oui, Monſieur: elle eſt grandie, embellie; oh, elle eſt charmante... Je vous rapporte ſon portrait, qui eſt d'une reſſemblance!.... Elle a voulu être peinte en Diane, parce que M. le Baron aime la chaſſe.

Le Baron *met ſes lettres dans ſa poche.*

Voyons donc ce portrait. (*Rouſſel lui donne une tabatiere.*) Il eſt en effet frap-

pant... Rouſſel, ne parle de ce portrait à perſonne; je veux le montrer au Vicomte de Melville, ſans lui dire que c'eſt celui d'Angélique; je ſerai bien-aiſe de voir l'impreſſion qu'il fera ſur lui.

ROUSSEL.

A propos de M. le Vicomte, oſerois-je demander à Monſieur quand ſe fera la noce?...

LE BARON.

Oh, quand!... je n'en ſais rien; il faut voir... La tournure du jeune homme n'eſt pas trop ſuivant mon goût; il a bien de la ſuffiſance, pour avoir de l'eſprit... mais ſi le cœur eſt bon, c'eſt-là l'eſſentiel.

ROUSSEL.

Il eſt tout fier d'avoir voyagé, à ce qu'on dit.

LE BARON.

Je l'avois prévu, j'en avois averti ſon pere; il faut être raiſonnable, pour voyager avec fruit. Le Marquis n'a pas voulu comprendre cela. C'eſt un honnête homme; mais il a un peu de galimathias dans la tête: tous ces Philoſophes, *ces Penſeurs*, comme ils s'appellent, ſont de rudes gens. Rouſſel, j'aime mieux ton bon ſens & le mien, que toutes leurs belles phraſes. Ne connois-tu pas le Valet-de-chambre du Vicomte?

ROUSSEL.

Beaucoup, Monſieur.

LE BARON.

Eh bien, je te charge de le queſtionner adroitement ſur ſon maître.

ROUSSEL.

Oh, Monſieur, je n'aurai pas beſoin d'adreſſe; nous en avons cauſé une bonne heure.

LE BARON.

Eh bien, qu'en dit-il?

ROUSSEL.

Ma foi, Monſieur, il en parle très-cavaliérement, je vous en préviens.

LE BARON.

Ne me cache rien; je te l'ordonne.

ROUSSEL.

Vous le voulez donc?...

LE BARON.

Paix, j'entends quelqu'un. Vas m'attendre dans mon cabinet, j'irai te rejoindre dans un moment.

ROUSSEL.

Oui, Monſieur. (*Il ſort.*)

LE BARON.

Le témoignage d'un valet contre ſon maître, ne mérite guere de conſidération; mais, dans une affaire de cette importance, je dois écouter tout le monde. Ah, voici le Marquis.

SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

EH bien, Marquis, qu'avez-vous fait de nos enfants?

LE MARQUIS.

Le mien eſt enfermé dans ſa chambre; il écrit, parce que le courier d'Italie part demain. Ah ça, Baron, parlons un peu de nos affaires; d'abord, dites-moi ce que vous penſez de mon fils.

LE BARON.

Il eſt bien tourné; s'il étoit habillé à la Françoiſe, il ſeroit fort joli; mais ce gros col qui lui fait un gouëtre, le défigure un peu; & puis on peut bien auſſi être à cheval à l'Angloiſe, ſans ſe ployer en deux, comme il fait, ſur le col de ſon cheval. Il faut tâcher de le défaire de ces petites affectations, qui donnent toujours mauvaiſe opinion de l'eſprit d'un jeune homme.

LE MARQUIS.

Oh, pour de l'eſprit, je ne crois pas qu'on puiſſe l'accuſer d'en manquer. Faites-le cauſer, je vous prie; queſtionnez-le ſur ſes voyages, il vous étonnera, j'en ſuis ſûr. Il a une imagination, un feu, un tact.... Il a même de la profondeur, & beaucoup...

LE BARON.

Du tact, de *la profondeur*, à dix-huit ans!... Eh, mon ami, quel abus de mots!

LE MARQUIS.

Mais, faites-le cauſer, c'eſt tout ce que je vous demande. Juſques-là ſuſpendez votre jugement : vous prétendiez que c'étoit une folie de le faire voyager ſi jeune; il ne rapportera des pays étrangers, diſiez-vous, que des ridicules & de la pédanterie, & pas une vraie connoiſſance : au-lieu de cela, il a tout examiné avec cette ardeur de curioſité qui n'appartient qu'à la premiere jeuneſſe; & cette attention a gravé dans ſa tête, d'une maniere ineffaçable, tous les objets qu'il a vus. Il a rapporté d'Italie un goût paſſionné pour les arts; il en parle d'une maniere qui vous ſurprendra. Je vous en prie, demandez-lui le chapitre de ſon Journal qui traite de la Peinture; ſur ma parole, c'eſt un chef-d'œuvre de goût & d'éloquence.

LE BARON.

Un chef-d'œuvre, j'y conſens; mais je n'y comprendrois rien, moi; je n'ai nulle paſſion pour les arts, car je ſuis à cet égard d'une ignorance extrême; je ne ſais que raiſonner un peu : mais, quoique je n'aye point d'inſtruction, j'en fais cas dans les autres, & je trouve que c'eſt un bonheur très-réel d'en avoir. Vous voyez que je n'ai rien épargné pour l'éducation de mon fils. J'ai placé auprès de lui des gens en état de lui donner des connoiſſances & des talents, &

tous les ans je l'envoye paſſer trois mois à Paris chez mon frere, afin de le perfectionner dans les choſes qu'il apprend, par les leçons des grands maîtres, & auſſi afin de lui faire voir un peu le monde. Enfin, je vous le répete, j'ai aſſez de bon ſens pour comprendre l'agrément & l'utilité de l'inſtruction; mais je hais par-deſſus toutes choſes la pédanterie: ce vice n'eſt guere le partage que des demi-ſavants & des talents médiocres; fût-il accompagné de toute la ſcience du monde, il me ſeroit encore inſupportable; &, ſur-tout dans la jeuneſſe, il me paroît une eſpece de monſtruoſité. Oui, un jeune homme pédant eſt, à mes yeux, l'objet le plus complétement ridicule qu'on puiſſe rencontrer.

LE MARQUIS.

Je ſuis de votre avis à cet égard, & certainement vous trouverez mon fils bien éloigné d'un tel défaut. Il eſt d'un naturel extrême; il y a même ſouvent du déſordre & du découſu dans ſa converſation, parce qu'il ſe laiſſe conduire par une tête vive & une ame pleine de force & d'énergie: alors il eſt étonnant; il s'exprime avec une éloquence & un choix d'expreſſions extraordinaires. Mais cette abondance vient de ſource, naturellement, ſans affectation & ſans étude, & par la ſeule impulſion de l'enthouſiaſme qu'il éprouve.

LE BARON.

Je n'entends pas grand'choſe à tout cela; mais enfin, j'aurai avec lui aujourd'hui

une longue converſation. Je vous avoue que juſqu'ici je n'ai pas eu de goût pour les jeunes gens éloquents & enthouſiaſtes; il me raccommodera avec eux; nous verrons. En un mot, s'il a du naturel, je lui paſſe tout... Mais il faut que je vous quitte; j'ai quelques petites affaires à terminer avant dîner.

LE MARQUIS.

A propos d'affaire, nous n'avons pas encore fixé de jour pour la noce.

LE BARON.

Nous en raiſonnerons; ne précipitons rien.... Ah, voici le Gouverneur de votre fils; j'imagine que vous ne ſerez pas fâché de cauſer enſemble; je vous laiſſe. Adieu. (*Il ſort.*)

LE MARQUIS.

Voilà un homme bien borné, pour ſentir tout le mérite de mon fils.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DORIVAL.

LE MARQUIS.

MONSIEUR Dorival, que fait mon fils?

DORIVAL.

L'Epine vient de me dire qu'il eſt fatigué de la chaſſe, qu'il s'eſt jetté ſur ſon lit, & qu'il dort depuis deux heures.

LE MARQUIS.

Oh, cela n'eſt pas vrai; car je ſuis en-

tré avec lui dans ſa chambre, & il m'a dit qu'il alloit s'enfermer pour écrire.

DORIVAL.

Eh bien, Monſieur, il vous a prêté ſon journal; qu'en penſez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'en reviens pas. Réellement, Monſieur Dorival, vous ne l'avez pas aidé?

DORIVAL.

Aidé!.... Monſieur, ce n'eſt pas une exagération; mais je ne ſerois pas en état d'écrire à tête repoſée ce qu'il écrit, lui, d'un trait de plume. C'eſt une facilité qui véritablement tient du prodige; & ſa maniere de voir & de juger, eſt inconcevable à ſon âge. Vous a-t-il lu ſon morceau ſur les mœurs & l'état politique des Anglois?

LE MARQUIS.

Oui....

DORIVAL.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Inoui, incompréhenſible... Les bras m'en ſont tombés; je l'avoue.

DORIVAL.

Il n'a cependant été que deux mois en Angleterre. C'eſt un ſujet rare; je vous aſſure qu'il connoît les hommes mieux que je ne les connois moi-même, quoique j'aye vingt ans plus que lui.

LE MARQUIS.

Quand il partit, je ne lui donnai qu'un conſeil: Mon fils, lui dis-je, vous avez ſeize ans, vous avez fait d'excellentes études, votre

votre tête eſt *bien meublée* ; il s'agit à préſent de former votre eſprit : vous allez parcourir différents Pays ; attachez-vous moins à l'étude des choſes, qu'à celle des hommes...

DORIVAL.

Admirable précepte, bien eſſentiel, bien philoſophique...

LE MARQUIS.

Les hommes, les hommes ; étudiez les hommes, lui répétai-je : telle fut mon exhortation ; je vois avec plaiſir qu'elle a fructifié...

DORIVAL.

Je vous réponds qu'il a bien ſuivi vos conſeils ; il a porté dans ſes voyages un eſprit obſervateur qui ſurprenoit tout le monde... L'Ambaſſadeur de Veniſe diſoit de lui : ce jeune homme joint, à la vivacité des François, toute la profondeur Angloiſe ; & c'étoit bien le peindre.

LE MARQUIS.

Je ne ſavois pas ce trait-là ; il eſt charmant ; il y a du *tact* & de la fineſſe.... Je vous en prie, contez cela au Baron.

DORIVAL.

Oh, je pourrois lui en conter bien d'autres... Mais Monſieur le Baron les ſentira-t-il bien ?

LE MARQUIS.

Le Baron eſt un bon-homme, il a même une ſorte d'eſprit naturel ; mais point de *reſſort*, point de *philoſophie*, nulle connoiſſance du cœur humain : des préjugés,

une imagination froide; voilà ſon portrait en peu de mots.

DORIVAL.

Et tracé par un pinceau de maître.

LE MARQUIS.

Quelquefois j'ai le talent d'attraper aſſez bien les reſſemblances... M. Dorival, *une tête bien faite*, qui réfléchit depuis quarante ans, doit avoir un peu de pénétration.... Mais, pour revenir au Baron, je ſens bien qu'il n'a pas tout ce qu'il faut pour apprécier mon fils; cependant l'eſprit enchante & ſéduit toujours les perſonnes même le moins en état d'en juger; & le Baron, j'en ſuis ſûr, ne pourra ſe défendre de cet attrait irréſiſtible...

DORIVAL.

Oui; mais je crains que ſon fils, le Chevalier de Valcé, ne cherche à nuire à M. le Vicomte.

LE MARQUIS.

Cela ſe pourroit. Ce jeune homme ſe voit écraſé par mon fils d'une ſi terrible maniere, qu'il eſt à craindre que l'amour-propre humilié ne le conduiſe promptement à la jalouſie & à l'averſion.

DORIVAL.

A-t-il quelque pouvoir ſur l'eſprit de ſon pere?

LE MARQUIS.

Beaucoup. Le petit garçon ne ſera jamais qu'un très-médiocre ſujet; il a de la douceur, mais point de fond, rien de brillant; en un mot, fait pour reſter éternel-

lement dans la claſſe obſcure des gens dont on ne peut dire ni bien ni mal; voilà ſon horoſcope. Malgré cela, l'aveuglement du Baron ſur ſon compte, eſt incroyable. Je vous avoue que je ne puis concevoir ces préventions de pere; elles m'étonnent toujours; & de tous les ridicules, celui-là eſt peut-être un des plus curieux à obſerver philoſophiquement... Mais, que nous veut Rouſſel?

SCENE V.

LE MARQUIS, DORIVAL, ROUSSEL.

ROUSSEL, *au Marquis.*

MONSIEUR le Baron vous fait propoſer, Monſieur, de venir jouer une partie de billard avant le dîner.

LE MARQUIS.

Volontiers. Venez, mon cher Dorival. (*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

ROUSSEL, *ſeul.*

MONSIEUR le Baron me paroît un peu dégoûté de ſon gendre futur. Ma foi, je

n'en ſuis pas fâché; car, d'après le rapport de l'Épine, & ſelon les apparences, le futur, à ce que je crois, n'eſt qu'un fat... Quelqu'un vient; ah, c'eſt Monſieur le Chevalier.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, ROUSSEL.

LE CHEVALIER.

ROUSSEL, un moment; j'ai à te parler.

ROUSSEL.

De quoi s'agit-il, Monſieur?

LE CHEVALIER.

Mon pere m'a conté tout ce que tu lui as dit au ſujet du Vicomte de Melville, il en eſt très-frappé; le voilà prévenu contre ce jeune homme, dont le valet a peut-être exagéré les ridicules; & je trouve, Rouſſel, que vous auriez dû mettre plus de ménagement dans le compte que vous avez rendu...

ROUSSEL.

Dame, je n'ai dit que la vérité.

LE CHEVALIER.

Il ne faut pas tant ſe preſſer de croire le mal, & ſur-tout de le débiter. Mon pere vous a chargé de queſtionner encore l'Épine; je vous prie, mon cher Rouſſel, par amitié pour moi, de ne point aigrir mon pere davantage; il eſt plus clairvoyant

que nous ; ainſi ne lui donnez pas de préventions, afin qu'il puiſſe juger ſainement & par lui-même.

ROUSSEL.

Vous vous êtes donc pris d'amitié pour Monſieur le Vicomte ?

LE CHEVALIER.

Oh cela, point du tout ; mais, malgré les défauts de ſon extérieur, peut-être a-t-il une belle ame.....

ROUSSEL.

Savez-vous, Monſieur, ce qu'il a dit de vous ?

LE CHEVALIER.

Non ; & je vous défends de me l'apprendre.

ROUSSEL.

Je ſuis, je l'avoue, hors de moi, de vous voir prende le parti d'un homme qui vous traite de niais....

LE CHEVALIER.

De niais ?....

ROUSSEL.

Oui, Monſieur, de niais, puiſqu'il faut vous le dire.

LE CHEVALIER, *riant.*

N'eſt-ce que cela ?... Eh bien, quel tort me fait-il ? Il m'accuſe d'être ce qu'on eſt fort communément à mon âge.

ROUSSEL.

A votre âge ! mais il n'a qu'un an de plus que vous.

LE CHEVALIER.

Eh bien, oui, j'ai dix-ſept ans ; & ſi je

ſuis niais, je ſuis fort excuſable; ainſi c'eſt le plus petit reproche qu'il pouvoit me faire, puiſque c'eſt une diſgrace de la premiere jeuneſſe, qu'on perd avec elle, & qui tient même ſouvent à des qualités qu'un jeune homme doit avoir, la timidité & la défiance de ſoi-même.

ROUSSEL.

A la bonne heure, Monſieur, il a fait un magnifique éloge de vous : vous trouvez cela; moi, j'y conſens.

LE CHEVALIER.

Non, mais je crois vous avoir prouvé qu'il n'a rien dit qui doive m'offenſer.

ROUSSEL.

Vous êtes peut-être le ſeul jeune homme que cela ne puiſſe pas piquer au vif.

LE CHEVALIER.

Pourvu qu'on n'attaque ni mon honnêteté, ni mon cœur, & qu'on ne m'accuſe jamais d'être un pédant ou un fat; tout le reſte m'eſt égal.

ROUSSEL.

A propos, Monſieur.... eh, mon Dieu, j'allois oublier de vous dire cela.... votre ami M. le Vicomte nous a donné une bourde, ce matin, avec ſon courier d'Italie.

LE CHEVALIER.

Comment?

ROUSSEL.

Oh, c'eſt excellent... il a fait dire qu'il s'enfermoit dans ſa chambre, parce qu'il avoit vingt lettres à écrire pour Rome;

& au-lieu de cela, il s'eſt couché entre deux draps, car il étoit mort de fatigue de la chaſſe, malgré ſon trot à l'Angloiſe qu'il vante tant.

LE CHEVALIER.

Eh, comment ſais-tu déja qu'il trotte à l'Angloiſe ?

ROUSSEL.

Pardi, depuis cinq heures que je ſuis arrivé, je n'entends parler que de lui. J'ai vu la Brie, le Piqueur, qui m'a conté cela. Il n'y a pas un domeſtique dans le château, qui ne ſe moque de M. le Voyageur, comme ils l'appellent. J'étois bien curieux de le voir; en qualité de concierge, j'ai été tout-à-l'heure prendre ſes ordres; je l'ai trouvé à ſa toilette : il m'a chargé de dire à Monſieur le Baron que ſes dépêches étoient finies, & qu'il alloit deſcendre.

LE CHEVALIER.

Eh bien, comment ſavez-vous qu'il n'a pas écrit, & qu'il s'eſt couché ?

ROUSSEL.

Parce qu'il avoit oublié de défendre à l'Épine de le dire, & que pendant ſon ſommeil j'ai été dans ſon anti-chambre cauſer avec l'Épine, & que nous l'entendions ronfler.

LE CHEVALIER.

Mais il a peut-être écrit depuis ?

ROUSSEL.

Pas ſeulement une panſe d'a, m'a dit l'Épine tout-à-l'heure.

LE CHEVALIER.

Mentir ainſi de gaieté de cœur, cela n'eſt pas croyable!... Mon pere le ſait-il?

ROUSSEL.

Eh, mon Dieu, non; j'ai oublié de lui en parler.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon cher Rouſſel, ne lui en dites rien, je vous prie; du moins, attendez, ne précipitons rien, & ne nous hâtons pas de nuire à un jeune homme dont la légéreté & l'étourderie cauſent peut-être tous les torts. Certainement, s'il n'eſt pas honnête, il n'eſt pas digne de ma ſœur; mais donnons-nous le temps de le connoître, & prenons bien garde d'aigrir mon pere mal-à-propos contre lui.

ROUSSEL.

Allons, je ferai tout ce que vous voudrez; car votre bonté d'ame me gagne au point de me donner des ſcrupules. Mais Monſieur, il eſt deux heures; on va ſe mettre à table.

LE CHEVALIER.

Tu as raiſon. Adieu, Rouſſel, ſouviens-toi de ta promeſſe.

ROUSSEL.

Oui, Monſieur..... Quel joli naturel d'enfant! (*Il ſort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'ÉPINE, *ſeul.*

JE croyois trouver ici Monſieur le Vicomte ; il faut abſolument que je lui parle.... Ah, le voici.

SCENE II.

L'ÉPINE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

AH, Monſieur l'Epine, je ſuis bien-aiſe de vous rencontrer ; qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette hiſtoire que vous avez faite à Monſieur Dorival, que je m'étois couché, &....

L'ÉPINE.

Appellez-vous cela une hiſtoire, Monſieur? ne vous êtes-vous pas déshabillé, mis au lit ; n'ai-je pas fermé vos volets ; n'avez-vous pas dormi deux heures?

LE VICOMTE.

Apprenez, une fois pour toutes, quand

je ſuis enfermé, à dire que j'écris, ou que je lis, enfin que je travaille.

L'Épine.

Fort bien, Monſieur, à préſent je n'y manquerai pas; mais auſſi, ayez la bonté, à l'avenir, de ne pas oublier de me faire ma leçon, comme vous faiſiez en Italie: je crois, ſans reproche, que je ne vous ſecondois pas mal; je ne demande pas mieux que de mentir, mais je ne peux pas deviner.

Le Vicomte.

En voilà aſſez là-deſſus.... Dites-moi; vous connoiſſez Rouſſel, il me paroît qu'il a la confiance du Baron, tâchez de ſavoir de lui ſi j'ai le bonheur de plaire à ſon maître....

L'Épine.

Je voulois préciſément vous parler là-deſſus, Monſieur; pendant votre dîner, nous avons beaucoup jaſé, Rouſſel & moi, & il m'a dit que Monſieur le Baron deſiroit avoir une grande converſation avec vous dès aujourd'hui, afin de s'aſſurer par lui-même s'il eſt vrai que vous ayez autant d'eſprit qu'on le dit.

Le Vicomte, *avec un ris moqueur.*

Le bon-homme!.... cela eſt charmant!

L'Épine.

Ainſi, Monſieur, préparez-vous.

Le Vicomte.

Etonner, émouvoir une brute, doit être un triomphe aſſez piquant.... Allons, je l'eſſayerai.... je me livrerai.

TAYLOR INST. OXFORD

L'Épine.

Rouſſel m'a confié encore que le Chevalier a formé le projet d'avoir auſſi un entretien particulier avec vous.

Le Vicomte.

Comment; il faudra donc que je ſubiſſe l'examen de toute la famille? Cela devient très-impoſant.

L'Épine.

Ils prétendent tous que ce jeune homme eſt rempli de ſcience & de talents.

Le Vicomte.

Mais oui; il me paroît qu'il jouit dans toute la Picardie d'une très-brillante réputation....

L'Épine.

Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il ſait bien des langues pour ſon âge : le Latin, l'Allemand, l'Italien, l'Anglois.

Le Vicomte.

Oui; & il les parle avec une grande élégance.

L'Épine.

Ma foi, je ne m'y connois pas; mais ce que je puis dire, c'eſt que nous aurions été bien heureux, dans nos voyages, d'en ſavoir autant.... Quelqu'un vient; c'eſt juſtement lui-même.

Le Vicomte.

Laiſſe-nous. (*L'Epine ſort.*)

SCENE III.

LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH, Vicomte, je ſuis charmé de vous trouver ſeul; depuis le retour de la chaſſe, je cherchois cette occaſion. J'aurois été chez vous; mais j'ai ſu que vous dormiez....

LE VICOMTE, *en riant.*

Que je dormois!.... C'eſt mon valet-de-chambre qui a dit cela?

LE CHEVALIER.

Oui.

LE VICOMTE.

Je veux bien vous avouer le vrai.... c'eſt que toutes les fois que je me retire pour travailler, mes gens ont ordre de dire que je dors.... ſans cela, on ſeroit interrompu à chaque inſtant.

LE CHEVALIER.

Vous ne vous êtes donc pas couché?

LE VICOMTE.

Pas une minute.

LE CHEVALIER.

Mais vos volets étoient fermés?

LE VICOMTE.

Toujours, quand je travaille; c'eſt un tic; le jour me diſtrait: je ne puis m'occuper de choſes un peu ſérieuſes que de

cette maniere. C'eſt une habitude que j'ai priſe en Italie, d'autant plus qu'à cauſe de la chaleur, il faut toujours tout fermer, & que les appartements y ſont par cette raiſon très-obſcurs. Ma fantaiſie d'écrire à la lumiere, étoit fort connue à Rome & à Naples; elle paſſa même en proverbe: car pour exprimer qu'un ouvrage étoit écrit avec ſoin, on diſoit qu'il avoit ſûrement été fait à la lumiere. Ce fut mon Diſcours de réception à l'Académie des Arcades, qui mit cette plaiſanterie à la mode.

LE CHEVALIER.

Enfin, j'ai cru ce matin que vous étiez dans votre lit, &....

LE VICOMTE.

Dans mon lit!... Mettez-vous dans la tête que je ne dors point; ce n'eſt pas une façon de parler, j'ai de l'antipathie pour le ſommeil; cet état de *ſtupeur* & de mort morale, dans lequel toutes les facultés de l'ame s'anéantiſſent, me paroît la ſujétion la plus humiliante de la nature humaine. Auſſi je me ſuis accoutumé à ne dormir chaque nuit que deux ou trois heures tout au plus.

LE CHEVALIER.

Je vous en félicite.... mais je venois avec l'intention de vous parler de ma ſœur; j'ai reçu ce matin une lettre d'elle...

LE VICOMTE.

Eh bien, ſait-elle que je ſuis en France?

LE CHEVALIER.

Oui, elle me parle beaucoup de vous;

elle me queſtionne ; elle me prie de lui mander, auſſi-tôt que vous ſerez ici, ce que je penſe de votre caractere, &...

LE VICOMTE.

Vous pourrez lui répondre que je ne ſuis pas tout-à-fait imbécille, & que j'ai retiré quelque fruit de mes voyages.

LE CHEVALIER.

Angélique a ſeize ans ; elle a toute l'heureuſe ſimplicité de ſon âge ; elle croit que tout le mérite de la grande jeuneſſe conſiſte dans la modeſtie, la douceur, le deſir de s'inſtruire, & ſur-tout d'acquérir des vertus. Si je lui faiſois de vous un portrait plus brillant ; ſi je lui mandois que vous êtes à dix-huit ans tout ce que vous ſerez à trente, au-lieu de la ſéduire, je l'effrayerois ; elle eſt ſi intimement perſuadée que la premiere jeuneſſe n'eſt pas ſuſceptible d'atteindre à la perfection de l'âge mûr, qu'il me ſeroit impoſſible de la faire revenir de cette prévention ; & ſi je diſois que vous avez des talents ſupérieurs & une érudition profonde, elle croiroit que je me ſuis abuſé, & que j'ai pris l'aſſurance de la préſomption, & des prétentions ridicules, pour du mérite & de l'inſtruction.

LE VICOMTE.

Ce que vous me dites-là ne m'étonne point du tout ; voilà le fruit de l'éducation du couvent : des préjugés, de l'entêtement...

LE CHEVALIER.

Elle a été mieux élevée qu'on ne l'eſt ordinairement dans un Couvent; ma tante, fort en état de lui former l'eſprit, s'attacha ſur-tout à ne lui donner que des idées juſtes...

LE VICOMTE.

Eſt-elle fort ſenſible?...

LE CHEVALIER.

Son cœur eſt excellent.

LE VICOMTE.

Tant mieux; rien n'attache comme une ame *aimante*; &, il faut l'avouer, les femmes à cet égard l'emportent ſur nous.... Les Angloiſes, ſur-tout quand elles aiment, c'eſt avec une violence.... j'en ai connu une entr'autres bien ſurprenante à cet égard... belle comme le jour, très-piquante, très à la mode; eh bien, cette femme (dont le nom eſt très-connu, même ici) eſt capable d'un excès de paſſion qui ſurpaſſe tout ce qu'on peut lire dans les romans les moins vraiſemblables... une impétuoſité d'imagination, un feu, une chaleur, une délicateſſe!... & une maniere d'écrire, véritablement pleine d'énergie & de ſéduction... Cette Angloiſe, & une petite Eſpagnole chez le pere de laquelle je logeois à Madrid, ſont, dans ce genre, les deux êtres les plus extraordinaires qui ſoient peut-être au monde.

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel délire de fatuité!...

LE VICOMTE.

Les Italiennes ont auſſi des paſſions très-violentes; mais elles ſont d'une jalouſie inſupportable... J'en fis l'épreuve à Veniſe, d'une maniere cruelle... une malheureuſe femme ſe perdit par des éclats d'une extravagance!... Cette aventure fit un bruit affreux, & véritablement elle m'affecta beaucoup. Si je contois tout ce qui m'eſt arrivé dans mes voyages, je pourrois ſouvent riſquer d'être accuſé d'exagération; réellement, il ſemble que je ſois né pour les choſes extraordinaires, & cela dans tous les genres... Mais vous, Chevalier, quand voyagerez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je vous avoue que je n'ai nul goût pour les voyages.... & chaque inſtant fortifie ma répugnance...

LE VICOMTE.

Mais, c'eſt une répugnance d'enfant que cela...

LE CHEVALIER.

En vérité, vous ne parviendrez point à la vaincre.

LE VICOMTE.

Quel conte!... Eh bien, je veux vous emmener avec moi, dans le Nord, l'année prochaine.

LE CHEVALIER.

Comment, dans le Nord?

LE VICOMTE.

Oui, je compte faire le voyage du Nord. J'irai d'abord en Ruſſie, parce que je mé-

dite un ouvrage très-piquant ſur les progrès rapides des Ruſſes dans les arts & dans la politique. J'en ai déja fait le plan... Et puis je veux connoître la Suede, le Danemarck...

LE CHEVALIER.

Et ſi vous vous mariez, emmenerez-vous votre femme?

LE VICOMTE.

Oh, cela eſt impoſſible... Je ne prendrai avec moi qu'un Deſſinateur & un Botaniſte. Aimez-vous l'Hiſtoire naturelle? moi, elle me tourne la tête. Je ſuis heureuſement né! L'étude la plus ſeche, la plus aride, n'eſt pour moi qu'un amuſement; j'apprends tout ce que je veux, ſans travail & ſans peine. On peut ſe vanter de cette facilité; elle n'a rien de commun avec l'eſprit; elle ne vient que de la mémoire... Il eſt certain que j'ai une mémoire prodigieuſe... Et puis j'aime toutes les ſciences également... Ma paſſion de m'inſtruire s'étend ſur tous les objets... On fit à ce ſujet à Rome, les derniers jours que j'y paſſai, une remarque aſſez plaiſante: on prétendit, que, dans la même ſoirée, j'avois donné la ſolution d'un problême, rempli douze bouts-rimés, ſoutenu une diſcuſſion très-vive ſur la politique, traduit en françois un paſſage du Dante, & danſé dix contredanſes. Je ne m'en reſſouviens pas, je ne puis répondre de l'exactitude de cette récapitulation; mais il eſt très-poſſible qu'elle ſoit vraie... très-poſſible...

LE CHEVALIER.

Quel paſſage du Dante traduiſîtes-vous ?

LE VICOMTE.

Mais.... Ah, cela eſt excellent!.... il m'eſt échappé.... Tout ce que je me rappelle, c'eſt que c'étoit le plus difficile du poëme, parce qu'on l'avoit choiſi exprès pour m'embarraſſer.... Je dois avoir dans mes papiers cette traduction; je vous la montrerai.

LE CHEVALIER.

J'entends mon pere, je crois... (*Apart.*) Ah, j'avois grand beſoin qu'on vînt à mon ſecours; je n'y pouvois plus tenir....

LE VICOMTE, *à part.*

Le jeune homme, à ce que je vois, eſt un peu étonné de cet entretien.... Allons; après avoir pétrifié le fils, il faut ſubjuguer le pere.

SCENE IV.

LE BARON, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

MON fils, allez dans le ſallon retrouver le Marquis qui vous attend pour la promenade.... Mais, écoutez.... (*Au Vicomte.*) Permettez-vous que je lui diſe un mot?...

LE VICOMTE.

Je vais me retirer....

LE BARON.

Non, non, cela ſera fait dans l'inſtant....

LE VICOMTE.

Fort bien; pendant ce temps je vais examiner les tableaux de ce cabinet, que je n'avois pas encore remarqués. (*Il s'éloigne & conſidere les tableaux, en affectant toutes les manieres d'un connoiſſeur.*)

LE BARON, *au Chevalier, à demi-bas.*

Eh bien, comment s'eſt paſſée votre converſation?

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere!... vous me voyez dans une ſurpriſe!...

LE VICOMTE, *conſidérant un tableau.*

Cette tête n'eſt-elle pas d'après Raphaël?

LE BARON, *ſe tournant.*

Non, c'eſt d'après ma grand'mere.... Un très-beau tableau....

LE VICOMTE.

Le faire n'en eſt pas mauvais, point du tout mauvais.... Ah, voilà un aſſez joli payſage; il eſt *chaud de couleur*....

LE BARON, *à demi-voix, au Chevalier.*

C'eſt un fat, n'eſt-ce pas, un vrai fat?... Mais croyez-vous du moins qu'il ait quelque inſtruction, autant que vous en pouvez juger? Parlez-moi naturellement.

LE CHEVALIER.

Il eſt fou, on lui a tourné la tête; voilà tout ce que j'ai pu démêler.

LE VICOMTE, *conſidérant toujours les tableaux, & ſe parlant à lui-même, mais très-haut.*

Dans le goût de la Roſalba.

LE BARON, *toujours au Chevalier.*

Et ſi le cœur eſt gâté, il n'y a nulle reſſource.

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere, parlez-lui; donnez-lui des conſeils; peut-être parviendrez-vous à le corriger....

LE BARON.

Il ſuffit; nous reprendrons cet entretien. Venez, Vicomte; & vous, mon fils, allez chercher le Marquis, & conduiſez-le dans mon petit jardin; tenez, voilà la clef de la grille. (*Le Chevalier ſort.*)

SCENE V.

LE BARON, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

IL eſt charmant, votre jardin... le *ſite* en eſt très-agréable.... On y découvre du côté du bois une vue *agreſte*, mais fort *pittoreſque*. Au déclin du jour, le ſoleil couchant produit ſur la montagne de *grandes maſſes de lumieres* d'un *effet très-piquant*. Ce payſage rappelle ceux de la Suiſſe, il en offre les charmes ſans en avoir *la ſévérité*. *La nature eſt plus majeſtueuſe, plus*

impoſante en Suiſſe & en Italie; mais c'eſt une beauté, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, dont l'âpre auſtérité va juſqu'à la rudeſſe. Ici, elle eſt moins ſublime, mais plus ſimple; elle touche davantage.

LE BARON, *à part.*

Quelle tirade!... Je crois qu'ils appellent cela *improviſer :* mais ce n'eſt pas en françois; car je n'entends ni les mots, ni les phraſes....

LE VICOMTE, *à part.*

Je le tiens.... le voilà déja ſtupéfait.

LE BARON, *à part.*

Voyons juſqu'où cela peut aller. (*Haut.*) En vérité, Vicomte, vous m'étonnez... Vous avez une ſinguliere *éloquence*.... Tout ce que vous avez trouvé le moyen de débiter, pour dire que j'ai un joli jardin....

LE VICOMTE.

C'eſt que j'aime la campagne avec paſſion. La vue d'un beau payſage, m'affecte d'une maniere très-extraordinaire : comme j'étois heureux dans les Appennins! Ces hautes montagnes hériſſées de rochers, entourées de précipices ; *cet aſpect* noble & ſauvage exaltoit mon imagination ; mes idées s'étendoient, s'élevoient; entraîné par un enthouſiaſme auquel je ne pouvois réſiſter, je deſcendois de voiture; je méditois, je deſſinois, je faiſois des vers... Quel pays que l'Italie, pour une tête vive & *penſante!* Je *recevois une impreſſion* que je ne puis dépeindre, en ſongeant que j'é-

tois dans la patrie de Cicéron, de Virgile & d'Horace : ſachant tous leurs ouvrages par cœur, je trouvois un nouveau plaiſir à les lire dans ces lieux où ils avoient été compoſés.... & Rome, Rome ! quels tranſports j'éprouvai en entrant dans Rome !...

LE BARON.

A préſent, parlez moi un peu des hommes, des mœurs, des différents Gouvernements ; n'avez-vous pas étudié tout cela à fond ?

LE VICOMTE.

En Italie, mes obſervations n'ont roulé que ſur le matériel ; il ne faut-là que de la mémoire & des yeux, on n'y peut réfléchir que ſur le paſſé : mais c'eſt en Suiſſe, en Angleterre, qu'il faut chercher des *êtres penſants* & des têtes bien *organiſées*, des idées d'une profondeur !... Nous avons de la grace, *un vernis agréable*, & une *grande fraîcheur de coloris* ; nous connoiſſons l'art des *nuances* ; mais ils ont ſur nous l'avantage d'une raiſon *géométrique* & *méthodique*, & nous ne ſommes pas *en meſure* de pouvoir comparer notre *logique* à la leur.

LE BARON.

Ainſi, vous mettez les Suiſſes & les Anglois dans la même claſſe ? Ils n'ont ni vernis, ni nuances, ni fraîcheur, mais de la méthode, de la logique, de la géométrie, & de la meſure ?

LE VICOMTE.

Oui, quant aux mœurs & à la tournure

des idées, ils ſe reſſemblent beaucoup; dans les uns & les autres, les *données* ſont à-peu-près les mêmes.

LE BARON, *à part.*

Les données!... (*haut.*) Vous avez fait un journal fort détaillé, à ce qu'on dit?

LE VICOMTE.

Oui, j'ai ſix volumes de mes griffonnages; c'eſt un ouvrage *informe*, comme vous pouvez penſer; je l'ai écrit avec tant de rapidité!... Cependant il y a du feu, & un tour aſſez original; on m'a perſécuté à Londres pour le faire imprimer; mais je ſuis ſi loin de toute eſpece de prétentions!... J'ai rapporté auſſi d'Italie des deſſins *précieux & d'un fini* admirable.

LE BARON.

Vous êtes grand connoiſſeur en tableaux?

LE VICOMTE.

Mais, j'ai le coup d'œil aſſez juſte, & un goût ſi décidé pour les arts!.... La muſique & la peinture ont occupé mes loiſirs à Rome, d'une maniere bien délicieuſe; j'ai fait un petit traité ſur la muſique, dans lequel je prouve que les Italiens ont ſeuls connu les *grands effets d'harmonie*; que leur *ſtyle* eſt en général *plus pur*, leurs idées plus *fraîches*, & qu'enfin, on trouve toujours dans leurs plus petits airs de jolies *intentions*, de la *grace*, de *l'élégance*, & des *motifs* bien ſoutenus.

LE BARON.

De maniere que notre muſique eſt mal-

intentionnée : cela me fait de la peine, car j'aimois Rameau... Mais revenons à la peinture ; puiſque vous êtes un véritable amateur, je veux vous montrer une miniature qu'on dit être d'un bon maître : vous m'en direz votre avis franchement, parce qu'en conſéquence je l'acheterai ou je la renverrai. La voici. (*Il lui donne la boîte ſur laquelle eſt le portrait d'Angélique. Il dit à part* :) Voyons un peu ce que ce pédant dira de la figure d'Angélique.

LE VICOMTE, *après un moment d'examen.*

Je ne vous conſeille pas d'acheter cela.

LE BARON.

Pourquoi donc?... Le viſage me paroît joli...

LE VICOMTE, *regardant le portrait.*

Non... point de caractere... mauvais tour de tête ; nulle expreſſion... un ouvrage déteſtable, en vérité.

LE BARON, *piqué.*

Cela eſt bon à ſavoir...

LE VICOMTE, *regardant toujours le portrait.*

Déteſtable!.... aucune *entente* du mélange de couleurs ; un *faire* meſquin.... une *petite maniere*, de la ſéchereſſe... une draperie pauvre... (*lui rendant la boîte.*) Cela ne vaut rien... abſolument rien...

LE BARON, *avec colere.*

Eh bien, Monſieur le connoiſſeur, d'autres ſeront moins difficiles...

LE VICOMTE.

Comment ; que ſignifie cela?

LE

LE BARON.

Ah, voici votre pere fort à propos.

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LE VICOMTE, LE CHEVALIER.

LE BARON.

VENEZ, Marquis, venez....

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu, vous avez l'air bien ému...,

LE BARON.

Je viens de montrer le portrait d'Angélique à Monſieur votre fils...

LE VICOMTE, *à part.*

Ah, voilà donc le nœud!...

LE BARON.

Et elle n'a pas le bonheur de lui plaire; il dit qu'elle eſt *ſeche*, qu'elle a de *petites manieres*, l'air meſquin... & cent autres impertinences du même genre...

LE MARQUIS.

Comment, mon fils!...

LE VICOMTE, *bas au Marquis.*

Mon pere, je vous expliquerai cela.... rien n'eſt plus ſimple; mais ces gens-ci n'ont pas le ſens commun.

LE BARON.

Enfin, mon cher Marquis, Monſieur le

Vicomte de Melville eſt beaucoup trop merveilleux pour moi ; ſon eſprit eſt ſi fort au-deſſus du mien, que je ne comprends pas plus ſes longs diſcours que s'il parloit allemand. Son langage eſt compoſé d'une quantité de mots qui me ſont abſolument inconnus, & il place ceux que je ſais, de maniere à me dérouter totalement ſur leur ſignification... Moi, je veux pouvoir cauſer avec mon gendre ; ainſi vous voyez bien...

LE MARQUIS.

C'en eſt aſſez, je vous rends votre parole ; venez, mon fils....

LE CHEVALIER, *à part.*

J'avois prévu ce dénouement.

LE VICOMTE, *au Baron.*

Monſieur, je ne ſais que ſix langues, mais je n'ai pas la plus légere teinture *du Picard*, je l'avoue à ma honte, & cette ignorance me coûte trop cher pour ne la pas déplorer ſincérement...

LE MARQUIS.

Allons, mon fils, ſuivez-moi.

LE BARON.

J'eſpere du moins, mon cher Marquis, que je n'aurai pas le malheur de perdre votre amitié... J'aurois dû vous parler avec plus de ménagement ; mais vous connoiſſez ma franchiſe & ma vivacité, &, réellement, ce jeune homme m'a pouſſé à bout... Vous ſavez d'ailleurs, quand vous me propoſâtes ce mariage, que je vous prévins

qu'il n'auroit lieu qu'en ſuppoſant que l'eſprit & le caractere de votre fils me conviendroient, &....

LE MARQUIS.

Epargnons-nous des explications inutiles, & recevez mes adieux; venez, mon fils; partons.

LE VICOMTE, *avec ironie.*

Allons, ſupportons ce revers avec courage; les Muſes, la gloire & les arts, parviendront peut-être à m'en conſoler... Adieu, Chevalier... (*En s'en allant, & en riant.*) Voilà une aventure véritablement très-plaiſante. Ah, ah, ah. (*Ils ſortent.*)

SCENE VII.

LE BARON, LE CHEVALIER.

LE BARON.

LE fat!... en vérité, je ne ſais où j'en ſuis... J'ai encore la tête remplie de toutes les extravagances qu'il m'a débitées, & que j'ai eu la patience d'écouter pendant une heure... Le ſot jargon!... parbleu, j'avois fait-là un beau choix pour ma pauvre Angélique!... Mais, parlez donc mon fils, concevez-vous cet excès de folie, de confiance & de ſtupidité?...

LE CHEVALIER.

Je vois, mon pere, ce que vous m'avez

répété bien ſouvent, qne la préſomption, dans un jeune homme, doit également gâter ſon cœur & ſon eſprit.

LE BARON.

Mon enfant, n'oubliez jamais cette leçon : vous verrez des fats moins groſſiers & plus ſpirituels ; mais dites-vous bien qu'au fond du cœur ils ſont tous les mêmes. Dominés par la plus mépriſable & la plus ſotte vanité, ſans élévation, ſans principes, ſans égards pour les femmes ; indiſcrets, menteurs, arrogants : voilà les vices horribles qui les caractériſent tous, & qui ſont le partage du plus adroit d'entre eux, comme du plus gauche & du plus ridicule. Enfin, répétez-vous ſans ceſſe, qu'à votre âge, malgré la meilleure éducation, on ne ſait rien qu'à demi ; que l'expérience & le temps peuvent ſeuls perfectionner l'eſprit & la raiſon ; qu'un *Philoſophe* ou un *Savant* de dix-huit ans, n'eſt qu'un ſot ; & que ſans un bon cœur, de la réſerve & de la docilité, on ne doit rien attendre d'un jeune homme.

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere, je reçois avec trop de plaiſir des conſeils ſi ſalutaires, pour n'en pas retirer le fruit un jour ; oui, daignez le croire, je ſerai digne de vous, du moins par mes ſentiments....

LE BARON.

Je n'en doute pas, & cette eſpérance fait tout le bonheur de ma vie.... Mais

allons retrouver le Marquis, & l'appaiſer, s'il eſt poſſible, avant ſon départ ; car, malgré les impertinences de ſon fils, je ne veux pas décidément rompre une liaiſon de vingt ans..... Allons le chercher, allons.....

FIN.

VATHEK,

COMÉDIE.

EN DEUX ACTES.

AVERTISSEMENT

Il y a eu, en effet, un Calife nommé Vathek, fils de Motaſſem. Ce Motaſſem, ſurnommé le *Huitainier*, fut le huitieme Calife Abbaſſide, & un très-grand Prince. On trouvera indiqués, dans des notes, les traits de cette petite Piece, qui ſont tirés de l'Hiſtoire des Arabes. Si les fictions d'un cœur ſenſible ont le droit d'émouvoir & d'attendrir, la vérité doit toucher encore davantage; & le plaiſir de citer une bonne action, vaut mille fois celui de l'inventer.

PERSONNAGES.

Le Calife MOTASSEM

VATHEK, *Fils du Calife.*

ALMANZOR, *Gouverneur de Vathek.*

LE VISIR.

OSMIN, *Fils du Viſir.*

NASSER, *Ami du Viſir.*

GIAFFER, *Ami d'Almanzor.*

La Scene eſt dans le Palais du Calife.

VATHEK,

COMÉDIE.

A diſintereſted and generous man, is born a ruler; and he is, at the ſame time, the greateſt of politicians, were policy only to be conſidered.

Grandiſſon, vol. VI.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente l'intérieur d'une des ſalles du Palais.

LE VISIR, NASSER.

NASSER.

ARRÊTONS-NOUS ici : le jeune Prince n'eſt point encore de retour de la chaſſe ; en l'attendant, nous pouvons nous entretenir en liberté. J'ai un important ſecret à vous apprendre : enfin, je crois que la fortune nous offre un moyen ſûr de perdre

notre ennemi commun, cet homme auſtere & ſauvage, dont le crédit, auprès du Calife, a détruit le mien & balance le vôtre.....

LE VISIR.

Almanzor?....

NASSER.

Oui, lui-même....

LE VISIR.

Ah, parlez....

NASSER.

J'ai découvert le nom de l'Auteur de ces vers injurieux faits contre vous & le Calife....

LE VISIR.

Eh bien?....

NASSER.

Ce libelle infame, qui oſe outrager avec tant d'audace notre Souverain & ſon Viſir, eſt l'ouvrage d'un parent & d'un ami d'Almanzor, de Boulaski; j'en ai la preuve certaine.

LE VISIR.

Cette découverte peut être utile, d'autant mieux qu'Almanzor a, depuis peu, vivement ſollicité une place pour Boulaski, & vient de l'obtenir.

NASSER.

Montrez ces vers au Calife; apprenez-lui ce détail; faites-lui ſentir que l'intérêt d'Almanzor pour Boulaski, ne s'eſt manifeſté que depuis que ces vers ont paru; déclarez-lui que vous n'ignorez pas la haine qu'il a pour vous....

LE VISIR.

Je ſuis fâché que le Calife ſoit ainſi que moi déchiré dans ces vers; il ne lui paroîtra pas naturel qu'Almanzor, le Gouverneur de ſon fils, ait voulu ternir ſa gloire!....

NASSER.

N'eſſayons pas de perſuader qu'il les a faits; mais tâchons de prouver qu'il en a eu connoiſſance, & qu'en faveur du mal qu'on y dit du Viſir, il a tout approuvé; d'ailleurs, vous pouvez ajouter, qu'au fond de l'ame, Almanzor, depuis un an, eſt mécontent du Calife: quand la place de Viſir vint à vaquer, on prétend qu'il la préféroit à celle de Gouverneur du jeune Prince, & qu'il ne vous pardonna point d'avoir ſu l'obtenir. Enfin, raſſemblez avec art toutes ces circonſtances; quand vous ne parviendriez qu'à jetter dans l'ame du Calife quelques légers ſoupçons, ce ſeroit encore beaucoup: les Princes paſſent bientôt de la défiance à l'averſion....

LE VISIR.

Le Calife eſt juſte & pénétrant; il eſtime Almanzor; moi-même quelquefois, je l'avoue, j'approuve au fond du cœur l'amitié qu'il lui témoigne. Depuis dix ans, Almanzor, occupé de l'éducation de Vathek, paroît n'avoir d'autre ambition que celle de remplir ſes devoirs; ne ſe mêlant d'aucune affaire; montrant le déſintéreſſement le plus rare; mépriſant l'intrigue; dédaignant la flatterie; ſi l'on ne lui ſuppoſoit pas des

deſſeins profonds & ſecrets, on ſeroit tenté de le regarder comme un modèle unique de philoſophie, de ſageſſe & de vertu.

NASSER.

Croyez-moi, ce n'eſt point à la Cour que ce modele peut ſe trouver; s'il exiſte, ne le cherchons pas dans un courtiſan. Soyez ſûr que cette apparente modération d'Almanzor, cache une ambition démeſurée; ne l'a-t-elle pas déja bien ſervi? Il ne demande rien; mais les graces viennent le chercher; on lui donne ſouvent, ſans qu'il paroiſſe le deſirer, ce que nous ſollicitons en vain. Il n'intrigue point; eh, n'a-t-il pas l'art de s'inſinuer chaque jour davantage dans la confiance du Calife? Et ne s'eſt-il pas aſſuré pour jamais de celle de ſon ſucceſſeur? Avec quelle adreſſe n'a-t-il pas ſu gagner l'affection du jeune Prince? J'ignore les reſſorts ſecrets de la politique d'Almanzor; mais, par ſon ſuccès, je juge de ſa profondeur, &, ſans doute, elle l'emporte ſur la nôtre: craignez d'en être la victime....

LE VISIR.

Je penſe comme vous, mon cher Naſſer, je ne vois dans Almanzor qu'un rival d'autant plus dangereux, qu'il ſait mieux qu'un autre diſſimuler ſes deſſeins & ſon ambition; &, pour répondre à votre confiance, je vous avouerai que j'ai pénétré un ſecret qui pourra, je l'eſpere, le démaſquer entiérement aux yeux du Calife.

NASSER.

Je brûle de l'apprendre....

LE VISIR.

Le jeune Prince eſt amoureux de Zulica....

NASSER.

De la fille d'Almanzor?....

LE VISIR.

Oui, j'en ſuis certain; mon fils a eu l'art d'arracher à Vathek cette importante confidence....

NASSER.

Et c'eſt d'Oſmin lui-même que vous tenez ce détail?....

LE VISIR.

Oui; & je ne le ſais que d'hier....

NASSER.

Ne doutons point qu'Almanzor n'ait en ſecret favoriſé cette paſſion, & n'en conçoive d'ambitieuſes eſpérances....

LE VISIR.

Tout ſemble le prouver.

NASSER.

Mais comment Vathek a-t-il eu l'occaſion de voir & de connoître Zulica?...

LE VISIR.

Chez la Princeſſe, mere du Calife....

NASSER.

Eh voilà donc la raiſon de l'attachement extraordinaire d'Almanzor pour cette Princeſſe?... Différents événements avoient éloigné le Calife de ſa mere; Almanzor ſeul a ſu les rapprocher & les réunir....

LE VISIR.

Et pour prix d'un tel ſervice, la Prin-

ceſſe a preſque adopté Zulica pour ſa fille; elle ne peut s'en ſéparer un inſtant : elle eſt ſans doute inſtruite de l'amour de Vathek; &, ſéduite par ſon favori, elle conçoit peut-être la folle eſpérance d'engager le Calife lui-même à l'approuver.... Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt que le Calife deſiroit donner une épouſe au Prince, il y a quelques mois; le choix qu'il avoit fait, pouvoit être avantageux à l'Etat; mais la Princeſſe ſa mere & Almanzor, l'en ont détourné ſous différents prétextes plus ſpécieux que ſolides, alléguant, entr'autres raiſons, l'extrême jeuneſſe du Prince.....

NASSER.

Quel ſera le reſſentiment du Calife, lorſqu'il découvrira cette intrigue criminelle!... Ah, ne différez point à lui ouvrir les yeux; voilà le premier de vos devoirs....

LE VISIR.

Je le remplirai.... & je ne crois pas qu'Almanzor puiſſe échapper au piege adroit que j'ai ſu lui tendre.... J'ai ſupplié le Calife ce matin, de lui demander Zulica pour mon fils; & s'il la refuſe, comme je n'en doute pas, il eſt perdu....

NASSER.

Embraſſez-moi, mon cher Viſir, vous me tranſportez d'admiration; oui, je ſuis moins animé par la haine que j'ai pour Almanzor, que par la joie que doit m'inſpirer l'éclatant ſervice que vous allez rendre à l'Etat, en renverſant les audacieux

projets d'un ambitieux, qui, je le vois, eſt capable de tout. Enfin, nous ferons donc témoins de la chûte de ce prétendu Philoſophe, de cet homme ſuperbe, à qui les complots & la haine ne ſemblent inſpirer que l'indifférence & le dédain; il perdra donc cette injuſte ſupériorité qu'il avoit ſur nous: comme ſa fauſſe modération étoit piquante!...., Nos oreilles ne ſeront donc plus fatiguées de l'ennuyeuſe répétition de ſon éloge!... Par l'hypocriſie de ſa conduite, il a forcé pendant quinze ans ſes ennemis à le louer ou à ſe taire; mais, graces à votre zele, à votre génie, nous allons être vengés....

LE VISIR.

Oui, oui, nous le ſerons; mais conduiduiſons nous avec prudence, & cachons, par la diſſimulation, de ſi juſtes reſſentiments. Depuis quelque temps, obligé de céder au torrent, & ſur-tout à la volonté du Calife, j'ai paru me réconcilier avec Almanzor; maintenons-le dans cette erreur: je deſirerois que vous euſſiez aujourd'hui même un entretien avec l'ami intime d'Almanzor, ce ſombre & miſanthrope Giaffer; cet homme cauſtique, qui ne vit à la Cour que pour en dédaigner les honneurs, pour en fronder les mœurs & les uſages, & qui ne ſemble être vertueux que pour avoir le droit d'être le cenſeur des autres. Voyez-le, parlez-lui; tâchez de lui perſuader que je ſouhaite véritablement l'amitié d'Almanzor.....

NASSER.

J'eſpere peu de cet entretien ; Giaffer eſt ſi méfiant, ſi rempli d'orgueil & de dédain pour nous!.... Il a la ſauvage auſtérité d'Almanzor, ſans avoir ſa douceur affectée, ſa politeſſe & ſon adreſſe... Enfin, la groſſiéreté & la bruſquerie de Giaffer ſont ſi révoltantes....

LE VISIR.

Paix.... J'entends du bruit; c'eſt ſans doute le Prince qui revient de la chaſſe; allons au-devant de lui.....

NASSER.

Le voici.....

SCENE II.

LE VISIR, NASSER, VATHEK, ALMANZOR, OSMIN, GIAFFER.

VATHEK.

JE croyois mon pere ici....

LE VISIR.

Seigneur, il s'y rendra bientôt, & m'a donné ordre de vous prier de l'y attendre...

OSMIN, *au Viſir.*

Ah, mon pere, ſi vous ſaviez quelle action le Prince a faite ce matin à la chaſſe...

LE VISIR.

Quelque action de bienfaiſance, ſans doute?

OSMIN.

Oh, c'eſt une hiſtoire charmante!.... Si le Prince le permet, Almanzor pourroit vous la conter.

ALMANZOR.

Volontiers, la voici : le Prince, malgré ma priere, a pris les devants, & nous a laiſſés aſſez loin derriere lui....

LE VISIR.

Il a tant de vivacité....

NASSER.

Et elle lui ſied ſi bien!...

OSMIN.

Et il monte à cheval avec une telle hardieſſe!...

GIAFFER, *à part.*

Hom!... Les bas flatteurs!...

OSMIN.

Perſonne ne peut le ſuivre....

ALMANZOR.

Celà eſt vrai : il ne ſait pas conduire ſon cheval; il en eſt toujours emporté; & de cette maniere, il va plus vîte qu'aucun de nous.

LE VISIR.

Ah, la plaiſanterie eſt charmante....

VATHEK.

Non, non, Almanzor ne plaiſante point; il me dit mes vérités; il a mieux fait encore, il m'a appris à les entendre avec plaiſir.

ALMANZOR.

Pour revenir à l'hiſtoire : le Prince a ren-

contré un vieillard * dont la petite charette étoit verſée dans un foſſé, & le pauvre payſan faiſoit de vains efforts pour l'en retirer....

VATHEK.

Dites donc que ce bon vieillard avoit la figure la plus intéreſſante & la plus vénérable; de beaux cheveux blancs couvroient ſes épaules; la ſueur inondoit ſon viſage: appuyé contre un arbre, & accablé de fatigue & de douleur, il levoit au ciel ſes yeux remplis de larmes, & ſes mains tremblantes; quand j'arrivai près de lui, je le trouvai dans cette ſituation touchante.... Pauvre bon-homme! je crois le voir encore....

ALMANZOR.

Vous devinez le reſte: le Prince eſt deſcendu de cheval, il a prêté au vieillard une main ſecourable; il a retiré la charette du foſſé, & donné ſa bourſe au payſan, qui, tranſporté de joie & de reconnoiſſance, remercioit & béniſſoit, en pleurant, ſon bienfaiteur, lorſque nous ſommes arrivés au lieu même où ſe paſſoit cette ſcene. Le vieillard, en apprenant que ce jeune inconnu ſi charitable étoit le fils de ſon Souverain, eſt reſté un moment immobile; enſuite,

* Cette Anecdote eſt entiérement tirée de l'Hiſtoire des Arabes, & arriva au Calife Motaſſem, pere de Vathek, dans ſa premiere jeuneſſe. *Voyez l'Hiſtoire des Arabes, par M. l'Abbé de Marigny.*

joignant les mains & les élevant vers le ciel : *O Dieu !* s'eſt-il écrié, pour ſa récompenſe, conſerve lui ce cœur compatiſſant & généreux !...

GIAFFER.

En effet, voilà le plus beau ſouhait que la reconnoiſſance & la vertu puiſſent faire pour un Prince !... Il vaut mieux que les plus pompeux éloges de tous les courtiſans du monde !...

VATHEK.

Oui, Giaffer, j'en ſens tout le prix : le vœu de ce bon vieillard ſera exaucé ; oui, j'en ſuis ſûr, mon cœur ne changera jamais....

LE VISIR.

Je ne connois rien de touchant comme cette hiſtoire : voilà, Seigneur, le fruit des leçons d'Almanzor....

ALMANZOR.

Ce que le Prince a fait eſt ſi ſimple & ſi naturel, que je ne m'en attribue rien....

GIAFFER.

Oui, ſans doute, Almanzor, il eſt naturel de ſecourir un malheureux vieillard réduit au déſeſpoir, & qu'on peut rendre heureux ſi facilement. Mais, cependant, attendez-vous à voir paroître demain des vers, des poëmes, compoſés à la louange de cette même action que vous trouvez ſi ſimple.

LE VISIR.

L'enthouſiaſme inſpiré par la bienfaiſance, eſt toujours excuſable.

GIAFFER.

Non, jamais l'exagération ne peut l'être; je dis plus, elle eſt offenſante pour quiconque en eſt l'objet. Que ſignifient tous ces éloges prodigués à une action commune, ſinon qu'on eſt ſurpris, confondu, que celui qui l'a faite en ait été capable, & qu'on étoit fort loin d'en attendre même un ſimple trait d'humanité?...

NASSER, *à part.*

Haïſſable miſanthrope!...

LE VISIR.

Pour moi, je vous avoue que l'action du Prince me paroît digne de louanges...

VATHEK.

Non, non, Giaffer a raiſon; je n'ai fait que remplir un devoir indiſpenſable; la preuve en eſt, que ſi je me fuſſe conduit autrement, Almanzor m'auroit ſûrement blâmé....

ALMANZOR.

Sans doute, Seigneur; mais cependant, à votre âge, où les principes & la vertu ne peuvent encore être perfectionnés, il y a du mérite à faire ſon devoir: ce qui augmente le vôtre dans cette occaſion, c'eſt votre goût pour la chaſſe, votre ardeur à la ſuivre, que vous avez ſans balancer ſacrifié au plaiſir d'être utile à ce pauvre vieillard.

NASSER.

En effet, la paſſion du Prince pour la chaſſe, donne un bien grand prix à ce ſacrifice!

GIAFFER.

Ainſi donc il étoit fort ſimple que *la paſſion de la chaſſe* fût plus forte que la compaſſion & l'humanité, & que le deſir de tuer un innocent animal, l'emportât ſur celui de ſecourir un vieillard infortuné?...

ALMANZOR.

Giaffer, vous oubliez toujours que le Prince n'a pas ſeize ans : je crois que cette circonſtance met la raiſon de notre côté.

GIAFFER.

Allons, vous vous rangez de l'avis des autres, je dois céder... (*A Vathek.*) Eh bien, Seigneur, puiſque Almanzor le dit lui-même, croyez donc que vous avez fait une action admirable, ſublime, qui n'eut jamais d'exemple, & qui efface les exploits réunis de tous les Héros de l'antiquité... Que trouvez-vous, Almanzor, de riſible dans ce diſcours? N'eſt-il pas conforme au vôtre?... Moi ſeul ici, aurai-je le malheur de paroître ridicule en flattant?

ALMANZOR.

Vous plaiſantez, & nous rions; nous ne pouvions vous répondre mieux...

GIAFFER.

Je plaiſante!... je plaiſante! Vous ſavez fort bien que je ne plaiſante point.... Je ne ſuis pas *plaiſant* de mon naturel... & tout ce que je vois, tout ce que j'entends, n'excite nullement ma gaieté : mais je ne veux point troubler la vôtre; divertiſſez-vous ſans contrainte, je vous laiſſe le champ libre. (*Il ſort bruſquement.*)

SCENE III.

VATHEK, ALMANZOR, LE VISIR, OSMIN, NASSER.

ALMANZOR.

VOILA de ſes incartades ordinaires.

LE VISIR.

Il les rachete par tant de qualités eſtimables!...

VATHEK.

Sa mauvaiſe humeur ne vient que de ſa franchiſe.

ALMANZOR.

Seigneur, il faut être franc ſans bruſquerie; il eſt abſurde de croire qu'une vertu puiſſe donner le droit d'avoir un défaut inſupportable dans la ſociété : au contraire, Seigneur, l'homme le plus vertueux eſt en général le plus indulgent, le plus doux & le plus modéré; il n'affiche rien, ne déclame point, & chérit trop la vérité pour ne pas chercher à la rendre aimable, & pour riſquer de la faire haïr par une auſtérité dure & déſobligeante ſans néceſſité.

VATHEK.

Oui, voilà le portrait du véritable honnête homme; car c'eſt celui d'Almanzor.

ALMANZOR.

Soyez ſûr cependant, Seigneur, que Giaffer,

Giaffer, malgré ſes déclamations continuelles, & ſon défaut d'indulgence, poſſede les qualités les plus rares & les plus brillantes; en général, défiez-vous de la probité des gens intolérants; mais ne croyez pas impoſſible qu'il en puiſſe exiſter de vertueux : ſi nous n'admettions point d'exception dans les principes qui nous font juger les hommes, nous deviendrions injuſtes, & nous nous livrerions à toutes les erreurs de l'entêtement & de la prévention.

LE VISIR.

Voilà des préceptes également dignes de celui qui les reçoit, & de celui qui les donne... Mais je vais ſavoir ſi le Calife eſt informé du retour du Prince; venez, Oſmin; venez, Naſſer...

NASSER.

Nous vous ſuivons.

(*Le Viſir, Oſmin & Naſſer ſortent.*)

SCENE IV.

ALMANZOR, VATHEK.

ALMANZOR, *après un moment de ſilence.*

SEIGNEUR, vous rêvez?...

VATHEK.

Il eſt vrai.... Je faiſois de triſtes réflexions.

ALMANZOR.

Sur quel ſujet?

VATHEK.

Sur la flatterie; je la hais, & ſouvent je m'apperçois qu'elle me trompe... Sans vous, Almanzor, combien de fois elle m'auroit abuſé!...

ALMANZOR.

Haïſſez-la toujours, & vous n'aurez pas lieu de la craindre, elle ne vous ſéduira jamais.

VATHEK.

Mais quand elle prend le ton de l'amitié, elle eſt ſi perſuaſive, ſi dangereuſe!....

ALMANZOR.

Un moyen ſûr d'éviter ſes pieges, c'eſt d'apprendre à ſe connoître ſoi-même, de réfléchir ſur ſes défauts, ſur ſa conduite, enfin de ſe juger avec ſévérité; & ſi les louanges qu'on reçoit ſont au-deſſus de l'opinion que nous avons de notre mérite, on peut être bien certain que la flatterie les a dictées... mais, je vous le répete, pour que ce moyen ſoit bon, il faut s'étudier avec ſoin, & ſe juger avec rigueur. Une autre maniere de déconcerter la flatterie, c'eſt d'y paroître inſenſible, & de l'écouter avec froideur. Heureux le Prince qui ſait en impoſer aſſez pour la forcer au ſilence! votre auguſte pere vous offre cet exemple; on n'oſe le louer en face; & le courtiſan le plus intrépide n'au-

roit pas la hardieſſe de lui adreſſer directement une flatterie.

VATHEK.

Oui, je m'en apperçois; ils ſont obligés de prendre des détours. J'en ai vu un l'autre jour, (c'étoit Naſſer) qui faiſoit ſon éloge à quatre pas de lui; mon pere s'eſt retourné, & Naſſer a paru ſurpris & embarraſſé; mais c'étoit une feinte, il avoit parlé pour être entendu. Je l'avois bien remarqué; vous m'avez appris toutes leurs petites ruſes..., Cela eſt ſingulier; je n'y ſuis plus trompé pour mon pere, mais je le ſuis encore quelquefois pour moi-même... Par exemple, Oſmin, Oſmin, quoiqu'il n'ait que dix-huit ans, ſait déja flatter, & avec un art!... Il paroît m'aimer, il eſt à-peu-près de mon âge; ſi vous ne m'en aviez point averti, je l'aurois cru ſincere... Il ne m'aime pas, puiſqu'il veut me tromper. Et quoi, un Prince doit-il donc renoncer au bonheur d'avoir des amis?...

ALMANZOR.

Quand ils dédaigneront les flatteurs, quand ils paroîtront chérir la vérité, & qu'ils ſauront récompenſer, non l'intrigue & l'aſſiduité, mais les talents & le mérite, ils trouveront des amis ſinceres & vertueux...

VATHEK.

Mais, Almanzor, vous ſavez combien j'aimois le fils de Giaffer; je l'avois diſtingué de tous ceux qui m'approchoient; il vous eſt cher, il fut élevé avec moi & par vous; j'eſtimois ſon caractere, ſa perſonne

m'étoit agréable, il poſſédoit toute ma confiance : & cependant je ſuis certain qu'il n'avoit pas pour moi une parfaite amitié ; je voyois facilement qu'il ne trouvoit pas dans nos entretiens le charme & la douceur que j'y trouvois moi-même ; il étoit ſouvent rêveur & diſtrait...

ALMANZOR.

Peut-être en avoit-il quelque raiſon ſecrete...

VATHEK.

Mais, pourquoi me la cachoit-il ?

ALMANZOR.

Ah, ſans doute par votre faute... Les Princes, en général, ne regardent ceux qu'ils honorent du nom d'amis, que comme des confidents ; ils penſent qu'il n'y a que leurs ſecrets de véritablement importants : les petits intérêts qui nous touchent, leur paroiſſent trop municieux pour y prêter une grande attention ; enfin, le plaiſir de parler d'eux-mêmes, les occupe uniquement : ils accordent de la confiance ; mais celle qu'on leur témoigneroit les ennuyeroit, du moins ils ne la deſirent pas ; ils ne peuvent donc l'inſpirer, & ne ſont aimés qu'à demi ; car l'amitié ne peut exiſter ſans une confiance entiere & réciproque.

VATHEK.

Je ſens cela ; mais, cependant, je crois que j'étois exempt de ce défaut avec Nadir ; quand je le voyois préoccupé, je le queſtionnois, je lui demandois s'il ne deſiroit rien, ſi je pouvois lui être utile, & je

ne ceſſois de le preſſer qu'après avoir reçu l'aſſurance qu'il ne ſouhaitoit de moi aucun ſervice.

ALMANZOR.

Eh, faut-il avoir une grace à demander, pour ſe faire écouter de ſon ami?... Comment, avec une ame ſenſible & délicate, pouviez-vous ne deſirer qu'une eſpece de confiance ſi intéreſſée? Ignoriez-vous que du cœur ſeul viennent les plus pures conſolations que l'amitié puiſſe recevoir, & que partager les peines qu'on lui confie, eſt ſon plus ſûr moyen de les diminuer & de les adoucir?

VATHEK.

Vous m'éclairez, Almanzor; cependant, je l'avoue, j'éprouve une ſecrete honte qu'une ſemblable leçon m'ait été néceſſaire; voilà la premiere de vous qui m'ait fait rougir!... Et quoi, le cœur, ainſi que l'eſprit, a donc beſoin d'inſtruction!... Ah, pourquoi Nadir eſt-il abſent depuis ſix mois! maintenant que je ſuis éclairé ſur les devoirs de l'amitié, l'eſpoir de mériter la ſienne, me fait deſirer ſon retour plus vivement que jamais... Quand reviendra-t-il?

ALMANZOR.

Je l'ignore... Mais êtes-vous bien ſûr de l'aimer toujours?...

VATHEK.

Oui, après vous, Nadir ſera mon plus cher ami.

ALMANZOR.

Je le deſire, parce que je l'en crois digne.

VATHEK.

Pourrois-je changer jamais pour l'ami que vous m'avez choiſi?...

ALMANZOR.

Aimez-le, Seigneur, tant que votre gloire lui ſera plus chere que votre faveur; tant qu'il ſera ſincere & déſintéreſſé : mais s'il ceſſe d'être modéré dans ſes deſirs, s'il devient intrigant, s'il prend des détours pour vous dire d'utiles vérités, ſans balancer, détachez-vous de lui; il ne ſeroit plus alors l'ami qu'Almanzor vous a choiſi. Sans doute, ſi vous lui conſervez vos bontés, on ſera beaucoup d'efforts pour le perdre : inſtruiſez-le des accuſations qu'on formera contre lui; ne le jugez point ſans l'entendre, & ſur-tout, méfiez-vous de la délation de quiconque demande le ſecret, & craint d'être nommé à celui qu'il noircit.... Mais, Seigneur, pendant que nous ſommes ſeuls, je veux encore vous donner un avis : j'ai remarqué que ſouvent devant vous Oſmin oſe ſe livrer à ſon naturel railleur & moqueur...

VATHEK.

Si j'écoute quelquefois ſes plaiſanteries, du moins je n'y prends jamais de part...

ALMANZOR.

Ce n'eſt point aſſez; vous ne devez pas les ſouffrir : les objets de la moquerie d'Oſmin, en voyant que vous vous amuſez des ridicules qu'il jette ſur eux, doivent penſer que vous approuvez le lâche courtiſan qui cherche à vous plaire par un moyen ſi bas.

La moquerie eſt toujours condamnable; mais dans un Prince, elle eſt cruelle. Songez, Seigneur, que vous percez l'ame de celui dont vous vous moquez : vous ne l'attaquez que par une plaiſanterie ; mais peut-il vous la rendre ? Et, s'il en avoit l'audace, le ſouffririez-vous ? il eſt donc ſans défenſe, & vous l'accablez !... & vous donnez à cette injuſtice inhumaine le nom de plaiſanterie, de gaieté ! Ah, Seigneur, le Prince qui abuſe des droits de ſon rang, s'avilit & perd ſa dignité ; la grandeur, ſans la généroſité, n'obtient que de vains hommages extérieurs ; & celui des ſentiments, le ſeul deſirable, lui ſera toujours refuſé.

VATHEK.

Ah, le vrai bonheur d'un Prince, c'eſt d'être aimé : Almanzor, je vous le jure, voilà ma plus grande ambition !...

ALMANZOR.

Voyez donc, Seigneur, ſi vous devez compter ſur l'attachement d'Oſmin, puiſque, pour vous divertir quelques inſtants, il riſque de vous faire haïr !...

VATHEK, *en ſoupirant.*

Me divertir !... il ſeroit difficile de me divertir !.... depuis long-temps, depuis trois mois ſur-tout....

ALMANZOR.

Eh bien, Seigneur ?

VATHEK.

Rien ne m'amuſe, rien ne me diſtrait...

ALMANZOR.

Et.... par quelle raiſon?

VATHEK.

Vous le ſavez, j'en ſuis ſûr.

ALMANZOR.

Seigneur, j'aimerois mieux devoir vos ſecrets à votre confiance qu'à ma pénétration.

VATHEK.

Ah, vous avez dû me deviner.... & ſi vous m'approuvez, vous m'épargnerez un aveu que je n'oſe faire.... Vous ne répondez point?....

ALMANZOR.

Seigneur, je n'ai rien à vous dire....

VATHEK.

Eh bien, n'en parlons plus. (*Il tombe dans la rêverie.*)

ALMANZOR

Voulez-vous des conſeils, je vous en donnerai..... Mais ſi vous eſpérez une lâche indulgence, en effet, Seigneur, il vaut mieux vous taire....

VATHEK.

Et pourquoi tant de ſévérité? Eſt-ce un crime d'être ſenſible?...

ALMANZOR.

C'en eſt un grand d'oublier la raiſon, les convenances, & ſur-tout de ſe laiſſer maîtriſer par ſes paſſions. Mais les portes s'ouvrent; c'eſt le Calife.....

VATHEK.

Almanzor, mon cher Almanzor, ah, que vous m'affligez!....

ALMANZOR.

Seigneur, le Calife s'avance.

SCENE V.

LE CALIFE, VATHEK, ALMANZOR.

LE CALIFE, *à ſa ſuite.*

LAISSEZ-NOUS.... Almanzor, j'ai à vous parler; j'ai une propoſition à vous faire, qui, je l'eſpere, ne vous ſera point déſagréable.

ALMANZOR.

De quoi s'agit-il, Seigneur?

LE CALIFE.

Je crois que votre réconciliation avec le Viſir, eſt ſincere.

ALMANZOR.

Oui, Seigneur, je puis répondre qu'elle l'eſt de ma part....

LE CALIFE.

Il m'a prouvé qu'elle l'étoit auſſi de la ſienne : Il vous demande Zulica pour ſon fils.

VATHEK, *à part.*

O Ciel!....

ALMANZOR.

Seigneur, Zulica n'eſt point aſſez riche pour Oſmin; la fortune du fils unique du Viſir doit le faire aſpirer à une alliance plus avantageuſe.

LE CALIFE.

Et Zulica n'eſt-elle pas la fille de mon ami?.... & n'êtes-vous pas ſûr que je rendrai ſa fortune égale à celle de l'époux que vous lui choiſirez?...

ALMANZOR.

Seigneur, la mienne ſuffit à mes deſirs; elle eſt honnête, je ſuis heureux....

LE CALIFE.

Enfin, le Viſir vous demande Zulica; il fait plus, il vous ſupplie de garder les biens que vous lui deſtiniez; il ne veut que former un nœud qui vous réuniſſe à jamais...

ALMANZOR.

Seigneur, je ne puis lui donner ma fille.

VATHEK, *à part*.

Ah, je reſpire!....

LE CALIFE.

Je vous ai toujours dit que je vous laiſſerois la liberté de diſpoſer d'elle, même ſans mon conſentement; ainſi je n'inſiſterai point: mais, je l'avoue, ce refus m'étonne.

VATHEK.

Mais, Seigneur, peut-être que la perſonne d'Oſmin n'eſt pas agréable à Almanzor; Oſmin a des défauts qui peuvent lui déplaire; il eſt flatteur, diſſimulé....

ALMANZOR.

Il n'a que dix-huit ans, il peut ſe corriger. Je n'ai point d'averſion pour lui...

VATHEK.

Mais, Almanzor.... Vous ſavez peut-

être qu'il ne conviendroit pas à Zulica ?...

ALMANZOR.

Ma fille n'aura jamais d'autre volonté que la mienne. (*Au Calife.*) Enfin, Seigneur, vous avez daigné me promettre de me laiſſer le ſeul maître de la deſtinée de Zulica : c'eſt l'unique grace que j'aye oſé vous demander ; permettez-moi de vous le rappeller....

LE CALIFE.

Il ſuffit ; n'y penſons plus. Je ne vous queſtionnerai même pas ſur les cauſes de votre refus ; mais je vous le répete, vous m'étonnez beaucoup.... Je ne ſavois pas non plus que mon fils eût autant d'éloignement pour Oſmin...

VATHEK.

Moi ! Seigneur, je ne le hais point, mais je le connois, &.....

LE CALIFE.

Changeons d'entretien. On m'a dit, mon fils, que vous aviez quelques graces à me demander.

VATHEK.

Oui, Seigneur, pour Omar & Hadi....

LE CALIFE.

Les connoiſſez-vous beaucoup ? les aimez-vous ?...

VATHEK.

Non, Seigneur ; mais ils me ſuivent ſouvent à la chaſſe ; & depuis trois mois, ils me prient avec tant d'inſtances de vous parler en leur faveur, que pour me débarraſſer d'eux....

ALMANZOR.

Fort bien, Seigneur; ainſi donc vous accordez à l'indiſcrétion & à l'importunité, ce que vous auriez ſans doute refuſé au mérite modeſte & retenu?

LE CALIFE.

Et parce qu'Omar & Hadi vous ennuyent, il faut que je les récompenſe?..... Une autre fois, mon fils, avant de me ſolliciter, ſachez deux choſes: Si la grace qu'on vous demande n'entraînera point d'injuſtices, & ſi celui qui la deſire eſt digne de l'obtenir.... Mais on vient, c'eſt ſans doute le Viſir; je vais, Almanzor, lui rendre votre réponſe; allez.....

VATHEK, *à part, en s'en allant.*

O Zulica! à quel heureux mortel êtes-vous deſtinée! (*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

LE CALIFE, *ſeul.*

QUE ſignifie ce refus d'Almanzor, & l'intérêt que mon fils paroît y prendre?... Ils ont rougi tous deux, Vathek ſur-tout étoit hors de lui-même.... & Almanzor, encore hier, m'a vivement détourné de marier mon fils..... mille ſoupçons confus ſe préſentent, malgré moi, à mon imagination..... Eh quoi, je pourrois ſoupçonner Almanzor!... Je crains de manquer de prudence, ou d'outrager l'amitié..... Non,

je ne puis douter d'Almanzor. Quel eſt donc l'homme qui oſeroit compter ſur la confiance d'un Prince, ſi quinze ans de ſervices & de fidélité ne peuvent l'obtenir?... Ah! ne vaut-il pas mieux riſquer d'être crédule que d'être ingrat?....

SCENE VII.

LE CALIFE, LE VISIR.

LE VISIR, *s'arrêtant.* (*A part.*)

Il paroît rêveur & troublé!.... Almanzor a fait un refus....

LE CALIFE.

Approchez, Viſir, approchez....

LE VISIR.

Eh bien, Seigneur, oſerois-je vous demander la réponſe d'Almanzor....

LE CALIFE.

Il eſt ſenſible à cette preuve de votre eſtime; mais ſans doute il a d'autres engagements.... il ne peut vous accorder ſa fille.

LE VISIR.

Qu'entends-je!... Ma ſurpriſe eſt extrême. Pour qui donc réſerve-t-il Zulica?... Ah! ſe pourroit-il?....

LE CALIFE.

Quoi! que voulez-vous dire?

LE VISIR.

Permettez-moi, Seigneur, de me taire;

ce mot m'eſt échappé.... Je vois qu'Almanzor eſt toujours mon ennemi; mais je ne ſuis plus le ſien: vous l'avez exigé, Seigneur, & je crois vous avoir prouvé ma bonne foi....

LE CALIFE.

Mais que vouliez-vous me faire entendre toute-à-l'heure?

LE VISIR.

Vous faire entendre!... Ah, Seigneur, ne me ſuppoſez point un art ſi criminel; je me flattois que ma franchiſe vous étoit mieux connue. Quand je haïſſois Almanzor, je ne m'en cachois point; rappellez-vous, Seigneur, que j'oſois vous entretenir de ſes torts & de mes reſſentiments, avec une entiere liberté....

LE CALIFE.

Je m'en ſouviens; mais croyez-vous, Viſir, que déchirer ſon ennemi, ſoit une preuve bien certaine de franchiſe?....

LE VISIR.

Seigneur, l'homme adroit ſait déguiſer l'excès de ſes reſſentiments, afin d'arriver plus ſûrement à ſon but; & l'homme ſimple & vrai, s'y livre ſans feinte, & dédaigneroit une vengeance qui lui coûteroit un inſtant de diſſimulation.

LE CALIFE.

Revenons à la queſtion que je vous faiſois; que penſez-vous du refus d'Almanzor?

LE VISIR.

Seigneur, il me confond; & dans le

premier mouvement de ma ſurpriſe, une folie.... une extravagance, dont les ennemis d'Almanzor oſent l'accuſer, eſt venue, j'en conviens, s'offrir à mon imagination.

LE CALIFE.

Quoi?.... Quelle folie? Expliquez-vous.... Mais non, je n'en veux pas ſavoir davantage; je ſuis certain de la fidélité d'Almanzor....

LE VISIR.

Je me tais avec joie, ſur une abſurdité qui ne mérite en effet que le plus profond mépris. Almanzor dédaigne mes offres & refuſe mon fils; mais tels que puiſſent être ſes procédés avec moi, je ne croirai jamais que ſa faveur l'ait rendu le plus téméraire & le plus inſenſé de tous les hommes. J'ai toujours penſé qu'il n'étoit pas ſans ambition, mais il a trop d'eſprit & d'expérience pour former des projets abſolument chimériques. Seigneur, permettez-moi de vous parler ſur un autre ſujet: on a répandu dans le public, depuis quelques jours, un libelle infâme contre votre perſonne ſacrée, j'y ſuis auſſi traité avec indignité: mais ce n'eſt pas-là ce qui me touche....

LE CALIFE.

J'y ſuis déchiré, dites-vous?

LE VISIR.

Ah, Seigneur, de la maniere la plus horrible....

LE CALIFE.

Avez-vous cet écrit?

LE VISIR.

Oui, Seigneur; le voici.

LE CALIFE.

Voyons : la haine, quelquefois, peut donner d'utiles avis.... (*Il lit tout bas.*)

LE VISIR.

Je ſais le nom du criminel auteur de ces vers; celui qui les a copiés, l'a trahi; & le remords ou l'eſpoir d'une récompenſe, l'a engagé à m'apporter l'original, écrit de la propre main de l'auteur.

LE CALIFE, *après avoir lu.*

Nous * ſommes en effet vous & moi cruellement traités dans cet ouvrage; je ſuis offenſé comme vous, & je deſire que vous partagiez avec moi le mérite du pardon que j'accorde à l'injure.

LE VISIR.

Seigneur!...

LE CALIFE.

Puiſque vous pouvez me prouver de quelle main vient une méchanceté ſi noire... dites-moi quel en eſt l'auteur; je veux qu'il fache que je ſuis inſtruit de ſon nom: c'eſt la ſeule vengeance que j'en puiſſe prendre.

LE VISIR.

Mais, Seigneur, cet excès d'indulgen-

---

* Cette réponſe eſt preſque mot pour mot dans l'Hiſtoire, & fut faite dans la même circonſtance par le Caliſe d'Egypte, Agis, à ſon Viſir.

ce ne peut-il pas devenir dangereux? Un particulier doit être ſenſible à la calomnie; il doit pourſuivre le calomniateur : pourquoi donc un Souverain auroit-il plus de généroſité?

LE CALIFE.

Un particulier pourſuit le calomniateur pour le forcer à ſe rétracter; il demande aux loix de le punir, non pour ſa vengeance, mais pour ſa juſtification.... Un Souverain eſt au-deſſus de toute réparation; il doit donc être auſſi ſupérieur à l'offenſe... D'ailleurs, ſi l'on inſulte ſa perſonne, on ne peut rien ſur ſa réputation. Eh, n'eſt-il pas obligé d'apprendre à pardonner, lui qui pourroit offenſer impunément? Et l'outrage obſcur d'un inſenſé, enflammeroit ſa colere!... Il eſt ſi noble, il eſt ſi doux de confondre la haine par la clémence & la généroſité, & de changer en remords & en admiration, l'audace & la rage d'un impuiſſant ennemi! Ah, * ſi tous ceux qui m'ont offenſé ſavoient combien j'aime à pardonner, conduits par le repentir & la tendreſſe, peut-être ils viendroient ſans balancer m'avouer leurs fautes!

LE VISIR.

Seigneur, vous ſerez ſans doute ſurpris

* Ce dernier trait eſt tiré de l'Hiſtoire. Le frere aîné de ce même Calife Motaſſem, le Calife Mammon, dit ces belles paroles, après avoir pardonné à ſon oncle, qui avoit conſpiré contre ſa vie.

en apprenant le nom de l'infâme auteur de ces vers....

LE CALIFE.

Quel eſt-il?

LE VISIR.

Un homme à qui vous avez daigné accorder il y a quelques jours une grace importante.... Boulaski, enfin....

LE CALIFE.

Boulaski?...

LE VISIR.

Oui, Seigneur, lui-même : je plains Almanzor; il ſera ſûrement bien affligé, malgré la parenté qui l'unit à Boulaski, d'avoir ſollicité vos bontés en ſa faveur.

LE CALIFE.

Vous êtes dans l'erreur; Almanzor ne m'a point ſollicité pour Boulaski.

LE VISIR.

Comment, Seigneur!...

LE CALIFE.

Le Viſir que vous avez remplacé, étoit ennemi de Boulaski; il le noircit auprès de moi; il me trompa, il me fit faire une injuſtice : voilà l'eſpece de crime qu'un Prince ne peut jamais pardonner, & celui qu'il doit punir avec le plus de rigueur. Enfin, je dépouillai Boulaski de ſes places, je refuſai d'entendre ſa juſtification; il quitta la Cour, en remettant ſes intérêts entre les mains d'Almanzor, & conſerva long-temps l'eſpoir d'être rappellé. Almanzor voulut vainement prendre ſa défenſe, il ne put obtenir de moi une explication, & l'innocen-

ce fut opprimée pendant trois ans... Cependant la vérité, qui, même à la Cour, tôt ou tard ſe découvre, vint m'éclairer & me confondre : vous ſavez le reſte ; je rappellai Boulaski, je l'ai comblé de graces ; on croit qu'il n'en a l'obligation qu'au crédit d'Almanzor, & il ne les doit qu'au cri de ma conſcience.

LE VISIR, *à part.*

Je n'avois pas prévu ceci !...

LE CALIFE.

A la fin, aigri par l'infortune & l'oppreſſion, Boulaski a cru ſe venger en me calomniant : quel remords de plus pour moi ! Il étoit vertueux, je l'ai rendu coupable ; la ſeule mauvaiſe action dont il ait ſouillé ſa vie, eſt le fruit de mon injuſtice.... Depuis quand ces vers ſont-ils répandus dans le public ?

LE VISIR.

Ils ont précédé de quelques jours le rétabliſſement de Boulaski.

LE CALIFE.

Le malheureux ! qu'il a dû rougir en recevant mes dons, en voyant ma douleur de l'avoir opprimé....

LE VISIR.

Enfin, Seigneur, vous lui conſerverez ſes places ?

LE CALIFE.

Non ; l'auteur d'un libelle anonyme, eſt indigne d'en occuper aucune ; il a fait une noirceur, une lâcheté : déſormais, nulle partie de l'adminiſtration ne peut lui être

confiée; mais je fus injuſte, je lui dois des dédommagements : qu'il jouiſſe de ſa liberté; qu'il ſoit aſſuré de mon pardon, de ma pitié, & du regret que j'éprouve de ne pouvoir qu'avec de l'argent réparer mes torts avec lui. Je connois ſon écriture : apportez-moi ce ſoir l'original de ces vers écrit de ſa main, & je vous donnerai mes derniers ordres ſur ce qui le concerne.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE VISIR, *ſeul.*

ALMANZOR n'avoit point de part à la faveur de Boulaski!... qui l'eût pu penſer?... Mais enfin il a refuſé mon fils; n'en doutons plus, c'eſt à l'amour de Vathek qu'il réſerve Zulica... J'ai vu le Calife interdit & troublé; voici le moment d'achever de l'éclairer entiérement; allons chercher Naſſer & mon fils, & concerter avec eux les meſures qu'il faut prendre, pour précipiter la chûte de cet orgueilleux favori. (*Il ſort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALMANZOR, GIAFFER.

GIAFFER.

OUI, j'en ſuis ſûr, on trame quelque nouvelle intrigue contre vous; Naſſer me recherche, me flatte, me parle de la véritable amitié du Viſir pour vous; tout cela cache quelque perfidie; vous le verrez.

ALMANZOR.

Eh bien, attendons que le temps nous la découvre, & n'ajoutons pas au chagrin d'en être l'objet, celui de la prévoir.

GIAFFER.

Voilà votre prudence ordinaire; vous vous croyez un Philoſophe, & vous n'êtes que le plus indolent de tous les hommes.

ALMANZOR.

Vous voyez tout en noir; vous ſoupçonnez éternellement des embûches, des pieges, des conſpirations; vous ſavez cependant que mille fois vous vous êtes trompé en formant de ſemblables conjectures; mais rien ne vous corrige.

GIAFFER.

Eh bien, le Viſir eſt charmé de votre

faveur; il eſt enchanté que vous ayez refuſé ſon fils; tous les courtiſans vous chériſſent, perſonne ne vous envie: à la bonne heure, mes craintes n'ont pas le ſens commun.

ALMANZOR.

Je ſais bien que j'ai des ennemis; mais je ne les crois ni auſſi noirs, ni auſſi dangereux que vous me les dépeignez. Il ſemble, à vous entendre, que le ſeul ſentiment qu'ils éprouvent, ſoit la haine que je leur inſpire; & l'unique affaire de leur vie, le ſoin & l'occupation de me nuire: & je ne trouve dans de pareilles idées, que de l'exagération & de la folie.

GIAFFER.

Le Viſir n'eſt pas un méchant homme?... un homme capable de tout?...

ALMANZOR.

Non...

GIAFFER.

Non?...

ALMANZOR.

C'eſt un homme défiant & jaloux, mais qui n'eſt point décidément méchant. Il a même de grandes qualités; il a des talents & de l'eſprit; il remplit les devoirs de ſa place avec diſtinction; enfin, il ſert bien le Calife.

GIAFFER.

Et vous penſez qu'il ne vous déteſte pas?

ALMANZOR.

Mais ſavez-vous pourquoi il me hait? c'eſt qu'il ne me connoît point. Il raiſonne

& juge en courtiſan ; il ne voit en moi qu'un ambitieux hypocrite ; pourquoi ſa haine m'irriteroit-elle, puiſqu'elle ſeroit fondée ſi j'étois tel qu'il me ſuppoſe ?

GIAFFER.

Et vous imaginez que s'il vous connoiſſoit, il vous rendroit juſtice ?

ALMANZOR.

Oui, parce qu'il ceſſeroit de me craindre.

GIAFFER.

Ainſi donc la vertu ne fera jamais d'envieux ?

ALMANZOR.

Quand elle ſera douce, indulgente, qu'on la croira dénuée d'ambition & d'orgueil, on finira par lui pardonner la gloire qu'elle procure...

GIAFFER.

En attendant, depuis dix ans, on vous méconnoît, on vous hait, on vous calomnie...

ALMANZOR.

Il eſt vrai qu'à la Cour l'homme de bien n'obtient qu'avec le temps la juſtice qui lui eſt due ; mais il doit à la fin détruire les préventions & confondre l'impoſture ; & ſans doute qu'un triomphe long-temps attendu, n'en eſt que plus doux & mieux ſenti.

GIAFFER.

Jamais, jamais on ne triomphe de l'averſion des méchants ; vous ſerez un jour, je le prévois à regret, la victime de votre ſécurité, & de la perverſité des courtiſans.

ALMANZOR.

Perverſité!... quelle expreſſion!

GIAFFER.

Oui, je vous ſoutiens qu'ils ſont tous pervers, corrompus...

ALMANZOR.

Certainement ils ont en général de grands défauts qui les caractériſent; mais n'ont-ils pas auſſi beaucoup d'excuſes? La vie diſſipée d'un courtiſan lui laiſſe à peine le temps de réfléchir; & ce n'eſt que la réflexion qui peut aſſurer nos principes & nos vertus. D'ailleurs, à quels genres de ſéduction un homme en place n'eſt-il pas expoſé? Il faut qu'il ſatisfaſſe à la fois l'avidité de ſes parents, de ſes amis, de ſes créatures. Cette foule mercénaire, dont il eſt ſans ceſſe entouré, s'empreſſe à le corrompre par la plus baſſe adulation; il n'en reçoit jamais un conſeil déſintéreſſé: on ne l'entretient que de projets d'agrandiſſement; on cherche à tourner tous ſes deſirs vers les honneurs & la fortune; & ſur-tout, chacun s'occupe avec ſoin à lui rendre odieux ſes ennemis particuliers: jamais cet homme malheureux n'entendra louer d'un Miniſtre, que le faſte, la magnificence, & les graces répandues avec profuſion ſur ſes protégés; perſonne n'aura la nobleſſe de lui dire que, dans un rang élevé, la ſeule marque de la véritable grandeur eſt la modération; & l'unique gloire deſirable, l'eſtime publique. Enfin, il eſt livré à plus de dangers qu'un Souverain: il a comme lui

tous

tous les pieges de la flatterie à redouter; il a de plus la tentation des richeſſes & des honneurs; & il ne peut avoir (ſur-tout dans les commencements de ſon adminiſtration) l'amour pour le peuple, ce ſentiment paternel, ſi puiſſant dans le cœur d'un bon Prince. Cependant, malgré tant d'écueils, quoi que vous en diſiez, Giaffer, depuis dix ans que je vis à la Cour, je n'ai point encore vu de favori qu'on dût avec raiſon appeller un méchant homme; j'ai vu beaucoup d'injuſtices & d'inconſéquences, & la plupart produites plutôt par l'aveuglement & la foibleſſe, que par la méchanceté; en un mot, j'ai été témoin d'actions nobles, de procédés généreux, & jamais d'une ſeule atrocité.

GIAFFER.

Oui, ils feront le matin une action noble, & le ſoir une baſſeſſe. Ils n'ont ni caractere, ni ſuite dans leurs idées.

ALMANZOR.

Ils ne ſont pas philoſophes, j'en conviens: tout homme qui ne s'eſt point étudié & réformé lui-même, & qui ne s'eſt pas propoſé un plan de conduite invariable, ſera foible & inconſéquent. Croyez-vous, Giaffer, que ſi, vous & moi, nous n'euſſions point paſſé une partie de notre vie dans la ſolitude & la méditation, nous ſerions ce que nous ſommes? Non, ſans doute. Excuſons donc les défauts de ceux qui, jettés dans le tourbillon de la Cour dès leur plus tendre jeuneſſe, ont été privés des réflexions aux-

quelles nous devons la ſolidité de nos principes. Peut-être même faut-il nous étonner qu'ils ayent encore autant de vertus!... Cependant je crois qu'il exiſte quelques ames privilégiées, qui pourroient, ſans le ſecours de l'éducation, & malgré les mauvais exemples, s'élever au-deſſus de tout ce qui les environne. Parmi ces courtiſans, objets de vos mépris, ſoyez ſûr, Giaffer, qu'il en eſt de véritablement eſtimables; & leurs vertus ſont d'autant plus dignes d'admiration, qu'ils ne les doivent qu'à la bonté de leur naturel.

GIAFFER.

Du moins vous convenez que la vertu ſe montre ici rarement, qu'elle y eſt entourée d'écueils & de dangers; & c'eſt dans ce ſéjour maudit que vous avez pu conſentir à élever le jeune Prince?

ALMANZOR.

Quoi, vouliez-vous que j'élevaſſe dans un déſert, celui qui doit un jour conduire & gouverner des hommes, & dont, par conſéquent, la plus importante étude eſt d'apprendre à les connoître?...

GIAFFER.

A votre place, je ne m'en ſerois point chargé; ou l'on m'auroit permis d'inſtruire ſa jeuneſſe, loin de l'intrigue & de la flatterie.

ALMANZOR.

Dans une ſolitude, n'aurois-je pas été obligé de le prévenir de tous les dangers qui ſe trouvent ici? eh, quel récit peut va-

loir une obſervation? Avec un Gouverneur attentif, vigilant & vertueux, un Prince ne peut être nulle part auſſi bien élevé qu'à la Cour: ce n'eſt que là qu'on peut lui dévoiler tous les artifices des courtiſans, dont les petites fineſſes ſont ſi faciles à pénétrer; c'eſt-là qu'on lui peut enſeigner à n'en être jamais la dupe, à déteſter le vice qu'on lui a fait voir à découvert, & à chérir davantage, par le pouvoir du contraſte, la vertu dont on lui donne l'exemple.

GIAFFER.

Je conviens que vous avez rempli vos devoirs auſſi-bien que vous le pouviez ici; mais votre ouvrage n'eſt encore qu'imparfait, & vous le laiſſera-t-on finir?..

ALMANZOR.

Comment pourroit-on m'en empêcher?... En ceſſant d'être Gouverneur du Prince, je ne ceſſerai point d'être ſon ami: il me conſultera toujours; je lui donnerai des conſeils, & je conſerverai à jamais ſur ſon cœur l'empire que doit aſſurer la confiance, l'eſtime, & la reconnoiſſance.

GIAFFER.

Eh quoi, Almanzor, votre projet eſt donc de ne jamais quitter la Cour? Quoi, renonceriez-vous ſans retour au repos, cette précieuſe récompenſe des travaux de l'homme; bonheur qui ſouvent fut préféré même à la gloire, & le dernier deſir du ſage? Après avoir conſacré quinze ans au ſervice de ſa patrie, n'eſt-il pas juſte de vivre enfin pour ſoi; & rompant d'honorables, mais de pe-

ſantes chaînes, d'aller chercher, dans la ſolitude, les ſeuls biens réels qui ſoient ſur la terre, la paix & la liberté?...

ALMANZOR.

Qui, moi, Giaffer, je préférerois le repos au bonheur d'être utile à l'humanité? Pouvant ſervir ma patrie juſqu'au bout de ma carriere, j'abandonnerois lâchement ſes intérêts? Non, non; la dette ſacrée qu'en naiſſant j'ai contractée avec elle, ne peut s'acquitter qu'en lui conſacrant ma vie entiere. C'eſt ici que le Ciel ma placé; il a daigné m'y conſerver une ame pure; j'y dois reſter ſans doute: la Providence, en donnant à l'homme honnête & vrai l'amitié d'un Souverain, ne ſemble-t-elle pas lui impoſer l'obligation de la cultiver à jamais, pour ſa propre gloire & la félicité du genre humain? Eh, dix ans du plus doux repos, valent-ils la délicieuſe ſatisfaction d'empêcher ou de prévenir une ſeule injuſtice? Ah, Giaffer, pour un cœur noble & ſenſible, combien la place que j'occupe eſt importante & glorieuſe! Quel emploi ſublime que celui de former les principes & le caractere d'un Prince qui doit régner un jour! Chaque idée juſte que j'offre à mon éleve, chaque vertu que j'imprime dans ſon jeune cœur, ſont autant de bienfaits que je répands ſur ma nation; c'eſt elle qui doit recueillir l'heureux fruit de mes ſoins, de ma vigilance.... Quels tranſports ſeront les miens, ſi, dans ma vieilleſſe, je puis me dire: „ Vathek eſt équitable & bon; il fait

„ la félicité de ſes peuples; & ſes ſuccès,
„ ſa gloire & ſes vertus ſont mon ouvra-
„ ge!...

GIAFFER.

Eh bien, mon cher Almanzor, pour le bonheur de cette patrie qui vous eſt ſi chere, craignez donc que l'envie ne parvienne à vous ravir la faveur & le crédit dont vous jouiſſez; ne mépriſez point mes avis; ſoyez ſûr qu'on médite contre vous quelque noir complot...

ALMANZOR.

Certain de pouvoir toujours me juſtifier, quelle accuſation ai-je à craindre?

GIAFFER.

Mais du moins ayez plus de prudence: par exemple, pourquoi laiſſer Oſmin entretenir le jeune Prince tête-à-tête? Oſmin eſt le fils du Viſir; vous venez de lui refuſer Zulica; il va chercher tous les moyens imaginables de vous nuire dans l'eſprit du Prince....

ALMANZOR.

Il le tenteroit en vain.... Je ſuis ſûr du cœur de Vathek. Je penſe, comme vous, qu'Oſmin, guidé par ſon pere, entreprend quelque intrigue auprès de Vathek; j'ai vu qu'il deſiroit lui parler en ſecret...

GIAFFER.

Et vous les avez laiſſés enſemble!

ALMANZOR.

Oui, afin de pénétrer ce myſtere; car ſûrement Vathek m'en inſtruira.

GIAFFER.

Vous comptez trop, Almanzor, ſur votre vertu; tant de ſécurité vous perdra.

ALMANZOR.

Non, jamais l'honnête homme ne doit ſe défendre de l'intrigue par l'intrigue; eh bien, après tout, ſi l'on me perd, j'aurai pour ma conſolation le témoignage de ma conſcience, & le ſouvenir du bien que j'ai fait. Avec de tels dédommagements, nulle diſgrace n'eſt accablante, & nul exil n'eſt rigoureux... mais on vient; c'eſt le Prince.

GIAFFER.

Tenez, Oſmin le ſuit encore....

ALMANZOR.

Laiſſons-lui le temps d'achever de s'expliquer; ſortons.

SCENE II.

VATHEK, ALMANZOR, OSMIN, GIAFFER.

VATHEK, *arrêtant Almanzor.*

POURQUOI ſortez-vous, Almanzor?

ALMANZOR.

Seigneur, j'ai remarqué qu'Oſmin, depuis ce matin, cherchoit une occaſion de vous entretenir ſans témoins, & je veux la lui procurer.

VATHEK.

Où allez-vous?

ALMANZOR.

Dans la grande galerie, Seigneur.

VATHEK.

J'irai bientôt vous rejoindre.

(*Almanzor & Giaffer ſortent.*)

SCENE III.

VATHEK, OSMIN.

OSMIN.

OUI, Seigneur, j'oſe vous le proteſter, mon pere a demandé Zulica ſans m'en prévenir : quand il m'a fait part du refus d'Almanzor, j'ai ſenti qu'on vous réſervoit Zulica ; & connoiſſant l'excès de votre paſſion, pour la ſervir, j'ai trahi votre ſecret : mon pere eſt dans vos intérêts, Seigneur ; il employera tout ſon crédit auprès du Calife, à favoriſer votre amour ; ainſi vous devez concevoir de juſtes eſpérances. Pourquoi donc, Seigneur, cet air ſombre & chagrin ?

VATHEK.

C'eſt que la confiance que vous avez obtenue de moi, n'eſt pas entiérement volontaire. Hier vous m'avez arraché le ſecret de mes ſentiments pour Zulica ; aujourd'hui, vous croyant mon rival, & coupable de la plus noire perfidie, le reſſentiment & la colere m'ont fait deſirer une explication : vous m'avez ſatisfait, Oſmin,

vous êtes juſtifié ; je vous ai fait l'aveu de mon injuſtice, je me repens ſur-tout de vous avoir accuſé de diſſimulation devant mon pere : mes torts vous donnent de grands droits à mon amitié ; mais, Oſmin, c'eſt malgré moi que vous ſavez tous mes ſecrets ; je ſens, je vous l'avoue, quelques remords de vous avoir confié ce que j'ai craint de dire à Almanzor. C'eſt à lui ſeul que je dois une entiere confiance, puiſque lui ſeul peut m'éclairer & me guider.

OSMIN.

Cette délicateſſe, Seigneur, eſt digne de vous ; mais ne vous reprochez rien, & ſoyez ſûr qu'Almanzor a lu dans votre cœur.

VATHEK.

Je le crois, comme vous... & vous penſez qu'il ſeroit poſſible qu'il ne me déſapprouvât point ?

OSMIN.

Eh, ſa conduite ne le prouve-t-elle pas ?...

VATHEK.

Il eſt vrai.... Avec quelle fermeté il a rejetté l'offre du Viſir, malgré le mécontentement viſible de mon pere, & ſans donner aucune raiſon d'un refus ſi extraordinaire !... Je me rappelle même qu'il avoit l'air contraint, embarraſſé.... O Zulica, ſeroit-il poſſible !... Hélas, l'idée de la peine que je ſouffrirois s'il falloit perdre une ſi douce erreur, cette prévoyance cruelle m'ôte tous les charmes de l'eſpérance. Ah, je veux voir Almanzor, je veux le conſulter....

OSMIN.

Gardez-vous-en bien, Seigneur; vous perdriez Zulica ſans retour.

VATHEK.

Eh, pourquoi?

OSMIN.

Almanzor ne peut agir pour vous; il vous a fait aſſez connoître qu'il approuvoit vos ſentiments : le pere de Zulica les favoriſe en ſecret, mais le Gouverneur du Prince doit les condamner; il évite une confidence, parce qu'il ſeroit forcé de vous donner des conſeils contraires à votre amour....

VATHEK.

En effet, pourquoi évitoit-il toujours avec tant de ſoin de me parler de Zulica!... Cependant, je ne puis croire qu'Almanzor ait autant d'indulgence pour une foibleſſe..... Oſmin, ſi vous le ſoupçonniez d'ambition, quelle injuſtice ſeroit la vôtre!

OSMIN.

Moi, Seigneur, croire Almanzor ambitieux! Ah, ſon caractere m'eſt connu; mon pere m'a vanté ſi ſouvent l'auſtere vertu qui le diſtingue....

VATHEK.

Le Viſir? Eſt-il bien vrai?

OSMIN.

Oui, Seigneur, il l'admire, il l'aime.

VATHEK.

Il fut autrefois ſon ennemi....

OSMIN.

Mais, Seigneur, aujourd'hui il lui demandoit Zulica; & ce ſoir il m'a donné ſa parole de vous ſervir....

VATHEK.

Almanzor n'y conſentira pas.

OSMIN.

Almanzor, Seigneur, eſt un philoſophe au-deſſus des préjugés vulgaires : il voit en Zulica toutes les qualités qui peuvent vous rendre heureux; il deſire qu'elle ſoit votre épouſe, non par ambition, mais pour aſſurer le bonheur de votre vie; ce n'eſt pas ſa fille qu'il ſouhaite élever à ce haut rang, c'eſt la perſonne qui, à ſes yeux comme aux nôtres, paroît le plus digne de l'occuper.

VATHEK.

Si Almanzor ne blâme point ma paſſion, tels ſont ſans doute ſes motifs & ſes ſentiments. Eh bien, mon cher Oſmin, que ferai-je, quel parti dois-je prendre?

OSMIN.

Il faut, Seigneur, déclarer votre amour au Calife....

VATHEK.

A mon pere? jamais je n'en aurai le courage....

OSMIN.

La Princeſſe ſa mere chérit Zulica; ſûre de conſerver à jamais les droits les mieux fondés à ſa reconnoiſſance, elle deſire paſſionnément qu'elle ſoit votre épouſe :

le Calife ne conſultera qu'elle & mon pere; ainſi....

VATHEK.

Mais le Viſir! Eſt-il bien certain que je puiſſe compter ſur lui?

OSMIN.

Si vous n'en croyez pas ſa parole, Seigneur, croyez-en l'intérêt qu'il trouve à vous ſervir, & à s'aſſurer, par cette ſeule obligation, de vos bontés, de celles de votre épouſe, & de l'amitié d'Almanzor.

VATHEK.

Vous me perſuadez.... mais, cependant, je ne puis me réſoudre à faire une démarche ſi importante à l'inſu d'Almanzor....

OSMIN.

Eh, Seigneur, il ne peut y donner ſon conſentement....

VATHEK.

Et ſi j'excite la colere de mon pere contre lui?...

OSMIN.

Si vous agiſſiez de concert avec Almanzor, vous pourriez en effet irriter le Calife; mais il ne verra dans votre conduite, que l'effet naturel d'une paſſion invincible....

VATHEK.

Allons, c'en eſt fait, je lui parlerai....

OSMIN.

Vous le pouvez, Seigneur, avec d'autant plus d'aſſurance, qu'il ſoupçonne

déja votre amour, & n'en paroît point ſurpris....

VATHEK.

Comment?

OSMIN.

Ce n'eſt pas ſans deſſein que je vous ai conduit ici; il va s'y rendre, Seigneur....

VATHEK.

O Ciel, Oſmin, où m'avez-vous engagé!.... Ah! laiſſez-moi conſulter Almanzor....

OSMIN.

Eh bien allez, Seigneur, je ne vous retiens plus: peut-être, en effet, eſt-il plus ſage de renoncer à Zulica; ſi c'eſt-là votre deſſein, je ſuis loin de vous en détourner....

VATHEK.

Y renoncer!... non, je ne le puis!... Mon pere va venir! Et ſera-t-il avec le Viſir?...

OSMIN.

Oui, Seigneur; j'ai conjuré mon pere de le preſſentir avec adreſſe, & de l'amener ici....

VATHEK.

Ah, Dieu!...

OSMIN.

Enfin, je ſuis convenu d'un ſigne avec mon pere, par lequel il doit m'avertir des diſpoſitions du Calife, afin, Seigneur, que je puiſſe vous encourager à parler, ou vous en détourner....

VATHEK.

Ainſi donc me voilà entiérement livré à vos conſeils!...

OSMIN.

Seigneur, je vois couler vos larmes.... Eh bien, abandonnez un projet peut-être téméraire, pardonnez l'excès d'un zele ſans doute indiſcret....

VATHEK.

Almanzor!... Hélas! il me ſemble que je le trahis, que je vas me perdre!...

OSMIN.

Venez, Seigneur, venez le retrouver....

VATHEK.

Il n'eſt plus temps....

OSMIN.

J'entends du bruit....

VATHEK.

Ciel! c'eſt mon pere!...

OSMIN.

Seigneur, à quoi vous décidez-vous?

VATHEK.

O Zulica!... Oſmin, je ſuivrai vos conſeils.

OSMIN.

Voici le Calife.

VATHEK.

Oſmin, obſervez bien votre pere.

OSMIN.

Oui, Seigneur.

SCENE IV.

LE CALIFE, LE VISIR, VATHEK, OSMIN.

VATHEK, *à part.*

JE tremble!....

LE CALIFE, *dans le fond du Théâtre, à part au Viſir.*

Oui, je me contraindrai, je vous le promets....

OSMIN, *bas au Prince.*

Seigneur, mon pere me fait ſigne que vous pouvez parler. Adieu. Armez-vous de courage.... (*Il ſort.*)

VATHEK, *à part.*

Que dirai-je?... Comment faut-il me conduire?... Ah! ſans Almanzor, je ne puis faire qu'une imprudence!...

LE CALIFE, *s'avançant.*

Oſmin vous quitte, mon fils; je ſais que devant pluſieurs perſonnes vous vous êtes emporté contre lui, & qu'enſuite vous avez eu une longue explication enſemble.

VATHEK.

Seigneur, il eſt vrai....

LE CALIFE.

Eh, d'où vient donc votre colere contre Oſmin?

VATHEK.

Seigneur, elle eſt diſſipée; j'ai reconnu mon injuſtice.

LE CALIFE.

Mais quel en étoit le ſujet?

LE VISIR.

Parlez, Seigneur, parlez avec confiance au meilleur de tous les peres....

VATHEK, *ſe jettant aux pieds du Calife.*

Ah, Seigneur, j'implore votre indulgence, votre pitié..... O mon pere, il eſt vrai, j'ai oſé me livrer à des ſentiments que vous condamnerez ſans doute....

LE CALIFE.

Vous aimez Zulica?

VATHEK.

Oui, Seigneur, je l'avoue....

LE CALIFE, *froidement.*

Levez-vous.

VATHEK, *à part.*

Quelle ſévérité dans ſes regards!..

LE VISIR, *à part.*

Enfin, le coup eſt porté! mon projet a réuſſi....

LE CALIFE.

Vous aimez Zulica!... Et depuis quand?

LE VISIR.

Apparemment depuis l'enfance?...

VATHEK, *à part.*

Sans doute le Viſir me conſeille de répondre ainſi.... Hélas, je ne ſais plus ce que je dois dire!...

LE CALIFE.

Répondez donc?

VATHEK.

Oui, Seigneur.... je l'aime depuis que je me connois.

LE VISIR, *au Calife.*

Du moins, Seigneur, Zulica juſtifie par ſes charmes, ſes vertus & ſes talents, la paſſion du Prince; on dit qu'Almanzor s'eſt appliqué particuliérement à former ſon eſprit & ſon caractere; le Prince a trouvé en elle toute l'inſtruction qu'il a lui-même; la beauté ſeule n'auroit pu le ſéduire : ce triomphe étoit réſervé à l'aſſemblage rare des qualités qui brillent en Zulica.

LE CALIFE.

Allez, mon fils, allez chercher Almanzor; amenez-le : je vous expliquerai mes ſentiments devant lui : mais je vous défends de le prévenir.

VATHEK.

Je vous obéirai, Seigneur.... Mais puis-je eſpérer le pardon....

LE CALIFE.

Je n'ai contre vous ni colere, ni reſſentiment.

VATHEK.

Hélas! Seigneur, oſerois-je le dire, la colere me glaceroit moins, peut-être, que cette froideur impoſante & ſévere....

LE CALIFE.

C'en eſt aſſez. Allez.

VATHEK, *à part.*

Ah, je ſuis perdu.... O mon cher Almanzor, qu'ai-je fait.... (*Il ſort.*)

SCENE V.

LE CALIFE, LE VISIR.

LE VISIR.

Eh bien, Seigneur, vous le voyez; je ne me trompois pas dans mes conjectures.... Malgré mon eſtime pour Almanzor, quand j'ai ſu de mon fils la maniere dont le Prince l'avoit traité dans ſon premier mouvement, j'ai bien vu que l'amour ſeul en étoit la cauſe, & que cet amour étoit l'ouvrage d'Almanzor. Vous l'avez entendu, le Prince avoue qu'il aime Zulica depuis l'enfance; Almanzor eſt trop pénétrant pour n'avoir pas ſu lire dans un jeune cœur qu'il a formé; il n'a point combattu cet amour; au contraire, il ſemble qu'il ait mis tous ſes ſoins à le fortifier; enfin, il rejette avec dédain mon alliance; il ne donne aucune raiſon de ſon refus; & le Prince, toujours uniquement guidé par lui, vous déclare ſa paſſion!... Eſt-il poſſible maintenant de douter des projets ambitieux & téméraires d'Almanzor?

LE CALIFE.

Epargnez-vous le ſoin de rapprocher toutes ces circonſtances, elles ſe préſentent d'elles-mêmes à mon eſprit. J'attends Almanzor, & je ne veux point le juger ſans l'entendre.

LE VISIR.

Eh, Seigneur, que pourra-t-il dire pour ſa juſtification?

LE CALIFE.

Telles que puiſſent être les apparences, on doit écouter avant de condamner: voilà ſans doute la premiere obligation de celui qui a le pouvoir de punir. Eh, tout-à-l'heure, n'ai-je pas vu Boulaski, ne l'ai-je pas écouté? J'avois cependant vu tracée de ſa main, la preuve de ſa perfidie; mais la penſée qu'il étoit poſſible qu'on eût pu en imiter le caractere, m'a fait réſoudre à l'entendre; enfin, je tiens de ſa bouche l'aveu de ſa noirceur, & ma conſcience eſt tranquille.... Ferai-je moins pour Almanzor, pour un ami de dix ans.... moi, qui ne voudrois pas condamner légérement, ſeulement au fond de mon cœur, le dernier de mes ſujets?...

LE VISIR.

Je le vois, Seigneur, l'excès de mon zele n'a ſervi qu'à m'égarer. J'ai cru qu'un tel avis pouvoit être utile; j'ai moins conſulté la prudence que mon devoir... Almanzor va nier qu'il eût connoiſſance de l'amour du Prince, &....

LE CALIFE.

Et vous penſez qu'il lui ſera facile de m'abuſer? Vous n'attaquez que mon eſprit, vous ne craignez que la bonté de mon cœur: je vous pardonne ſans peine. Mais, raſſurez-vous; ſi ſa défenſe ne roule que ſur ſa prétendue ignorance des ſentiments de

mon fils, je ne le croirai pas; car je ſuis certain qu'il les connoiſſoit.

LE VISIR.

Eh, quelle autre raiſon pourroit-il donner?...

LE CALIFE.

Je l'ignore; mais, en un mot, je veux qu'il ſe défende lui-même... Je l'entends...

LE VISIR.

Seigneur, dois-je me retirer?...

LE CALIFE.

Non, reſtez.... C'eſt lui.... ô Dieu, ſi je ſuis digne d'avoir un ami, faites qu'Almanzor puiſſe ſe juſtifier!

LE VISIR, *à part.*

Malgré moi, cette explication m'inquiete.

LE CALIFE.

Le voici; mon trouble eſt extrême!...

SCENE VI.

LE CALIFE, LE VISIR, ALMANZOR, VATHEK.

VATHEK, *à part.*

HÉLAS, je reſpire à peine!

LE CALIFE.

Venez, Almanzor..... Mon fils vous a-t-il parlé?

ALMANZOR.

Non, Seigneur; mais j'ai vu ſur ſon vi-

ſage un trouble dont j'eſpere que vous daignerez m'expliquer la cauſe.

LE CALIFE.

Almanzor!.... Eſt-il bien vrai que vous ſoyez ſans inquiétude?

ALMANZOR.

Seigneur, vous êtes agité.... le Prince tremble; je vois couler ſes larmes; je pénetre facilement qu'on a voulu me nuire auprès de vous, & je devine peut-être l'entiere vérité.... Mais, Seigneur, avant de me juſtifier par des faits, ſouffrez que je vous rappelle que depuis dix ans Almanzor eſt honoré du titre de votre ami; votre grande ame, Seigneur, ne m'a-t-elle pas déja juſtifié en ſecret? Penſeriez-vous poſſible, qu'un ambitieux hypocrite pût feindre pendant dix ans la ſincérité, la modération & le déſintéreſſement?... Non, Seigneur, je ne ſuis point intimidé; je ne ſerois qu'affligé & ſurpris, ſi vous pouviez douter de ma foi.

LE CALIFE.

Non, je n'en doute point, non, mon cher Almanzor.... Je ne crains point de vous l'avouer, j'ai été pluſieurs fois aujourd'hui troublé par un concours de circonſtances qui ſemblent dépoſer contre vous; mais toujours l'amitié l'emportoit ſur la défiance: & dans ce moment, convaincu de votre innocence, je ne deſire une explication, que pour vous voir triompher à tous les yeux.

LE VISIR, *à part.*

J'ai peine à me contenir....

VATHEK.

O mon pere!...

LE CALIFE.

Parlez donc, mon cher Almanzor.... Mon fils aime Zulica, il m'en a fait l'aveu....

ALMANZOR.

Ah, Seigneur, pardonnez-lui cette imprudence, elle ne vient pas de lui; ſans doute de mauvais conſeils...

LE CALIFE.

Mais, ignoriez-vous ſon amour?

ALMANZOR.

Non, Seigneur, je l'ai connu dès ſa naiſſance...

LE VISIR, *à part.*

Eh comment, à préſent, pourra-t-il ſe juſtifier!...

LE CALIFE.

Et vous avez refuſé Zulica au fils du Viſir... Almanzor, vous pouvez choiſir dans ma Cour un époux pour Zulica; je vous demande ſa main pour celui que vous en jugerez digne: mais j'exige que ce choix ſoit déclaré aujourd'hui...

VATHEK, *à part.*

Ah, grand Dieu!...

ALMANZOR.

Seigneur, il m'eſt impoſſible de vous obéir.

VATHEK, *à part.*

Qu'entends-je!...

LE VISIR, *bas au Calife.*

Eh bien, Seigneur, cet excès d'audace vous ouvre-t-il les yeux?...

LE CALIFE, *après un moment de ſilence.*

Oui, l'amitié m'éclaire!.... Almanzor a rempli ſon devoir; Zulica n'eſt plus libre....

ALMANZOR, *ſe jettant aux pieds du Calife.*

O le meilleur des Princes! quand toutes les apparences m'accuſent, vous ſeul pouvez pénétrer la vérité qui me juſtifie!...

LE VISIR.

Comment!

VATHEK.

Quoi! Zulica...

ALMANZOR.

Zulica, depuis deux mois, eſt en ſecret l'épouſe de Nadir, du fils de Giaffer.

VATHEK.

Ciel!...

LE CALIFE.

Cher Almanzor!...

LE VISIR, *à part.*

Quel coup inattendu!

LE CALIFE.

Mon fils!... Il pâlit, il chancele...

ALMANZOR, *le ſoutenant dans ſes bras.*

Ah, Seigneur!...

VATHEK, *à Almanzor.*

Laiſſez-moi, cruel...

ALMANZOR, *à Vathek.*

Eh quoi, Seigneur, voulez-vous, par une indigne foibleſſe, tromper l'eſpérance

que j'avois conçue des vertus que vous annonciez? .. Ce qui me juſtifie, peut-il vous déſeſpérer? L'amour eſt-il plus fort dans votre cœur, que l'amitié, que la reconnoiſſance? oui, la reconnoiſſance, Seigneur, j'oſe le dire, vous m'en devez: un attachement ſans bornes eſt digne d'en inſpirer.

VATHEK.

Almanzor, ſi je puis m'acquitter en vous aimant, vous n'avez rien à me reprocher... Mais du moins qu'il me ſoit permis de répandre des pleurs que je ne puis retenir...

LE VISIR.

Enfin, Almanzor, connoiſſez votre accuſateur; je vous ai cru coupable, je vous ai dénoncé...

VATHEK, *à part.*

Le perfide!...

ALMANZOR, *au Viſir.*

Vous avez fait votre devoir.

LE CALIFE.

Et je ferai le mien... Mais, Almanzor, achevez de ſatisfaire ma curioſité; pourquoi m'avez-vous caché le mariage de Zulica?

ALMANZOR.

Seigneur, la Princeſſe votre mere à deſiré que je vous épargnaſſe le chagrin de connoître la foibleſſe du Prince: vous m'aviez laiſſé le maître abſolu du ſort de ma fille; depuis long-temps, je la deſtinois à Nadir; & comme il a peu de fortune, je crai-

gnois, je l'avoue, que votre bonté pour moi vous fît blâmer cette alliance. Auſſitôt que je m'apperçus de l'égarement du Prince, je fis revenir ſecretement Nadir; il épouſa Zulica, & repartit ſur le champ. Par égard pour le Prince, je crus devoir lui cacher quelque temps cette union. Zulica devoit aller rejoindre ſon époux; la maladie de la Princeſſe votre mere a retardé ſon départ; enfin, le jour en eſt fixé: nous avions trouvé un prétexte à ſon voyage; & au bout de quelques mois d'abſence, je comptois déclarer la vérité.

LE CALIFE.

Mais, mon fils, vous m'aviez dit que vous aimiez Zulica depuis l'enfance?

VATHEK.

Je ne vous cacherai plus rien, Seigneur: je croyois le Viſir dans mes intérêts; il vous aigriſſoit, & me trompoit...

LE VISIR.

Seigneur!...

VATHEK, *au Viſir.*

Du moins ne m'interrompez point... je ne veux que vous faire connoître: je pourrois peut-être deſirer une autre vengeance; mais ne craignez rien; Almanzor a ſu m'apprendre à pardonner les trahiſons; il ne manque à ſa gloire, que de me voir généreux. Soyez tranquille; cette idée ſeule peut tout ſur moi, elle me préſervera de la colere & du reſſentiment.

LE VISIR, *à part.*

C'en eſt trop, je ne puis ſouffrir tant de mépris!...

mépris !... (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LE CALIFE, *au Viſir.*

Reſtez ; écoutez-le : vous répondrez après.

LE VISIR, *à part.*

Quelle affreuſe contrainte !

VATHEK.

Trompé par une queſtion artificieuſe du Viſir, que j'ai priſe pour un conſeil, je vous ai dit, Seigneur, que j'aimois Zulica depuis mon enfance ; &, ſans le ſavoir, par cette réponſe, je rendois Almanzor plus coupable à vos yeux : mais ce malheureux amour ne m'occupe que depuis trois mois ; & c'eſt Oſmin, c'eſt le fils du Viſir, qui me l'a fait connoître ; ſans lui peut-être je n'aurois jamais oſé me l'avouer à moi-même. Oſmin me vantoit ſans ceſſe Zulica, ne me parloit que de ſes charmes, de ſes vertus ; il me faiſoit entendre qu'il ſe reconnoit mes ſentiments. Je l'écoutai d'abord avec indifférence, enſuite avec embarras ; & bientôt ſes diſcours me cauſerent un trouble inexprimable. Il m'avoit appris que j'aimois ; il fit plus, il m'en arracha l'aveu. Hier, vaincu par ſes importunités, je lui confiai ce malheureux ſecret, qu'il ne deſiroit obtenir que pour le trahir auſſi-tôt. Enfin, aujourd'hui, c'eſt lui qui m'a preſſé, conjuré, Seigneur, de vous déclarer mes ſentiments, en me perſuadant de cacher cette démarche à Almanzor, & me promettant

que le Viſir m'appuyeroit de tout ſon crédit. Voilà, Seigneur, l'exacte vérité.

LE CALIFE.

Je vois, mon fils, que les inſinuations d'Oſmin ſont les principales cauſes de votre foibleſſe; c'eſt ainſi que ſouvent les courtiſans flattent les paſſions des Princes, & même les font naître, afin de devenir leurs confidents, ou pour aſſurer le ſuccès de quelque intrigue ſecrete.

LE VISIR, *au Calife.*

Seigneur, je prévois facilement ma diſgrace; daignez me déclarer vos volontés: je ſuis préparé à mon ſort, je ſaurai du moins le ſupporter avec courage.

ALMANZOR, *au Calife.*

Ah, Seigneur, ſongez aux ſervices du Viſir, ſongez que ſa valeur fut plus d'une fois utile à l'Etat; il a verſé ſon ſang pour vous; il remplit avec éclat la place dont vous l'avez honoré : ſon inimitié particuliere pour un ſeul homme, anéantiroit-elle à vos yeux le mérite de tant d'actions glorieuſes? Eh, qu'importe à la patrie, que le Viſir haïſſe Almanzor!.... D'ailleurs, ſa haine n'étoit fondée que ſur ſon erreur; il m'a cru capable d'une ambition inſenſée: un jour il connoîtra, Seigneur, que la réputation d'honnête homme, & l'amitié d'un Prince tel que vous, peuvent ſuffire à l'ambition d'une grande ame. Mais mon zele m'emporte & m'égare; il m'a fait oublier un inſtant que je parle au Souverain le plus

juſte & le plus éclairé, & que de ſemblables conſeils lui ſont inutiles.

LE CALIFE, *au Viſir.*

Tels furent toujours les diſcours d'Almanzor en votre faveur, & dans le temps même où vous laiſſiez paroître toute votre haine pour lui. Sa gloire & ſa généroſité le vengent aſſez de ſes ennemis... Je dois de la reconnoiſſance à vos ſervices, Viſir : conſervez votre place; & ſi vous deſirez encore l'amitié de votre Souverain, imitez Almanzor; il vous a donné l'exemple des vertus qui peuvent l'obtenir. Et vous, mon fils, ſuivez-moi chez ma mere; venez-lui montrer un courage qu'elle n'oſoit attendre de votre jeuneſſe, & qu'on devoit cependant ſe promettre des ſoins d'Amanzor. Venez voir Zulica pour la derniere fois; lui faire vos adieux; lui promettre de chérir l'eſtimable époux qu'elle a choiſi; venez prouver enfin par un généreux empire ſur vous-même, que vous ſerez digne un jour de régner.

VATHEK.

Oui, Seigneur, vous ranimez mon ame!... Entre mon pere & Almanzor, que je ſerois vil ſi je manquois de courage & de généroſité! L'un & l'autre me font adorer les vertus qu'ils m'enſeignent!... Oui, je verrai Zulica ſans foibleſſe; oui, j'aimerai l'époux de Zulica!... Eh, pourrois-je envier le bonheur de Nadir!... de Nadir qui me fut ſi cher! de Nadir, qui toujours m'a dit la vérité!... Allons, Seigneur, je brûle de vous ſuivre...

LE CALIFE.

Venez, mon fils; venez, mon cher Almanzor....

VATHEK, *à part en s'en allant.*

O Zulica! je vous prouverai, du moins, que je méritois d'être aimé!.. (*Ils ſortent.*)

SCENE VII & derniere.

LE VISIR, *ſeul, aprés un moment de ſilence.*

VOILA donc le fruit de ma politique & de toutes mes intrigues, le triomphe éclatant d'Almanzor!... il a bouleverſé toutes mes idées.... La probité ſimple & conſtante doit-elle donc toujours anéantir les plus profonds complots de l'artifice?... & pour être heureux, enfin, faut-il être juſte?.., Mon fils!... je l'ai perdu auprès du Prince; il faut, pour quelque temps, l'éloigner de la Cour.... Allons le retrouver.... Ah, puiſſe du moins cette triſte expérience le frapper comme moi, & le convaincre que l'homme droit & vertueux finira toujours par déconcerter & confondre les détours, l'intrigue, l'envie & la haine.

(*Il ſort.*)

FIN.

LES FAUX AMIS,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

Le Comte D'ANGLURES,

Le CHEVALIER, *fils du Comte.*

Le Marquis de VALVILLE.

DORSAIN, }
VALMONT, } *amis du Chevalier.*

BRUNEL, *valet-de-chambre du Chevalier.*

ZÉPHYR, *coureur du Chevalier.*

La Scene eſt à Paris, chez le Comte.

LES FAUX AMIS,

COMÉDIE.

....The friendships of the world are oft' confed'racies in vice or leagues of pleaſure.

Cato.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

BRUNEL, ZÉPHYR.

BRUNEL, *tenant un papier.*

VOILA donc votre mémoire, Monſieur Zéphyr; pardi, vous avez eu bien de la peine à me le donner : vous craignez mon examen; & vous aimeriez mieux, je crois, traiter cette affaire avec Monſieur le Chevalier qu'avec moi.

ZÉPHYR.

Ma foi, il vaut toujours mieux n'avoir affaire qu'à ſes maîtres....

BRUNEL.

Oui, quand ils n'ont que vingt-un ans, ſur-tout; ils ne ſont pas ſi près regardants qu'un vieux valet-de-chambre affectionné à leurs intérêts, n'eſt-ce pas.... Mais voyons donc ce mémoire....

ZÉPHYR.

Vous remarquerez, Monſieur Brunel, qu'il comprend la dépenſe de deux mois...

BRUNEL. (*Il met ſes lunettes.*)

Oui, oui.... (*Il lit tout haut.*) *Pour un bouquet de roſes artificielles, neuf francs... Du douze, pour deux branches de jacinthe, trois livres.... Du vingt, pour ſix anémones....* Parbleu, vous aimez bien les fleurs!...

ZÉPHYR.

Avec tout cela, il n'y en a que pour cinq louis....

BRUNEL.

C'eſt une bagatelle, en effet... Allons, allons, il faut prendre patience. (*Il continue.*) *Pour ſix paires de bas de ſoie, cinquante-quatre livres.... Pour huit paires de ſouliers brodés en paillettes, ſoixante-douze livres.... Pour une plume couleur de roſe.... pour une plume blanche.... pour un panache noir & bleu, quatre louis....* Mais, comment diantre, l'entretien d'une jolie femme n'eſt pas plus cher que le vôtre! Quelle folie!...

ZÉPHYR.

Je ſuis pourtant très-économe, je vous en réponds : demandez à Monſieur de Valmont, ce que lui coûte Roſſignol, ſon coureur ; vous verrez la différence.

BRUNEL.

Eh bién, j'en conclurai qu'il faut ſe paſſer d'un coureur....

ZÉPHYR.

Cela eſt bientôt dit ; heureuſement que tout le monde ne penſe pas comme vous : tenez, Monſieur Brunel, aujourd'hui un jeune Seigneur ſans coureur & ſans chaſſeur, eſt un corps ſans ame.... Enfin, Monſieur de Valmont, pour pouvoir garder Roſſignol, a fait le ſacrifice du meilleur cuiſinier de Paris. Je ſuis ſûr de cela.

BRUNEL.

Je crois que ceux qui vont dîner chez lui, ne trouvent pas ce ſacrifice-là fort raiſonnable..... Mais j'entends la voix de Monſieur le Comte.... Allez m'attendre dans ma chambre ; j'irai vous rejoindre tout-à-l'heure.... (*Zéphyr ſort.*) Quel plaiſir peut-on trouver à dépenſer plus de quatre mille francs par an, pour un animal auſſi inutile que celui-là!...

SCENE II.

LE COMTE, LE MARQUIS, BRUNEL.

LE COMTE.

BRUNEL, allez voir ce que fait mon fils, & informez-vous de ſes projets pour la journée.

BRUNEL.

Oui, Monſieur. (*Il ſort.*)

LE MARQUIS.

Je vous prie, mon cher Comte, ſoyez diſcret; ne lui parlez point de la ſignature des articles, je me fais un vrai plaiſir de jouir de ſa ſurpriſe.....

LE COMTE.

Sa joie l'égalera ſûrement; il aime votre charmante fille avec une paſſion inexprimable.

LE MARQUIS.

Et, de ſon côté, Eugénie le préfere à tout autre.

LE COMTE.

Je crois qu'elle ne ſe répentira jamais d'avoir daigné le choiſir. Mon fils a des défauts, je ne vous les ai point cachés; l'extrême douceur de ſon caractere le rend quelquefois trop facile, & la bonté de ſon cœur lui donne ſouvent une crédulité dangereuſe. Sa franchiſe & ſa ſincérité,

qui ſont incomparables, le portent à juger toujours les autres d'après lui-même; non-ſeulement il ne ſoupçonne perſonne de mauvaiſe foi, mais il penſe à peine qu'un vice ſi bas puiſſe exiſter. Tant de candeur a ſans doute beaucoup d'inconvénients; mais cette qualité précieuſe eſt ſi eſtimable & ſi attachante, que ce n'eſt qu'avec les précautions les plus délicates qu'on doit entreprendre d'en modérer l'excès. La défiance eſt ſur-tout révoltante dans ſa jeuneſſe; & celui qui, a vingt ans, voit déja les hommes tels qu'ils ſont, ſera inévitablement à quarante un miſanthrope outré. Cependant, comme la premiere regle pour inſtruire eſt d'être vrai, je n'ai point déguiſé à mon fils qu'il exiſtoit des ames perverſes & corrompues; mais reſpectant la pureté de ſon cœur, j'ai paſſé légérement ſur ces peintures horribles & cruelles, affligeants détails qu'on a ſi ſouvent exagérés, & qui ne ſervent qu'à noircir les idées & à flétrir l'ame du jeune homme qu'on veut éclairer.

LE MARQUIS.

Je penſe comme vous; & la conformité de nos principes ſur l'éducation, eſt le premier motif qui m'ait décidé à vous offrir ma fille. Vous eûtes l'honnêteté de m'avertir des défauts du Chevalier, du goût naiſſant qu'il paroiſſoit alors prendre pour le jeu; nous lui impoſâmes une épreuve de dix-huit mois. Déja un an s'eſt écoulé depuis cette convention; & je ſuis ſi touché de l'exactitude avec laquelle il a gardé ſa pa-

role, de l'attachement qu'il a pour Eugénie, & de l'amitié qu'il me témoigne, que je ne puis me réſoudre à différer davantage ſon bonheur : d'ailleurs, vous m'avez aſſuré qu'il n'a même jamais eu de paſſion réelle pour le jeu....

LE COMTE.

Oui, il n'étoit joueur que par air & par foibleſſe. Il eſt inſtruit, il ſait s'occuper; il a de l'eſprit, & de l'élévation dans l'ame. Avec de ſemblables qualités, on devient rarement un joueur de profeſſion. Mais à ſon entrée dans le monde, il a trouvé le goût du jeu ſi généralement répandu, il a vu tant de gens s'enorgueillir du titre de gros joueur, &, ſans autre mérite en effet, être accueillis & recherchés dans la ſociété, que le défaut de réflexion, ordinaire à ſon âge, le mauvais exemple, & une vanité puérile, l'emporterent facilement ſur la raiſon & mes conſeils.

LE MARQUIS.

Il faut véritablement bien peu de réflexion, pour être ſéduit par cette prétendue conſidération dont les joueurs penſent jouir dans la ſociété. On les prie à ſouper, non pour leurs agréments & les charmes de leur converſation, mais pour les établir autour d'une table, leur gagner de l'argent, & les ruiner, ſi l'on peut : voilà l'unique motif qui les faſſe rechercher. Il faut avoir une vanité bien ingénieuſe, pour pouvoir s'enorgueillir d'un ſuccès qui n'eſt dû qu'à une ſemblable cauſe!

LE COMTE.

Enfin, mon fils maintenant me paroît penſer à cet égard comme nous ; je ſuis bien certain que depuis un an, il n'a pas joué une ſeule fois ; mais il eſt vrai qu'il a eu peu de ſujets de tentation : il a voyagé l'hyver dernier ; enſuite il a paſſé quatre mois à ſon régiment, dans une garniſon où le jeu n'eſt point à la mode. Il n'y a que deux mois qu'il eſt de retour à Paris ; pour bien conſtater ſa converſion, peut-être faudroit-il attendre le retour du printemps, & laiſſer paſſer tout l'hyver...

LE MARQUIS.

Je reconnois-là votre délicateſſe, mon cher Comte, & cette exacte & ſcrupuleuſe probité qui vous inſpire toujours la crainte d'abuſer de la confiance qu'on vous témoigne ; pour moi, je ſuis ſans inquiétude, & je ne veux plus différer une union de laquelle j'attends tout le bonheur de ma vie. Votre fils m'eſt devenu cher autant qu'il peut vous l'être ; je ne trouve à blâmer dans ſa conduite qu'une ſeule choſe, & je me propoſois de vous conſulter là-deſſus : c'eſt l'intimité de ſa liaiſon avec deux jeunes étourdis qui ne me paroiſſent en rien dignes de ſon amitié....

LE COMTE.

Valmont & Dorſain ?

LE MARQUIS.

Juſtement. Le premier ſur-tout, eſt un joueur décidé ; & tous deux ſont d'une fatuité, d'une ſuffiſance !....

LE COMTE.

J'en conviens : mais mon fils a vingt-un ans ; il eſt dans le monde depuis quatre ; je ne puis l'empêcher de vivre avec des jeunes gens de ſon âge : il a été fort recherché par Dorſain & Valmont, qui, par leur naiſſance du moins, font partie de ce qu'on appelle la *bonne compagnie*. D'ailleurs, mon fils eſt perſuadé qu'il a en eux deux amis véritables : j'entreprendrois en vain de le diſſuader ; & j'ai pris le parti de les attirer chez moi l'un & l'autre, afin de faire obſerver peu-à-peu à mon fils, les ridicules frappants dont ils ſont couverts ; &, de cette maniere, je l'eſpere, je parviendrai inſenſiblement à lui ouvrir les yeux.

LE MARQUIS.

Allons, je m'en rapporte entiérement à vous, & je perſiſte dans mon deſſein pour ce ſoir.

LE COMTE.

Vous avez bien fait vos réflexions ?

LE MARQUIS.

Oui, je ſuis abſolument décidé, je vais chez mon Notaire....

LE COMTE.

Vous me comblez de joie, je l'avoue....

LE MARQUIS.

Je regarde ce jour comme le plus beau de ma vie....

LE COMTE.

Mon fils !.... Quels ſeront ſes tranſports !...

BIBLIOTHEQUE OXFORD

LE MARQUIS.

Mais de la diſcrétion, je vous prie....

LE COMTE.

Ah, ſoyez tranquille....

LE MARQUIS.

Vous viendrez me prendre à huit heures préciſes chez moi, pour m'amener ici....

LE COMTE.

Quoi! l'explication ne ſe fera point devant Eugénie?

LE MARQUIS.

Non : vous connoiſſez ſa modeſtie & ſa timidité; elle deſire que le ſecret ſoit révélé au Chevalier chez vous : elle craint, ſans doute, de laiſſer paroître une émotion trop vive; ménageons ſa délicateſſe....

LE COMTE.

Ah, la ſource en eſt trop pure, pour ne pas la reſpecter!... Cette aimable pudeur eſt la grace la plus touchante qui puiſſe embellir une femme; elle eſt le gage certain de l'innocence ou de la vertu. La coquetterie même, pour plaire & pour ſéduire, eſt ſouvent forcée d'en emprunter au moins l'apparence, & ſon art le plus raffiné conſiſte ſur-tout à la ſavoir feindre.

LE MARQUIS.

Ainſi je vais dire à ma fille que tout eſt arrangé ſuivant ſes deſſeins.... A propos, vous ai-je montré le préſent de noces que je deſtine au Chevalier?

LE COMTE.

Non.

LE MARQUIS.

C'eſt le portrait d'Eugénie; il eſt charmant : cependant, avant de le donner, je veux ſavoir ſi le Chevalier ſera content de la reſſemblance.... Mais nous cauſerons de tout cela tantôt. Adieu, à ce ſoir....

LE COMTE.

Je ſerai ſûrement chez vous avant huit heures.

(*Le Marquis ſort.*)

LE COMTE, *ſeul.*

L'honnête homme!.... Quel bonheur pour moi de pouvoir donner à mon fils un tel beau-pere, & une femme charmante!.....

SCENE III.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

Eh bien, Brunel, que vous a dit mon fils de l'emploi de ſa journée?

BRUNEL.

Ma foi, Monſieur, ce n'eſt pas ſans peine que j'ai pu le ſavoir; il eſt avec Monſieur Dorſain & Monſieur de Valmont, qui font un tel train dans ſa chambre....

LE COMTE.

Enfin, ſe prépare-t-il à ſortir?...

BRUNEL.

Oui, Monſieur, ils vont au petit Dun-

kerque acheter des boucles & des boutons, & puis au bois de Boulogne, & puis à la paulme, où ils dîneront & s'habilleront; enſuite ils ſe tranſporteront à la Comédie Italienne, d'où ils iront au Coliſée, de-là aux Danſeurs de corde; enfin ils ſouperont au Palais-Royal, & termineront la journée par le bal de l'Opéra.

LE COMTE.

Mais voilà en effet une journée bien remplie!...

BRUNEL.

Bon, j'ai encore oublié deux ou trois choſes; le détail étoit bien plus long.... ils ont parlé d'un réveillon après le bal....

LE COMTE.

Appellez-moi mon fils....

BRUNEL.

Il m'a dit qu'avant de ſortir il viendroit s'informer des nouvelles de Monſieur.... Ah, juſtement le voici.

LE COMTE.

Laiſſez-nous.

(*Brunel ſort.*)

SCENE IV.

LE COMTE, LE CHEVALIER.

LE COMTE.

APPOCHEZ, mon fils.... (*Il regarde à ſa montre.*) Il eſt midi, & Brunel m'a

dit que vous alliez ſortir pour ne rentrer qu'à ſix heures du matin....

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai que je l'ai promis....

LE COMTE.

Et vous faites-vous une idée bien charmante d'une ſemblable journée?....

LE CHEVALIER.

Ah, point du tout, mon pere, je vous aſſure....

LE COMTE.

Pourquoi donc l'employer d'une maniere ſi frivole, ſi vous n'en devez même pas retirer le fruit d'un amuſement paſſager?... C'eſt qu'on vous l'a propoſé, & que vous êtes foible, n'eſt-ce pas?... La complaiſance eſt ſans doute une des qualités qu'on doit apporter dans la ſociété; mais il faut cependant ſavoir y mettre des bornes; & c'eſt pouſſer bien loin les égards & la politeſſe, que de ſe ſacrifier vingt-quatre heures de ſuite à la fantaiſie des autres. D'ailleurs, mon fils, conſacrer une journée entiere à la plus vaine diſſipation, n'en pas réſerver du moins deux ou trois heures pour votre inſtruction particuliere, ce n'eſt pas-là ce que vous m'aviez promis: ſi vous embraſſez un tel genre de vie, comment voulez-vous former votre eſprit, perfectionner vos connoiſſances, apprendre votre métier, devenir enfin un homme eſtimable, & un militaire diſtingué?

LE CHEVALIER.

Je ne compte pas non plus prendre une

ſemblable habitude; naturellement j'aime à m'occuper.

LE COMTE.

Oui, mais c'eſt un goût qui s'éteint promptement, s'il n'eſt entretenu avec le plus grand ſoin; & pour le conſerver, il faut ſe faire une regle invariable de ne jamais perdre entiérement un ſeul jour.

LE CHEVALIER.

Eh bien, mon pere, je renonce ſans peine à cette partie; je dînerai ici, & j'irai ſeulement les retrouver à la paulme un moment....

LE COMTE.

Non, fortez, ne rompez point votre engagement; mais ſoyez ici vers les ſept heures & demie, je vous menerai chez le Marquis de Valville.

LE CHEVALIER.

Quoi! j'y ſerai reçu aujourd'hui? je croyois qu'Eugénie devoit aller voir ſa tante à Saint-Germain....

LE COMTE.

Au-lieu de cela, ſa tante eſt ici....

LE CHEVALIER.

Ah, Dieu! & pouvant voir Eugénie, j'avois diſpoſé de toute ma journée.... Que ne vous dois-je pas, mon pere, de m'avoir averti....

LE COMTE.

Vous l'aimez donc toujours avec la même vivacité?

LE CHEVALIER.

Si je l'aime!.... Ah, tout mon bonheur

eſt attaché à l'obtenir, à me rendre digne d'elle.... Hélas, il faut attendre encore ſix mois, ſix mortels mois!... Croyez-vous, mon pere, que Monſieur de Valville n'abrégera pas une épreuve ſi longue & ſi cruelle?...

LE COMTE.

Non, ne vous en flattez point, il eſt inflexible à cet égard. Vous ſavez l'averſion décidée qu'il a pour les joueurs; vous avez aimé le jeu; vous avez promis d'y renoncer; il n'exige qu'une épreuve de dix-huit mois; vous vous y êtes ſoumis; vous devez donc la ſubir ſans vous plaindre. D'ailleurs, Monſieur de Valville, en craignant que vous n'ayez conſervé du goût pour le jeu, ne forme en même-temps aucun doute ſur votre probité; il ne veille point ſur votre conduite, ne fait point épier vos démarches; il ſe repoſe entiérement ſur votre parole & votre bonne foi....

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere, il me rend juſtice, je ſuis incapable de le tromper; ſi j'avois eu le malheur de jouer & de perdre au-delà de nos conventions, j'aurois du moins la franchiſe de l'avouer... mais je ſuis bien ſûr que ma ſincérité ne ſera jamais expoſée à cette épreuve cruelle. Le ſacrifice qu'il m'a demandé, me coûte ſi peu!... Eh, quel eſt celui qui pourroit me paroître pénible, avec la récompenſe qui m'eſt promiſe?... Je vous proteſte que, ſans peine & ſans effort, je ne joue que lorſque cette

complaiſance eſt abſolument un devoir de ſociété, & que depuis un an je n'ai même point encore perdu cette ſomme modique à laquelle vous m'avez ordonné de m'arrêter.

LE COMTE.

Perſévérez dans cette conduite, mon fils ; elle ſera d'autant plus eſtimable en vous, que vous avez pour amis deux joueurs décidés...

LE CHEVALIER.

Mais Dorſain n'eſt pas joueur...

LE COMTE.

Il l'eſt beaucoup trop encore pour ſa fortune ; & Valmont?...

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai, il aime le jeu ; mais je l'ai vu plus d'une fois former le projet d'y renoncer.

LE COMTE.

Oui, quand il en eſt maltraité... D'ailleurs, que feroit-il s'il ne jouoit pas? Il n'a ni inſtruction, ni converſation, ni attachement, ni fortune à perdre ; car on dit qu'il eſt entiérement ruiné : ainſi, ſi j'étois ſon ami, je le regarderois jouer avec autant d'indifférence, que j'éprouverois de chagrin en voyant un homme aimable, honnête & ſenſible, ſe livrer à cette funeſte paſſion, produite ſouvent par l'oiſiveté, mais fortifiée par l'avarice, entretenue par de folles eſpérances, & qui enfin ouvrant le cœur aux deſirs immodérés & bas de la cupidité, ne reſpectant

ni les liaiſons, ni l'amitié, & cherchant ſes ſuccès dans le malheur des autres, par une juſte punition, ne procure, après tant d'égarements, que la ruine & le repentir.

LE CHEVALIER.

Valmont, je l'eſpere, évitera cette affreuſe deſtinée : il eſt vrai qu'il n'a pas d'inſtruction, mais il a un cœur excellent ; il eſt d'une gaieté très-aimable, & d'un naturel !...

LE COMTE.

C'eſt-à-dire qu'il eſt étourdi, inconſidéré ; qu'il dit ſans réflexion tout ce qui lui paſſe par la tête, & qu'il eſt bien bruyant & bien impoli : voilà ce que vous appellez du naturel, & voilà préciſément *le naturel* dont il faudroit ſe défaire. Il eſt aſſez commun que la juſte averſion qu'inſpire la pédanterie, faſſe tomber dans l'extrêmité contraire, & porte à louer & à admirer l'ignorance & la groſſiéreté ; mais le bon goût doit nous preſerver de l'un ou l'autre excès, & nous apprendre à n'eſtimer l'inſtruction qu'autant qu'elle eſt dépouillée d'affectation & d'apprêt, & à n'aimer le naturel que lorſqu'il ſe produit ſous une forme agréable.

LE CHEVALIER.

Je vois avec peine, mon pere, que vous avez de grandes préventions contre Valmont & Dorſain ; ah, le dernier ſur-tout, ſi vous le connoiſſiez mieux, vous l'aimeriez, mon pere, j'en ſuis ſûr : il a une

ame d'une ſenſibilité, une chaleur dans ſon amitié!...

LE COMTE.

Oui, *chaleur*, *force*, *enthouſiaſme*, voilà ſes expreſſions, & vous vous laiſſez prendre à ce galimathias! Vous connoîtrez un jour, mon fils, que ce pompeux langage n'eſt point celui du cœur; le ſentiment donne ſouvent des idées ſublimes, mais toujours il les exprime avec ſimplicité!... Enfin, je vous l'avoue, vos deux amis ont un vice horrible à mes yeux, & qui me les rendra à jamais inſupportables....

LE CHEVALIER.

Mais quel eſt-il?...

LE COMTE.

La fatuité.

LE CHEVALIER.

Ah, Dorſain eſt trop paſſionné pour être fat!...

LE COMTE.

En effet, on n'eſt point fat & paſſionné, vous avez raiſon; mais votre ami eſt incapable d'éprouver une paſſion véritable.....

LE CHEVALIER.

Ah, mon pere, je vous aſſure....

LE COMTE.

Vous êtes ſon confident, & je ne le ſuis pas; eh bien, que diriez-vous, ſi je vous apprenois que je ſais comme vous tous ſes prétendus ſecrets?

LE CHEVALIER.

J'avoue que j'ai peine à croire...

LE COMTE.

Il porte toujours ſur lui deux portraits de la même perſonne ; l'un dans une bague, l'autre dans un porte-feuille ; il a des cheveux & un chiffre dans une montre ; les cheveux ſont noirs... & pour vous donner un détail plus poſitif, le portrait de la bague ne repréſente qu'un profil, & celui du porte-feuille repréſente la perſonne en habit de bal. Eh bien, ſuis-je inſtruit?...

LE CHEVALIER.

Je ne reviens pas de ma ſurpriſe ; comment ſe peut-il?...

LE COMTE.

Jugez à préſent, mon fils, ſi un homme capable de tant d'indiſcrétion, & qui, pour ſatisfaire la plus mépriſable vanité, manque au ſecret qu'il a promis, trahit à la fois la confiance & l'honneur : jugez ſi un tel homme eſt honnête & ſenſible, & s'il eſt digne d'être aimé!...

LE CHEVALIER.

Je ſuis confondu ; mais cependant je ne puis me perſuader que Dorſain ait un mauvais cœur... Il y a quelque choſe là-deſſous qu'il m'expliquera.

LE COMTE.

Je doute fort qu'il puiſſe ſe juſtifier.... Mais j'entends du bruit, on vient...

LE CHEVALIER.

Ce ſont eux, ſans doute, qui me cherchent... Mon pere, je dînerai ici ; à quelle heure

heure irons-nous chez Monſieur de Valville ?

LE COMTE.

A huit heures ; je ſortirai, je reviendrai vous prendre. Adieu, mon fils ; je vois vos amis, je vous laiſſe. (*Il ſort.*)

LE CHEVALIER.

Je meurs d'envie de m'expliquer avec Dorſain... il me ſeroit affreux de perdre mon eſtime pour lui !...

SCENE V.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

VALMONT.

MAIS, Chevalier, à quoi t'amuſes-tu donc ? Il eſt une heure, partons.... Ah, que je te conte auparavant.... je viens de faire une jolie découverte, Dorſain eſt *Glukiſte* ; nous venons d'avoir une diſpute ſur la muſique, mais une diſpute à nous brouiller.... Le ſage Brunel eſt accouru tout effrayé à nos cris ; il a véritablement penſé que nous allions nous battre...

LE CHEVALIER.

Quelle folie !..... Mais comment pouviez-vous établir une ſemblable diſcuſſion ? vous ne ſavez la muſique ni l'un ni l'autre.

DORSAIN.

Bon, qu'importe? Nous ſavons crier à tue tête, & dire : *Cela eſt déteſtable*, ou *cela eſt admirable*. Voilà tout ce qu'il faut pour ſoutenir ce genre de diſpute.

VALMONT.

Tu penſes, peut-être, qu'il eſt néceſſaire d'être muſicien pour bien parler muſique, & pour en juger ſainement?... Quels préjugés!.... Je n'en ſais pas une note; eh bien, demande à Dorſain comment je raiſonne ſur tout cela... toi-même, Chevalier, quoique tu ſois bon muſicien, je ne te craindrois point; je te dirois...

LE CHEVALIER.

Ah, déja, je vous demande grace, & je me reconnois vaincu; car je ſuis ſi las de cette eſpece de converſation...

DORSAIN.

Dailleurs, Valmont, le Chevalier eſt de votre avis; il eſt *Picciniſte*...

LE CHEVALIER.

Moi, point du tout.

VALMONT.

Comment! encore un déſerteur... Chevalier, vous n'êtes pas de bonne foi; l'autre jour vous paroiſſiez charmé de Roland.

LE CHEVALIER.

J'en conviens...

VALMONT.

Par conſéquent, Gluk eſt donc *un barbare*.

LE CHEVALIER.

Voilà une belle concluſion.

VALMONT.

Je ne l'ai point imaginée; l'idée n'eſt pas de moi, mais elle eſt reçue du moins.

DORSAIN.

Enfin, il faut pourtant ſavoir avec qui l'on vit : Chevalier, expliquez-vous; êtes-vous Glukiſte?

LE CHEVALIER.

Non.

VALMONT.

Mais, qu'êtes-vous donc?

LE CHEVALIER.

Ni Picciniſte, ni Glukiſte; c'eſt-à-dire que je ſuis raiſonnable.

VALMONT.

Quoi! ſans état, ſans exiſtence, un perſonnage neutre!... Ah, cela eſt bien médiocre!...

LE CHEVALIER.

Mais ſavez-vous pourquoi je ne ſuis d'aucun parti? c'eſt que j'aime véritablement la muſique; & que ce goût, fondé ſur quelques connoiſſances, m'a préſervé des malheureuſes préventions auxquelles vous vous livrez l'un & l'autre, & qui vous font perdre tant de plaiſirs.

DORSAIN.

Mais, cependant, il n'eſt pas poſſible d'admirer également deux compoſiteurs.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc? leurs talents, quoique différents, ne peuvent-ils pas être également admirables dans leur genre?

VALMONT.

Ainſi, Chevalier, tu trouves donc que nous autres chefs de parti nous n'avons pas le ſens commun ? que nous ſommes des imbécilles, des ignorants ?

LE CHEVALIER.

Je ne me ſervirai jamais de ſemblables expreſſions ; ce ſeroient celles de l'enthouſiaſme & de la paſſion, qui ne s'écartent que trop ſouvent des égards de la politeſſe & de l'honnêteté. Mais la raiſon eſt toujours indulgente dans ſes jugements, & modérée dans ſes critiques.

VALMONT.

L'averſion des deux partis ſera peut-être tout le fruit que tu retireras de ta prétendue ſageſſe.

LE CHEVALIER.

La crainte d'éprouver une injuſtice, ne m'empêchera jamais de dire la vérité.

DORSAIN.

Moi, j'ai trop de chaleur pour avoir tant de modération, je l'avoue ; j'ai une tête ardente, qui m'emporte malgré moi.

VALMONT.

Dorſain, je ſais bien pourquoi vous êtes devenu Glukiſte ; c'eſt une affaire de ſentiment ; on l'a exigé de toi. Allons, allons, conviens-en ; cela eſt reſpectable, d'ailleurs...

DORSAIN.

Quelle extravagance !... ne parle point de ſentiment, tu n'y entends rien.

VALMONT.

Peux-tu dire cela, après ce que je t'ai confié hier!.... quand la tête me tourne.... je conterai cette hiſtoire au Chevalier quelque jour; il ſera bien étonné.... ma foi, pour le coup, je ſuis pris, & très-ſérieuſement.... Mais quelle heure eſt-il? nous nous oublions; & le petit Dunkerque? Chevalier, je ſuis impatient de te faire voir les boucles que j'ai commandées... A propos, connois-tu ma chaîne de montre? (*Il la lui donne.*) N'eſt-ce pas qu'elle eſt charmante?

LE CHEVALIER.

Voilà des cheveux de la plus jolie couleur!...

VALMONT, *avec une extrême fatuité.*

Cheveux de pendus.... cheveux de pendus.... au vrai, ils ſont ſi jolis, que c'eſt preſque une indiſcrétion de les porter; car on doit les reconnoître..... Ils ont une grande réputation, ces cheveux-là!... Chevalier, vous les avez admirés hier au bois de Boulogne.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Comment!

VALMONT.

De grace, que ceci ne vous paſſe jamais.

DORSAIN.

Oh, le Chevalier eſt diſcret, je te réponds de lui. A propos, Valmont, êtes-vous prié au bal chez Madame de Saint-Ange?

VALMONT.

Oui, mais je n'irai point.

DORSAIN.

Pourquoi?

VALMONT.

C'eſt que j'ai des torts affreux avec Madame de Saint-Ange; il faudroit eſſuyer des reproches.... Au reſte, je ſerois en fond pour en rendre; car elle eſt d'un caprice & d'une coquetterie....

DORSAIN.

Je t'ai vu occupé d'elle un moment....

VALMONT.

Sûrement; toute coquette a le droit de nous attirer, mais pour un moment, comme tu dis.... D'ailleurs, c'eſt un objet aſſez curieux à obſerver, qu'une coquette...

DORSAIN.

Oui, mais l'examen eſt bientôt fait; & puis elles ſe reſſemblent toutes; c'eſt toujours la même choſe.

VALMONT.

Cela eſt vrai; cependant il eſt bien plaiſant de leur perſuader qu'on eſt la dupe de leurs artifices & de toutes ces petites ruſes ſi connues, que chacune en particulier croit avoir eu la gloire d'imaginer la premiere....

DORSAIN.

Moi j'en ſuis excédé, des coquettes...

VALMONT.

Elles ſont inſipides à la longue, cela eſt certain....

DORSAIN.

Hortenſe, par exemple; connoiſſez-vous rien de plus ennuyeux?

VALMONT.

Elle eſt bien jolie, pourtant....

DORSAIN.

Mais toutes ces mines, cette occupation continuelle de ſa parure?...

VALMONT.

Vous n'êtes qu'un ingrat; toute cette affectation ne vient-elle pas du deſir de nous plaire?...

DORSAIN.

Eh bien, par reconnoiſſance, je voudrois qu'elle fût un peu mieux éclairée ſur le choix des moyens....

VALMONT.

Mais il faut de l'eſprit pour choiſir, & elle n'a pas le ſens commun.... Moi, je l'aime beaucoup, Hortenſe; je la regarde, je ne l'écoute point; ce qui eſt d'autant plus facile, qu'elle parle avec une telle diſtraction, que jamais elle n'entend la réponſe qu'on lui fait: de temps en temps, cependant, je réveille ſon attention par quelque éloge ſur ſa figure, ou en critiquant celle d'une autre jolie femme; alors elle fait ſes grands rires forcés; j'admire le naturel de ſa gaieté; je lui dis qu'elle eſt piquante à l'excès; & de cette maniere nous ſommes très-joliment enſemble.

DORSAIN.

Mais, Chevalier, entendez-vous tout ce qu'il conte, Valmont?... avoir l'effron-

terie de dire à Hortenſe qu'elle eſt piquante & naturelle !... véritablement cela eſt inouï...

LE CHEVALIER.

En effet, elle ne devoit pas s'attendre à cette eſpece de louange.

VALMONT.

Mais que voulez vous, je me conforme au goût de mon ſiecle. Toutes les femmes ont la prétention d'être *piquantes*, *naturelles & gaies*. Je ſais bien qu'autrefois on leur plaiſoit en les louant ſur la réſerve & la modeſtie; mais à préſent, la timidité n'eſt plus qu'une diſgrace, & la douceur qu'une preuve de bêtiſe. Enfin, de l'aſſurance, un ton tranchant & décidé, des éclats de rire perçants & redoublés : voilà les qualités qui ſeules aujourd'hui peuvent diſtinguer une jeune & jolie femme.

LE CHEVALIER.

Pourquoi les confondre toutes avec cinq ou ſix que vous connoiſſez, & qui, peut-être, reſſemblent à ce portrait? Moi, j'en vois beaucoup qui n'ont aucuns de ces ridicules : il me ſemble même qu'en général, l'éducation des femmes eſt infiniment plus ſoignée que celle des hommes. On ne nous fait apprendre que le latin, que nous oublions; on leur donne des talents agréables, qu'elles conſervent; on leur enſeigne à s'exprimer avec grace dans leur langue; elles parlent plus purement que nous, & ſûrement écrivent mieux *; elles ont auſſi

* Les femmes & les hommes ne ſont point

plus de goût, plus de littérature ; elles liſent davantage ; enfin, il me ſemble qu'elles ſont aſſez vengées de nos critiques, de nos froides plaiſanteries, & de nos déclamations, par la ſupériorité très-marquée qu'elles ont acquiſe ſur nous.

VALMONT.

Te voilà le Chevalier zélé des femmes, à ce qu'il me paroît.... mais cela eſt tout ſimple quand on a une *grande paſſion.*

LE CHEVALIER.

Oui, cela eſt certain ; lorſqu'on aime véritablement une ſeule femme, on les reſpecte toutes : ainſi tu les tournes en ridicule, je les défends ; cela eſt dans l'ordre.

VALMONT.

Mais je te dis que j'ai une *paſſion* auſſi, moi ; tu ne veux pas me croire, ce n'eſt pas ma faute.... Ah ça, allons-nous-en donc....

LE CHEVALIER.

Je ſuis au déſeſpoir, Valmont ; mais je ne puis aller dîner avec vous....

DORSAIN.

Comment donc ?

VALMONT.

Tu te laiſſes gouverner comme un enfant ; je parie que ton pere t'a défendu de venir avec nous ?

LE CHEVALIER.

Il auroit le droit de me donner des or-

---

ici comparés comme auteurs ; on ne parle que des gens du monde, & du genre d'écrire épiſtolaire.

dres, & ſûrement je m'y conformerois. Mais, dans cette occaſion, il ne m'a rien preſcrit; &, tout naturellement, j'ai affaire....

DORSAIN.

Une affaire de cœur, donc?...

LE CHEVALIER.

Enfin, il m'eſt impoſſible de ſortir.

VALMONT.

On ne ſait ſur quoi compter avec toi.... Mais où donc dînes-tu?

LE CHEVALIER.

Ici....

DORSAIN, *à Valmont.*

J'ai envie de reſter avec lui....

VALMONT.

Allons, bon.... & la paulme?

DORSAIN.

Nous irons vous y retrouver; n'eſt-ce pas, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Volontiers. Vous ne dînez qu'à trois heures?

VALMONT.

Oui.... C'eſt donc-là votre dernier mot?

LE CHEVALIER.

Oui, pour ce qui me regarde.

DORSAIN.

Et moi auſſi.

VALMONT.

A quelle heure viendrez-vous nous voir?

LE CHEVALIER.

Sur les quatre heures.

VALMONT.

Fort bien.... Adieu.

DORSAIN, *à Valmont.*

Ecoute donc.... ſi tu trouves la Comteſſe Henriette au Bois de Boulogne, dis-lui de ma part....

VALMONT.

Quoi!...

DORSAIN.

Rien, rien.... toute réflexion faite.... je la verrai ce ſoir au bal....

VALMONT.

Comment! un rendez-vous au bal?... vous en êtes-là?... Si cela eſt ſu, tu te feras des affaires avec une certaine perſonne....

DORSAIN.

Valmont, point de plaiſanterie là-deſſus, je vous prie.

VALMONT.

J'aime ton ſérieux!... tu es bien le plus grand hypocrite!... tu n'as pas d'autres commiſſions à me donner? Adieu, Meſſieurs, je vous ſouhaite bien de l'amuſement. Raiſonnez, philoſophez tout à votre aiſe... mais, Chevalier, prends garde à Dorſain, il te pervertira, je t'en avertis; c'eſt un beau parleur; cependant je t'aſſure qu'au fond de l'ame il ne vaut pas mieux que moi.... Allons, adieu; à ce ſoir.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

LE CHEVALIER, DORSAIN.

DORSAIN.

Il a une bien mauvaiſe tête, Valmont!...

LE CHEVALIER.

Profitons du moment où nous ſommes ſeuls, mon cher Dorſain....

DORSAIN.

Qu'avez-vous à me dire?

LE CHEVALIER.

Une choſe qui, ſans doute, vous affligera beaucoup....

DORSAIN.

Vous m'inquiétez....

LE CHEVALIER.

Les ſecrets que vous m'avez confiés il y a huit jours, n'en ſont plus pour perſonns; imaginez que mon pere même en eſt inſtruit, & avec un détail....

DORSAIN.

Quoi! ce n'eſt que cela?...

LE CHEVALIER.

Cette indifférence me ſurprend....

DORSAIN.

L'indiſcrétion ne vient pas de moi, je vous aſſure : mon cœur rempli d'un ſentiment dont il eſt uniquement occupé, avoit beſoin de s'épancher dans le ſein de l'amitié; mais je n'ai parlé qu'à vous ſeul de

cette aventure ; & j'ai été confondu, *atterré*, en apprenant, il y a quelques jours, qu'elle étoit ſue de tout le monde. Savez-vous de qui l'on tient ces détails ? De la perſonne même qui avoit le plus d'intérêt à les cacher.... Oh, nous avons eu une ſcene à ce ſujet !.... Les femmes ſont d'une imprudence !... J'en ſuis furieux..... Mais eſt-ce ma faute ?

LE CHEVALIER.

Il eſt bien extraordinaire qu'une femme ſoit aſſez extravagante !....

DORSAIN.

Voilà comme elles ſont toutes.... La petite vanité de fixer un homme qui a quelques ſuccès dans la ſociété, leur tourne la tête.... Les confidences vont leur train ; les amies, par jalouſie ou par légéreté, ne peuvent ſe taire, & tout ſe ſait.... Cela eſt odieux, pour moi ſur-tout, qui ai toujours aimé le myſtere avec paſſion. Mais parlons de toi, mon cher Chevalier ; quand te maries-tu donc ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! ce ne ſera que dans ſix mois.

DORSAIN.

Elle eſt charmante, Mademoiſelle de Valville... Mais ſon pere eſt un original, quoi que tu puiſſes en dire : par exemple, t'avoir interdit le jeu, eſt une tyrannie auſſi ſinguliere... & auſſi abſurde !.... Car enfin, une fois marié, tu ſeras ton maître...

LE CHEVALIER.

Mais je ne le ſerai jamais de jouer, puiſ-

que je n'épouſe ſa fille qu'à condition de renoncer pour toujours au jeu...

DORSAIN.

C'eſt donc un excellent parti que Mademoiſelle de Valville?

LE CHEVALIER.

Oui, pour moi, puiſque je l'aime.....

BRUNEL, *ſurvenant*.

Monſieur, on a ſervi.

DORSAIN.

Allons.... Brunel, je vous prie, dites à mon chaſſeur qu'il aille chez moi chercher mes lettres... (*Au Chevalier.*) Tu me permettras d'en écrire une chez toi après dîner, n'eſt-ce pas?...

LE CHEVALIER.

Oui... Allons, viens. (*Ils ſortent.*)

BRUNEL, *ſeul*.

Il voudroit bien qu'on crût que c'eſt un billet doux qu'il ſe propoſe d'écrire; mais je gagerois, moi, que ce ſera une lettre pour quelque créancier... Pardi, ſi j'étois femme, de pareils fats ne me plairoient guere!... Ah! plaiſe au Ciel que tous ces godelureaux-là ne puiſſent jamais parvenir à gâter mon jeune maître!... (*il ſort.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, BRUNEL.

LE COMTE.

OUI, Brunel, je connois votre ſincérité... Et véritablement vous ne trouvez aucun changement dans le caractere de mon fils?...

BRUNEL.

Non, Monſieur, il eſt encore le même, honnête, bon, franc; il aime Mademoiſelle Eugénie plus que lui-même... Mais il a deux amis qui ne lui reſſemblent guere;... & je crains qu'avec le temps...

LE COMTE.

Ecoutez, Brunel, je ſuis obligé de ſortir; mon fils rentrera ſans doute avant moi, faites-lui voir ce portrait.... (*Il lui donne des tablettes.*) Dites-lui qu'on me l'a envoyé, pour avoir mon avis ſur la reſſemblance...

BRUNEL, *prenant les tablettes.*

Ah! bon Dieu, comme il eſt frappant!...

LE COMTE.

Et ſi, par haſard, mon fils n'étoit pas rentré à ſept heures, vous l'enverrez chercher à la paulme; entendez-vous?

BRUNEL.

Oui, Monſieur. (*Le Comte ſort.*)

SCENE II.

BRUNEL, *ſeul, conſidérant le portrait.*

LA voilà bien !... avec ſon petit air ruſé... & ſes grands yeux noirs ſi brillants... Cela eſt drôle, il y a de la malice & de la douceur dans ce minois-là.... Ma foi, voilà de jolies tablettes !... & l'entourage eſt ſuperbe : Dieu me pardonne, cela reſſemble à un préſent de noces ! Mais cependant le mariage, dit-on, ne ſe fera que cet été... (*Il regarde à ſa montre.*) Il eſt cinq heures & demie, Monſieur le Chevalier m'a dit qu'il reviendroit à ſix... Ah, le voici, je crois : car j'entends ſon coureur.

SCENE III.

BRUNEL, ZÉPHYR.

BRUNEL.

MONSIEUR le Chevalier vient-il, Zéphyr?

ZÉPHYR.

Oh, non, pas de ſitôt...

BRUNEL.

Il eſt toujours à la paulme?

ZÉPHYR.

Non, ils n'ont joué à la paulme qu'un moment, & enſuite ont été chez Monſieur le Baron d'Albain, qui demeure tout auprès du jeu de paulme, & qui donnoit un grand dîner aujourd'hui.

BRUNEL.

Bon, un dîner de jeu, je parie?...

ZÉPHYR.

Oui, l'on dit que la partie eſt ſuperbe...

BRUNEL.

Et Monſieur le Chevalier eſt entré-là?...

ZÉPHYR.

Il ne s'en ſoucioit pas; mais il a trouvé au jeu de paulme un billet qui l'invitoit d'y aller; & Monſieur Dorſain l'y a entraîné preſque malgré lui.

BRUNEL.

Et pourquoi êtes-vous revenu?...

ZÉPHYR.

Monſieur m'a envoyé dire à ſon cocher de ne pas venir le chercher, parce que Monſieur de Valmont le ramenera. Mais je ne le trouve point, ſon cocher.

BRUNEL.

Il eſt là-haut dans l'antichambre...

ZÉPHYR.

C'eſt bon; j'y vas... (*Il ſort.*)

SCENE IV.

BRUNEL, *ſeul.*

CE dîner de jeu me fait de la peine!... Pourquoi s'eſt-il laiſſé conduire-là?... Oh, ſûrement, il ne jouera pas; mais quelle folie, d'aller s'expoſer ainſi de gaieté de cœur à la tentation!.... On vient.... comment donc, c'eſt lui.

SCENE V.

LE CHEVALIER, VALMONT, DORSAIN, BRUNEL.

LE CHEVALIER.

BRUNEL, donnez-moi la clef de mon cabinet.

BRUNEL, *à part.*

Comme ils ont l'air triſte..... (*Il lui donne la clef.*) La voilà, Monſieur.

LE CHEVALIER, *à Valmont & à Dorſain.*

Attendez-moi ici, je vais revenir....., (*Il ſort.*)

BRUNEL.

Tout ceci m'inquiete. (*Il ſort.*)

SCENE VI.

VALMONT, DORSAIN.

VALMONT.

Il eſt déſolé, ce pauvre Chevalier.... il a une peur de ſon pere!... Mais, Dorſain, vit-on jamais une infortune pareille à la mienne; dans la même heure je gagne deux mille louis à mon ami intime, & j'en perds cinq mille contre cet imbécille d'Albain!.... ma bête d'averſion!... Maudit trente & quarante, je n'y jouerai jamais.

DORSAIN.

Bon, tu recommenceras demain.

VALMONT.

Non, certainement... Que veux-tu, je ſuis ruiné....

DORSAIN.

Raiſon de plus pour jouer....

VALMONT.

Non, c'eſt un parti pris.... Je ſuis entré dans le monde avec ſoixante mille livres de rente... ſi tu ſavois ce qui m'en reſte... Ah, ſi je puis rattraper ce que j'ai perdu, je jure bien que j'abandonnerai le jeu à jamais.... Il me coûte ma fortune; il ſa ruiné ma ſanté, détruit mon repos; enfin, à mes dépens, j'en ſuis déſabuſé, dégoûté, excédé.... Perdre cinq mille louis

contre le Baron d'Albain..... un animal qui a deux cents mille livres de rente!... le plus mauvais joueur!... & qui nous à donné un dîner déteſtable!... je ſuis outré, je l'avoue... Et toi, qu'as-tu fait?

DORSAIN.

Rien. Je perdois cinq cents louis, & je les ai gagnés au Chevalier.

VALMONT.

Il te doit cinq cents louis?

DORSAIN.

Eh, mon Dieu oui; ce qui m'afflige beaucoup, je t'aſſure... au reſte, il vaut mieux qu'il les ait perdus contre moi que contre un autre; du moins je ne le preſſerai pas...

VALMONT.

Cela eſt tout ſimple; liés comme nous le ſommes, de pareils procédés ſont des devoirs.... Mais, cependant, lorſque d'un autre côté l'on a des dettes, & des dettes ſacrées comme celles du jeu, il faut bien que l'honneur l'emporte ſur l'amitié.....

DORSAIN.

Aſſurément, & je ſuis à cet égard d'une délicateſſe ſcrupuleuſe... Au reſte, le Chevalier va ſe marier....

VALMONT.

Quelle fortune lui donnera ſa femme?

DORSAIN.

Mais, vingt mille de rente, je crois... tout au plus....

VALMONT.

Ce n'eſt guere... il en aura trente, lui?...

DORSAIN.

Oui.... &, d'ailleurs, de grands eſpérances....

VALMONT.

Il auroit pu faire un mariage beaucoup plus riche.

DORSAIN.

Il eſt amoureux....

VALMONT.

Et romaneſque, de ſon naturel.... & puis rempli de préjugés...

DORSAIN.

Il a médiocrement d'eſprit...

VALMONT.

Oui, & je crois que nous aurons de la peine à le former; qu'en penſes-tu?

DORSAIN.

Paix.... je l'entends.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, DORSAIN, VALMONT.

LE CHEVALIER, *à Dorſain.*

VOILA toujours trois cents louis, demain je m'acquitterai du reſte.

DORSAIN, *prenant les trois cents louis.*

Je t'aſſure, mon ami, que je reçois cet argent avec beaucoup plus de chagrin que tu n'as pu en avoir en le perdant...

LE CHEVALIER, *à Valmont.*

Soyez ſûr auſſi, Valmont, que vous ſerez payé demain.

VALMONT.

Eh, mon Dieu, ton exactitude & ta délicateſſe me ſont connues... Véritablement je ne me conſolerai jamais de t'avoir engagé à jouer ; j'eſpérois que tu gagnerois ; je voulois t'acquitter..... demande à Dorſain tout ce que je lui diſois là-deſſus tout-à-l'heure.

DORSAIN.

Il eſt réellement au déſeſpoir...

LE CHEVALIER.

Je ne ſais pas pourquoi ; c'eſt un ſi petit événement....

DORSAIN.

Il eſt certain que cette perte en eſt une fort grande pour une perſonne qui ne joue jamais ; car, par elle-même, elle n'eſt pas aſſez conſidérable pour faire nouvelle : ainſi, Chevalier, ne craignez pas que vos parents en ſoient inſtruits ; vous êtes bien ſûr de la diſcrétion de Valmont & de la mienne ?

VALMONT.

Et je me ſuis aſſuré de celle de tous ceux qui étoient là. Perdre deux mille louis, n'eſt aſſurément pas un grand malheur ; mais c'en ſeroit un très-réel, ſi une cauſe auſſi légere pouvoit retarder ton mariage ; & je n'ai là-deſſus nulle eſpece d'inquiétude.

DORSAIN.

Perſonne n'en parlera, j'en réponds : c'eſt une aventure ſi ſimple, qu'il eſt impoſſible d'avoir la tentation de la conter.

VALMONT.

En effet, il faut aujourd'hui des malheurs au jeu beaucoup plus conſidérables pour faire nouvelle; ce n'eſt pas à peu de fraix qu'on devient célebre dans ce genre. J'ai perdu avant-hier ſix mille louis, aujourd'hui cinq mille, & je me flatte à peine qu'on me faſſe l'honneur d'en parler. Ah ça, Chevalier, nous allons te laiſſer; demain nous dînons encore chez ce maudit Baron; ſi tu veux y venir, je te donnerai ta revanche, tu n'as qu'à dire...

LE CHEVALIER.

Je vous remercie.... je ne ſuis point piqué...

DORSAIN.

Tu devrois y venir; j'ai de bons preſſentiments; je ſuis convaincu que nous gagnerons tous les trois, & que d'Albain ſera ruiné...

VALMONT.

Je crois Dorſain inſpiré; il me perſuade....

LE CHEVALIER.

Pour moi, je ne veux ruiner perſonne...

VALMONT.

Adieu donc, Chevalier, nous ne vous quittons que parce que vous avez affaire?...

LE CHEVALIER.

Oui, j'attends mon pere.

DORSAIN.

Si tu as beſoin de moi, je ſuis à tes ordres.

LE CHEVALIER.

Non, je vas ſortir.

VALMONT.

Allons, Dorſain... A demain, mon cher Chevalier. (*Ils ſortent.*)

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

DEUX mille cinq cents louis!... C'eſt donc ainſi que j'ai ſu garder ma parole!... O Ciel, j'ai pu dans le même inſtant oublier mes promeſſes, l'honneur & l'amour!.... Dorſain, Valmont!... je les croyois mes amis!... un même jour m'a tout enlevé; je dois abjurer une amitié trahie, renoncer à l'objet aimable auquel je ne ſuis plus digne de prétendre, & déſabuſer un pere vertueux, dont j'ai ſi lâchement trompé les eſpérances! Ah, Dieu!... (*Il tombe accablé dans un fauteuil.*)

SCENE IX.

LE CHEVALIER, BRUNEL.

BRUNEL, *tenant les tablettes.* (*A part.*)

IL eſt ſeul... je vais m'acquitter de ma commiſſion.

LE CHEVALIER, *ſe levant.*

C'eſt vous, Brunel?.... Que voulez-vous?

BRUNEL.

C'eſt pour vous faire voir un aſſez joli bijou qu'on vient d'apporter...

LE CHEVALIER.

Il ſuffit; Brunel, laiſſez-moi.

BRUNEL.

Ce ſont des tablettes; elles renferment un portrait, & l'on veut ſavoir ſi vous le trouverez reſſemblant; le voici...

LE CHEVALIER.

Ciel!... c'eſt Eugénie!...

BRUNEL.

Comme deux gouttes d'eau, n'eſt-ce pas?

LE CHEVALIER.

A qui ſont ces tablettes?

BRUNEL.

A Monſieur de Valville; je vous les laiſſe, Monſieur, il va venir, vous les lui rendrez. Mais, Monſieur, permettez-moi de vous faire une queſtion : vous avez l'air

triſte ; vous êtes, Dieu merci, incapable de faire une extravagance ; ce n'eſt pas-là ce qui m'inquiete ; mais je devine que Monſieur de Valmont ou Monſieur Dorſain ont joué, & fait ſans doute quelque leſſive...

LE CHEVALIER.

Non, Brunel.... tranquilliſez-vous.... Allez.... je deſire être ſeul....

BRUNEL, *à part, en s'en allant.*

Ah ! je ſuis moins tranquille que jamais.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

LE CHEVALIER, *ſeul, tenant le portrait d'Eugénie & le regardant.*

EUGÉNIE !.... O, pour la premiere fois, je vois, ſans tranſports, votre image charmante ! Que dis-je, hélas ! dans cet inſtant je ne vous verrois vous même qu'avec un ſentiment pénible de crainte & de confuſion.... Vous vous abuſiez ; vous m'eſtimiez.... & vous allez me mépriſer, me haïr !... Eugénie me mépriſer !... & je ſupporterois la vie ! Non.... Mais pourquoi me mépriſeroit-elle ?... Je pourrois cacher ma foibleſſe ; je pourrois, en me taiſant, conſerver mes eſpérances ; & cependant j'aime mieux renoncer au bonheur, que de tromper un ſeul moment.... (*Il regarde le portrait.*) Voilà ſes yeux !.... voilà ce doux regard qui peint ſi bien la

pureté de ſon ame!... Lorſqu'il ſe fixoit ſur moi, j'ai cru ſouvent y découvrir l'expreſſion naïve d'une tendreſſe innocente!... Malheureux que je ſuis!... & déſormais je n'y verrai que la colere & l'indignation!... Je ne puis ſoutenir la vue de ce portrait, il me déchire.... Malgré tous les charmes de ce viſage enchanteur, il n'offre plus à mon imagination troublée qu'un juge implacable, dont l'arrêt juſte & cruel doit m'enlever ſans retour toute la félicité de ma vie!.... (*Il le poſe ſur une table.*) Non, je ne la reverrai jamais. Comment ſoutiendrois-je ſes reproches ou ſon dédain?... Je m'éloignerai, je fuirai.... Elle me plaindra peut-être.... Eh, puis-je m'en flatter?... Sans doute un choix plus heureux m'effacera de ſa mémoire. Ah, de toutes les penſées qui m'accablent, voilà la plus inſupportable!... Elle m'oubliera, je la perds... Je l'ai vue hier pour la derniere fois.... (*Il reprend le portrait.*) Eſt-il poſſible, ô Ciel! Eugénie, l'adieu que je vous dis hier, étoit un éternel adieu!... Dans ſix mois je devois être le plus fortuné de tous les hommes, vous y conſentiez!... Vous n'exigiez qu'un léger ſacrifice, & vous n'avez pu l'obtenir!... & j'oſe me plaindre de mon ſort!... Que je ſuis vil & mépriſable à mes yeux!... Je me fais horreur; chaque idée, chaque réflexion accroît ma honte & mon déſeſpoir.... & mon pere va paroître! que lui dirai-je, comment oſerai-je me préſenter à ſes yeux?... Ah, fuyons!... Allons cher-

cher Eugénie, tomber à ſes genoux, implorer ſa pitié.... Eh, daigneroit-elle m'entendre? Et pourrois-je lui dire : j'ai trahi mon ſerment, je ne ſuis plus digne de vous?... Non, non, il me ſeroit impoſſible de ſupporter ſon mépris & ſon reſſentiment.... Où donc trouverai-je une conſolation?... Des conſolations! Hélas! en eſt-il qui puiſſent adoucir des peines ſi cruelles? (*Il retombe dans le fauteuil.*)

SCENE XI & derniere.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *dans le fond du Théâtre, au Comte.*

AH, ça, je me charge de l'explication, laiſſez-moi faire, je vous prie....

LE CHEVALIER, *ſe levant.*

On vient... juſte Ciel, c'eſt mon pere!...

LE COMTE, *toujours dans le fond du Théâtre.*

Il tient le portrait d'Eugénie!...

LE MARQUIS.

Allons, avançons, je brûle de lui parler; je me fais d'avance une idée délicieuſe de ſa joie & de ſes tranſports.

LE CHEVALIER, *à part.*

Où me cacher, grand Dieu!...

LE MARQUIS, *s'approchant.*

Que tenez-vous donc-là, Chevalier ?... Mais, que vois-je, vos yeux ſont remplis de larmes !...

LE COMTE.

C'eſt l'effet qu'a produit la contemplation du portrait....

LE CHEVALIER.

Il eſt vrai.... j'en conviens....

LE MARQUIS.

Cela eſt charmant.... Il eſt fâché que nous l'ayons ſurpris dans ce moment d'attendriſſement : mais, mon cher Chevalier, livrez-vous ſans contrainte à des mouvements ſi tendres ; vous aurez une femme & un beau-pere dont cette aimable ſenſibilité fera tout le bonheur.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il me perce l'ame !...

LE COMTE.

Je parie, Chevalier, que le portrait d'Eugénie vous a fait faire de triſtes réflexions ; je vois cela ſur votre viſage.

LE CHEVALIER.

Ah, je l'avoue.... les plus cruelles réflexions... (*Il le remet ſur la table.*)

LE MARQUIS.

Oui, oui ; il aura penſé aux ſix mois d'épreuve qui lui reſtent à ſubir....

LE COMTE.

Tenez, vous renouvellez ſa peine, ne l'avois-je pas deviné ?

LE MARQUIS.

Allons, allons, voilà ce qui s'appelle ai-

mer.... Chevalier, ſi vous ſaviez à quel point vous me rendez heureux!...

LE CHEVALIER, *à part.*

Quel affreux ſupplice!...

LE COMTE, *au Marquis.*

S'il oſoit, il ſe jetteroit à vos pieds dans ce moment...

LE CHEVALIER.

Oui, je devrois être à ſes pieds... (*A ſon pere.*) Aux vôtres...

LE MARQUIS.

Pour demander grace?...

LE CHEVALIER.

Non... je n'en eſpere point...

LE MARQUIS.

Vous me croyez donc inflexible?...

LE CHEVALIER.

Vous le ſerez, vous devez l'être.

LE COMTE, *bas au Marquis.*

Ne le faites donc plus languir...

LE MARQUIS.

Chevalier, embraſſez votre ſecond pere... (*Il l'embraſſe.*)

LE CHEVALIER.

Vous!... hélas!...

LE COMTE, *au Marquis.*

Mais parlez-lui plus clairement; je vous aſſure qu'il ne vous comprends pas.

LE CHEVALIER.

Comment!...

LE MARQUIS.

D'abord, Chevalier, reprenez le portrait d'Eugénie...

LE CHEVALIER.

Non... il me tue...

LE MARQUIS,

Je vais donc vous rendre à la vie... Ce portrait eſt à vous.

LE CHEVALIER.

A moi!...

LE COMTE.

Mais voyez comme il tremble!...

LE MARQUIS.

Qu'il me devient cher!... Soyez donc au comble de vos vœux. Certain à préſent de votre ſageſſe, de votre amour, j'abrege une épreuve cruelle...

LE CHEVALIER.

Je reſpire à peine...

LE MARQUIS.

Je vous donne ma fille, vous ſignez les articles ce ſoir; & demain, demain matin vous épouſez Eugénie...

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je! ô Ciel!... (*Il s'appuye contre la table.*)

LE COMTE.

Il eſt ſaiſi, éperdu... hors de lui-même!...

LE MARQUIS.

Et pour que rien ne manque à votre bonheur, apprenez qu'Eugénie vous aime avec toute la tendreſſe dont ſon cœur eſt capable....

LE CHEVALIER.

Ah! ſe peut-il?...

LE MARQUIS.

Elle n'oſa jamais vous le dire; mais elle

m'en a fait l'aveu tout-à-l'heure encore, en louant vos vertus, & le ſacrifice eſtimable que vous avez fait à la raiſon & à l'amour; elle ne pouvoit retenir ſes pleurs. „ Enfin, „ diſoit-elle, s'il eût cédé aux dangereux „ conſeils des faux amis qui l'entourent, „ & conſervé l'odieuſe paſſion du jeu, j'au- „ rois ſans doute facilement triomphé du „ penchant que j'ai pour lui; mais il eſt „ digne d'être aimé : il m'eſt donc permis „ d'avouer des ſentiments qu'il a ſi bien „ juſtifiés, & qui vont faire le bonheur de „ ma vie... "

LE CHEVALIER.

Où ſuis-je!... Eugénie!.... Ah! laiſſez-moi reſpirer un moment...

LE COMTE.

Venez, venez, mon fils...

LE MARQUIS.

Le Notaire vous attend, ne différons plus... venez...

LE CHEVALIER.

Arrêtez...

LE COMTE.

Quelle pâleur!... & quel égarement ſe peint dans ſes yeux!...

LE MARQUIS.

Et quelle eſt donc la cauſe de cet affreux déſordre? Chevalier, mon fils!...

LE CHEVALIER.

Moi! votre fils!...

LE MARQUIS.

Vous allez l'être...

LE CHEVALIER.

Non, jamais...

LE COMTE.

Que dites-vous!

LE MARQUIS.

Ma ſurpriſe eſt extrême!...

LE CHEVALIER.

Abandonnez un malheureux qui ne ſe connoît plus... Vous m'avez donné la mort... laiſſez-moi...

LE MARQUIS.

Juſte Ciel!...

LE COMTE.

Et que ſignifient, grand Dieu, ces farouches tranſports?...

LE CHEVALIER.

Du moins la probité me reſte encore; elle exige le ſacrifice de mon bonheur, de ma vie peut-être... N'importe, je dois n'écouter qu'elle... (*Il ſe jette aux pieds du Marquis.*) Je ſuis indigne de vos bontés, j'ai trahi mes promeſſes: je prévois ma ſentence, j'y ſouſcris; mais n'achevez point d'accabler par votre haine, un cœur déja livré au déſeſpoir...

LE MARQUIS, *le relevant.*

Ah! que m'apprenez-vous!...

LE COMTE.

Malheureux!... vous avez joué?

LE CHEVALIER.

J'ai perdu deux mille cinq cents louis, aujourd'hui, tout-à-l'heure... Je manquois à mes réſolutions, à mes ſerments, dans l'inſtant même où tout ſe diſpoſoit pour ma fé-

licité prochaine. Je trahiſſois Eugénie dans le moment où, pour la premiere fois, elle oſoit avouer ſans contrainte ſes ſentiments !... J'étois aimé... Hélas ! hier, ce matin encore, quels tranſports cette certitude ne m'auroit-elle pas inſpirés ! Et maintenant elle ne ſert qu'à me déſeſpérer!... Encore ſi j'avois joui de la douceur inexprimable d'entendre cet aveu de ſa bouche!... Mais non, je ne devois jamais goûter un inſtant d'un bonheur pur, & j'étois réſervé à d'éternelles douleurs.

LE MARQUIS.

Votre ſort étoit dans vos mains, n'accuſez que vous de vos peines.

LE CHEVALIER.

Hélas ! je me plains, je me meurs, & ne cherche point à m'excuſer.... O mon pere, quel fruit retirez-vous de tant de ſoins qui me furent prodigués !... votre bonheur n'étoit fondé que ſur le mien !... & je le ſavois !... Ah, je ſuis un monſtre à mes yeux.... Mais eſt-il poſſible, n'eſt-ce point une illuſion ? ai-je été capable d'oublier à la fois, dans le même inſtant, des devoirs ſi ſacrés, & qui ſont ſi profondément gravés dans mon cœur ?...

LE COMTE.

Oui, vous avez détruit mon repos, anéanti mes plus cheres eſpérances ; vous perdez l'objet que vous aimez ; & tous ces malheurs ſont l'ouvrage d'un ſeul moment de foibleſſe !... L'honnête homme eſt invariable dans ſes réſolutions, parce qu'il l'eſt dans ſes principes ; le ſacrifice qu'il

promet à la raiſon, eſt un engagement ſacré dont rien ne peut le diſpenſer; n'eût-il promis qu'au fond de ſon cœur, c'eſt aſſez, il eſt lié à jamais. Quel mérite a-t-on de former des réſolutions vertueuſes, ſi l'on ne ſait pas les garder? Et l'ame la plus dépravée a mille fois abjuré ſes égarements! Frappée de l'éclat de la raiſon, & fatiguée du vice, elle a tenté du moins de s'affranchir de ſes honteuſes chaînes!... Oui, mon fils, enfin une fatale expérience vous l'apprend, celui qui peut manquer aux loix qu'il s'eſt preſcrites lui-même, & qu'il a volontairement juré d'obſerver, ne doit ſa vertu qu'aux circonſtances, & ſon bonheur qu'au haſard.

LE CHEVALIER.

Ah, je ſais à quel point ma faute eſt inexcuſable, elle me coûte aſſez cher pour en connoître toute l'étendue!.... Dans un quart d'heure Eugénie ſera déſabuſée!... elle me haïra!... Maintenant elle m'attend, le Notaire eſt prêt.... Eugénie penſe à moi avec plaiſir; elle ſe repréſente ma joie, mon bonheur; elle parle de moi peut-être.... Elle croit qu'elle va ſigner l'engagement ſacré qui nous uniſſoit pour toujours!... Et ce ſoir je ſerai déteſté, proſcrit, & condamné par elle à ne jamais la revoir!... (*Au Marquis.*) Dites-lui du moins dans quel moment j'ai eu le courage de vous avouer mon égarement; quand vous veniez me chercher, quand vous me donniez Eugénie!... Daignez-lui peindre

mon déſeſpoir, mon repentir; obtenez-moi ſa pitié; préſervez-moi de ſon mépris, s'il eſt poſſible.... N'aigriſſez point ſes reſſentiments, je vous en conjure au nom de votre tendreſſe paſſée pour un malheureux, qui conſervera juſqu'à ſon dernier ſoupir, le ſouvenir de vos bontés, & le remords affreux d'avoir mérité de les perdre. Adieu!...

(*Il fait quelques pas pour ſortir.*)

LE MARQUIS.

Ah, c'en eſt trop.... arrêtez.

LE CHEVALIER.

Eh, que me voulez-vous?

LE MARQUIS.

Eugénie me fera des queſtions, je veux pouvoir y répondre. Vous ne m'avez fait aucuns détails....

LE CHEVALIER.

Tels qu'ils ſoient, ils ne peuvent m'excuſer.

LE MARQUIS.

N'importe, je veux les ſavoir.

LE CHEVALIER.

Quel récit demandez-vous! & qu'il eſt humiliant!... Mais vous le voulez, je dois obéir. On m'entraîna chez le Baron d'Albain, on y jouoit au trente & quarante. Je refuſai de jouer; mais Dorſain me perſécuta, parce qu'on venoit de paſſer ſix fois de ſuite. Séduit par l'idée qu'on devoit manquer à la fin, je jouai, & je gagnai: dans ce moment, Valmont, abſent de la chambre, rentra; & j'appris que celui qui te-

noit la main, étoit de moitié avec lui : alors, pour ne point jouer contre lui, je voulus quitter ; il ſe moqua de ma délicateſſe, me demanda ſa revanche. Je jouai, il paſſa ſept fois ; & ſous prétexte de me racquitter, profitant du trouble où j'étois d'avoir paſſé la loi qui m'étoit impoſée, il m'engagea de continuer ; enſuite je pris la main, je jouai encore une demi-heure, ne ſachant ou j'étois, ce que je faiſois, ayant abſolument perdu la tête ; enfin, je me retirai, devant deux mille louis à Valmont, & cinq cents louis à Dorſain, qui avoit profité de ma déroute pour jouer contre moi.

LE COMTE.

Et voilà, mon fils, les deux hommes que vous appelliez vos amis !

LE MARQUIS.

Ce jour lui vaudra dix années d'expérience. Juſqu'à cette fâcheuſe aventure, il n'eut que la vertu d'un jeune homme, celle de ſavoir fuir les occaſions dangereuſes. Déſormais il en ſaura triompher. Un cœur honnête ne peut jamais s'égarer qu'une fois ; ſa faute même rend ſa vertu plus ſolide, par les tourments, les remords & les réflexions, utiles & triſtes fruits d'une premiere erreur. Voyez donc toujours en moi, mon cher Chevalier, un pere indulgent & ſenſible. Non, je ne renonce point à un titre ſi doux....

LE CHEVALIER.

Quoi ! vous pourriez vous intéreſſer encore au ſort d'un infortuné ?

LE MARQUIS.

N'oſeriez-vous eſpérer rien de plus d'un cœur tel que le mien?

LE CHEVALIER.

Je crains de m'abuſer.... non, il n'eſt pas poſſible.

LE MARQUIS.

Va, le noble aveu de ta faute n'a ſervi qu'à redoubler ma tendreſſe pour toi!... (*Il lui tend les bras.*)

LE CHEVALIER, *ſe précipitant.*

Ah! vous me rendez la vie!...

LE COMTE, *embraſſant le Marquis.*

O mon ami!...

LE CHEVALIER, *embraſſant ſon pere.*

Mon pere!...

LE MARQUIS, *preſſant la main du Chevalier.*

Aimable & vertueux jeune homme!... Tant de franchiſe & de probité me ſont de ſûrs garants de votre conduite à l'avenir. Avant de m'expliquer, j'ai voulu connoître tous les différents mouvements de votre ame, & j'ai vu que, malgré votre douleur, vous n'avez pu vous repentir un inſtant de l'eſtimable aveu qui vous enlevoit toute eſpérance. Oui, plus que jamais, vous êtes digne d'Eugénie...

LE CHEVALIER.

O bonheur inattendu!... Quelles obligations m'impoſe cet excès d'indulgence & de bonté! Ah, quelles me ſeront cheres, qu'il me ſera doux de les remplir!... Quoi, vous me rendez Eugénie? Puis-je le croi-

re?... Mais, hélas! Eugénie elle-même voudra-t-elle me pardonner? Ce doute affreux empoiſonne toute ma joie!...

LE MARQUIS.

Je connois ſon cœur, j'en réponds...

LE CHEVALIER.

S'il faut ſubir de nouvelles épreuves, je m'y ſoumets avec tranſport.... Après ce que j'ai juſtement ſouffert, ne ſerai-je pas trop heureux qu'elle daigne ſeulement me permettre l'eſpérance?

LE MARQUIS.

Non, non, la vraie générosité ignore comment on peut ne pardonner qu'à demi; venez, ne faiſons pas attendre le Notaire plus long-temps.

LE CHEVALIER.

Le Notaire!... Grand Dieu! ce ſoir!...

LE COMTE, *au Marquis.*

Ah, comment vous exprimer la reconnoiſſance...

LE MARQUIS.

Ne parlons que de notre bonheur.... (*Il prend ſur la table le portrait d'Eugénie.*) Je reprends ce portrait, Chevalier, qui vous a fait répandre tant de pleurs: Eugénie vous le rendra; venez le recevoir de ſa main...

LE CHEVALIER.

Quoi, je vais la revoir!... Je tremble... La joie, la crainte, tour-à-tour rempliſſent mon cœur...

LE MARQUIS.

Allons, allons...

LE CHEVALIER.

Eh bien, conduiſez-moi donc à ſes pieds...

LE MARQUIS.

Venez, mon cher Chevalier... mais donnons-lui le bras; car il chancele & ne peut ſe ſoutenir. (*Le Comte & le Marquis lui donnent le bras.*)

LE CHEVALIER, *en s'en allant.*

Eugénie! hélas, que je deſire, & que je redoute votre préſence!... (*Ils ſortent.*)

FIN.

LE MAGISTRAT,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

Monſieur DE BALMONT, *Conſeiller au Parlement.*

DORVAL, *Fils de M. de Balmont.*

DURAND, *Secretaire de M. de Balmont.*

MELCOUR, *Ami de Dorval.*

SAINT-CLAIR, *jeune Maître des Requêtes.*

Monſieur MOREL, *jeune Avocat.*

Le Marquis de ROZELLES.

LA PIERRE, *Valet de M. de Balmont.*

La Scene eſt à Paris, chez M. de Balmont.

LE MAGISTRAT,

COMÉDIE.

Chi s'arma di virtu, vince ogni affetto.
Guarini, Paſtor fido.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Cabinet d'étude. On voit un bureau, ſur lequel ſont poſées deux lumieres.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR.

CONTENEZ donc, mon cher Dorval, ces tranſports violents; à la fin, vous trahirez votre ſecret...

DORVAL.

Ah, Melcour!... ſongez-vous que dans quelques heures, un arrêt irrévocable va décider du ſort de l'exiſtence, de la for-

tune, de l'honneur enfin de M. de Saint-Yves, du pere d'Adélaïde!... (*Il regarde à ſa montre.*) Il eſt ſept heures du ſoir; & demain avant le jour les Juges ſeront aſſemblés, & dans douze heures, la ſentence ſera prononcée!...

MELCOUR.

Mais la cauſe de M. de Saint-Yves eſt d'une juſtice évidente; votre pere en eſt le rapporteur : vous connoiſſez l'inaltérable équité de M. de Balmont; vous ſavez le poids que donnent toujours à ſes concluſions la haute conſidération dont il jouit, ſa probité reconnue, & l'étendue de ſes lumieres : ſans intrigue, ſans cabale, mais par le ſeul aſcendant de l'eſprit & de la vertu, n'eſt-il pas toujours ſûr de ramener toutes les opinions à la ſienne? Comment ces réflexions ne moderent-elles pas l'excès des vives inquiétudes qui vous accablent?

DORVAL.

Vous me parlez des vertus de mon pere; eh, qui les admire plus que moi! Moi, qui vois avec détail l'auſtérité de ſa vie, & les ſacrifices multipliés qu'il fait ſans ceſſe à ſes devoirs!... Pénétré de la dignité de ſon état, il penſe avec raiſon qu'il n'en eſt point de plus reſpectable, lorſqu'on en remplit les obligations ſacrées; & l'amour de l'humanité, une noble ambition de gloire, l'ont arraché depuis quinze ans à la diſſipation & à tous les plaiſirs de la ſociété. Je m'enorgueillis juſtement d'é-

tre le fils d'un tel pere; cette vive tendreſſe, cette profonde admiration qu'il m'inſpire, furent, vous le ſavez, les premiers ſentiments de mon cœur; & le temps & la raiſon n'ont fait que les fortifier encore. Mon pere eſt ſûrement le plus juſte & le plus vertueux des hommes; mais enfin, Melcour, il eſt homme, il peut ſe tromper; malgré les plus pures intentions, ne peut-on pas s'abuſer ſoi-même?... D'ailleurs, l'ennemi de M. de Saint-Yves, le Marquis de Rozelles, eſt ſi adroit, ſi actif! Mon pere eſt inſenſible aux ſollicitations; mais l'intrigue a tant de reſſources!... Ah, je découvre mille ſujets de crainte, & j'ai les plus noirs preſſentiments.

MELCOUR.

Je ne vous conçois pas; il y a ſix ſemaines que vous ne doutiez pas du gain de ce procès; hier encore vous paroiſſiez tranquille.

DORVAL.

Il eſt vrai; mais demain il ſera jugé!... Je tremble, & je vois tout en noir. Qu'en dit-on dans le monde?

MELCOUR.

Eh, que vous importe? De quel ſoin allez-vous vous embarraſſer!

DORVAL.

On croit que M. de Rozelles gagnera?

MELCOUR.

Depuis que ce procès eſt commencé, M. de Rozelles va par-tout, & paſſe la moitié de ſa journée à faire des viſites, ce

qui eſt un grand moyen de gagner les ſuffrages; d'un autre côté, M. de Saint-Yves, occupé de ſon affaire, ſe tient renfermé chez lui, ne voit que ſa famille, ſon Rapporteur & ſon Avocat; ainſi, il eſt tout ſimple que le monde donne raiſon à ſon ennemi.

DORVAL.

Ah, Ciel!... Mais on n'a donc pas lu les Mémoires?...

MELCOUR.

On n'a lu que ceux du Marquis de Rozelles, parce qu'ils ſont remplis de plaiſanteries & de méchancetés; ceux de M. de Saint-Yves ſont très-ſages, très-perſuaſifs; ils contiennent d'excellentes raiſons; mais aujourd'hui ce n'eſt pas tout cela qu'on cherche dans un Mémoire : des perſonnalités, des injures, de la moquerie, une ironie bien piquante, voilà ce qui les fait lire; & les gens du monde ſont en général ſi légers, ſi déſœuvrés, ſi ennuyés, que pourvu qu'on les faſſe rire un moment, on a toujours raiſon avec eux.

DORVAL.

Mais un Mémoire qui traite des affaires les plus importantes & les plus ſérieuſes, doit-il être plaiſant?...

MELCOUR.

Que voulez-vous, mon ami, c'eſt une mode nouvelle, mais preſque univerſelle, & malheureuſement l'on doit craindre ſa durée; car il eſt beaucoup plus facile d'é-

tre railleur & bouffon, que d'être éloquent, noble & pathétique.

DORVAL.

Allons, M. de Saint-Yves perdra ſon procès; je m'y attends.

MELCOUR.

Vous auriez bien mauvaiſe opinion des Magiſtrats, ſi vous les penſiez occupés de ces jugements ſuperficiels qui ſe forment dans le monde; que leur importe ce qui s'y dit? Ne doivent-ils pas juger uniquement d'après les preuves & leur conſcience?

DORVAL.

Melcour, dites-moi, vous voyez mon pere tous les jours; pluſieurs fois on lui a parlé de cette affaire en votre préſence; pour qui croyez-vous qu'il penche en ſecret?

MELCOUR.

Mais, vous le connoiſſez mieux que moi....

DORVAL.

Hélas, quand on prononce le nom de Monſieur de Saint-Yves, j'oſe à peine le regarder; il me ſemble alors que mon ſecret eſt écrit ſur mon viſage; & ſi mon pere le pénétroit, il ſe récuſeroit, j'en ſuis ſûr; il a une délicateſſe ſi ſcrupuleuſe!.. Quand je vis en Lorraine, il y a dix-huit mois, pour la premiere fois, Mademoiſelle de Saint-Yves, cette cruelle affaire étoit déja commencée; dès-lors je conçus l'idée de faire conſeiller à ſon pere de choiſir le mien

pour Rapporteur, & cette raiſon m'engagea ſeule à cacher une malheureuſe paſſion, dont tant de contrainte, d'inquiétude & de myſtere, ont encore augmenté la violence. Je crains la pénétration de mon pere, & ſurtout cette vivacité qui m'eſt naturelle, & qui vingt fois déja a penſé me trahir : ainſi, loin d'avoir la témérité d'examiner ſes mouvements, je ne ſonge qu'à lui dérober les miens; mais vous, Melcour...

MELCOUR.

Sur les affaires, Monſieur de Balmont eſt impénétrable; par intérêt pour vous, je l'ai bien étudié; mais ſa prudence dérouteroit encore un obſervateur beaucoup plus expérimenté que moi.

DORVAL.

Il eſt contre Monſieur de Saint-Yves, j'en ſuis ſûr.

MELCOUR.

Bon, voici du nouveau!..... Vous venez donc de faire cette découverte dans l'inſtant?

DORVAL.

Et Durand, ſon Secretaire, la Pierre, ſon laquais, & toute la maiſon, ſont pour Monſieur de Rozelles; je n'en doute pas.

MELCOUR.

Réellement vous extravaguez. Mais, quand cela ſeroit, M. de Balmont ſe laiſſe-t-il gouverner par Durand? Se repoſe-t-il entiérement ſur lui, du ſoin d'examiner les papiers? Se contente-t-il des ſimples extraits faits par un Secretaire? D'ailleurs,

ce

ce Durand lui-même n'eſt-il pas un honnête homme! Il eſt ici depuis ſix ans. M. de Balmont, avant de le prendre, fit les informations les plus exactes ſur ſa conduite & ſur ſa vie entiere; & en ſe l'attachant, il lui aſſura un ſort qui ſuffiſoit pour mettre au-deſſus de toute corruption, un homme infiniment moins vertueux que Durand. „ Je „ veux, diſoit M. de Balmont, que mon „ Secretaire ſoit aſſez à ſon aiſe pour n'être jamais tenté par une offre ſecrete & „ vile. Quel droit aurois-je de lui défendre „ de recevoir de l'argent, ſi je ne lui procurois pas un ſort agréable? Enfin, ajou„ toit-il, la baſſeſſe d'un Secretaire réjail„ lit ſur ſon maître, & ſuffit pour ternir ſa „ réputation; & le Magiſtrat qui la con„ noît & la tolere, en partage l'infamie. " Tels étoient les diſcours de M. de Balmont, & tels ſont ſes principes. Vous étiez trop jeune alors pour en être frappé; mais, moi, j'avois ſeize ans, & tous ces détails ſont encore préſents à ma mémoire.

DORVAL.

Je me les rappelle parfaitement, quoique je n'euſſe que douze ans. Je ne doute pas de la probité de Durand; d'ailleurs, mon pere le veille de ſi près, qu'il me paroît impoſſible qu'il oſât trahir ſon devoir, même quand il auroit moins d'honnêteté qu'il n'en a: il ſait trop que mon pere ſeroit inflexible à cet égard, & que la premiere faute de ce genre, lui coûteroit ſa place. Mais

il a vu M. de Rozelles pluſieurs fois, il peut être prévenu en ſa faveur...

MELCOUR.

Un Secretaire qui ne prend point d'argent, ne reçoit point de préventions; d'ailleurs, ſi le Marquis de Rozelles a gagné, par ſon eſprit & ſon éloquence, l'inclination de Durand, ſoyez bien perſuadé que Durand ne ſéduira pas votre pere.

DORVAL.

Ah, Melcour, vous raiſonnez bien froidement ſur tout cela!

MELCOUR.

Oui, je raiſonne ſenſément; & dans ce moment, ce n'eſt pas ce qu'il vous faudroit, je le vois bien. Vous ne demandez qu'à vous déſeſpérer; tout ce qui peut vous calmer, vous déplaît.

DORVAL.

Je ſuis hors de moi, je l'avoue. J'attends la nuit, j'attends le jour avec une impatience & des craintes inexprimables! J'ai un battement de cœur qui ne me quitte point, quand je penſe aux ennemis de M. de Saint-Yves; quand je ſonge que demain, ce jour ſi deſiré, ſera peut-être celui de leur triomphe, je ſens au fond de mon ame un poids qui m'oppreſſe & m'accable, & j'éprouve des mouvements de reſſentiment & de colere qui vont juſqu'à la fureur... Certainement j'ai la fievre, je ne ſuis pas dans mon état ordinaire, je n'ai pas ma tête.... Je ſuis mécontent de tout ce qui m'environne, de vous-même, Melcour; vous ne me don-

nez pas une ſeule conſolation ; au contraire, depuis ce matin, vous ne m'avez pas dit un mot qui ne m'ait affligé.... Je vois que vous preſſentez mon malheur, vous voulez m'y préparer... Vous croyez que M. de Saint-Yves perdra ſon procès?..... Répondez-moi ; réellement, qu'en penſez-vous? Dites-moi la vérité?

MELCOUR.

Eh, mon Dieu, faut-il toujours vous répéter la même choſe : je ſuis perſuadé de la juſtice de la cauſe de M. de Saint-Yves ; ſon affaire eſt entre les mains de M. de Balmont, ainſi il me ſemble que nous avons tout lieu d'eſpérer...

DORVAL.

Il vous ſemble!... Vous parliez bien plus affirmativement hier encore.

MELCOUR.

Vous le croyez. Mais je vous aſſure que j'ai toujours tenu le même langage.

DORVAL.

Enfin, vous avez changé de ſentiment!...

MELCOUR.

Mais quoi, voulez-vous que je vous diſe que je ſuis ſûr du gain de ce procès? Une ſemblable folie pourroit-elle vous conſoler & vous ſatisfaire?

DORVAL.

Je voudrois qu'on prît part à mes peines, je voudrois qu'on ne cherchât point à les aigrir encore par une dureté & une froideur ſi révoltantes! Enfin, je voudrois moins de raiſons peut-être, mais plus d'amitié... Mel-

cour, laiſſez-moi; je vous ennuye, vous m'affligez; je ſuis hors d'état de ſupporter l'impatience & la contrariété; laiſſez-moi, de grace...

MELCOUR.

Vous ſouffrez, vous êtes malheureux; ſi j'ai pu vous bleſſer, cher Dorval, j'ai tort ſans doute, & un tort que je ne dois jamais me pardonner...

DORVAL.

Ah, Melcour... excuſez un infortuné qui n'eſt plus à lui-même!.... Ah, que votre raiſon rappelle la mienne! Elevés enſemble, les liens du ſang, l'habitude, l'amitié, tout doit nous unir à jamais. Je ſuis injuſte & violent; mais vous ſavez, Melcour, ſi vous m'êtes cher!... Je vous outrage, & cependant je donnerois ma vie pour vous...

MELCOUR.

J'en ſuis bien ſûr; votre cœur ne ſait point aimer foiblement: mais ſi vous n'apprenez pas à réprimer l'excès de votre ſenſibilité, & l'impétuoſité de votre caractere, vous ſerez toujours malheureux...

DORVAL.

Ah, que j'envie votre ſageſſe & votre tranquillité!

MELCOUR.

J'ai vingt-deux ans, & vous n'en avez que dix-huit...

DORVAL.

Votre raiſon fut dans tous les temps ſupérieure à votre âge... Quand je me compare à vous, Melcour, je ne puis com-

prendre l'amitié qui vous attache à moi... Que je rougis de mes foibleſſes, en penſant combien j'ai peu profité des ſoins & des leçons de mon pere, & de vos conſeils!... Je n'ai jamais reçu que des exemples vertueux & ſublimes. Je fus élevé ſous les yeux de mon pere, dans cette maiſon où régnerent toujours l'ordre, la décence & la paix; dans cette maiſon enfin, le ſanctuaire auguſte de l'équité, du déſintéreſſement, de la bienfaiſance, & de toutes les vertus! Et ſi jeune, déja mon cœur eſt ouvert aux paſſions les plus impétueuſes, & je ne ſuis qu'un inſenſé!... Ah! quelles réflexions humiliantes!.. Cependant; je ſens dans ce cœur un deſir ardent de me diſtinguer, & de m'égaler un jour à mon pere; l'éclat de ſa réputation, la gloire de ſa vie enflamment mon ame, & frappent vivement mon imagination... Oui, pour parvenir au bonheur de lui reſſembler, j'aurai la force de faire, s'il le faut, les plus grands ſacrifices.... Oui, je ſaurai vaincre la violence de mon caractere & maîtriſer mes paſſions... N'eſpérez-vous pas, mon cher Melcour, qu'il me ſera poſſible de ſurmonter mes défauts?

MELCOUR.

Avec les principes que vous avez, & cette nobleſſe de ſentiments qui vous caractériſent, que ne doit-on pas attendre de vous! D'ailleurs, n'avez-vous pas entendu dire que votre pere, dans ſa premiere jeuneſſe, eut des paſſions très-vives? Il étoit aimable, recherché, il aimoit le monde; cependant

le deſir d'acquérir une grande réputation, & ſur-tout l'amour de la vertu, triompherent bientôt de ſes autres penchants; &, ſans balancer, il ſacrifia tous ſes goûts aux devoirs de ſon état..... Mais quelqu'un vient....

DORVAL.

Ah, Ciel! je reconnois la voix de Saint-Clair; quelle contrariété!....

MELCOUR.

Le voici, contraignez-vous; ſongez combien il eſt indiſcret & léger...

DORVAL.

J'avois encore mille choſes à vous dire; cette viſite me déſeſpere.

SCENE II.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

BON jour, Dorval... On ne peut voir M. de Balmont?

DORVAL.

Non, il eſt enfermé dans ſon cabinet depuis le dîner.

SAINT-CLAIR.

Ah, fort bien... Mais, dans ſon cabinet!... eſt-ce que nous n'y ſommes pas?

DORVAL.

Non, ce n'eſt pas celui où mon pere travaille ordinairement.

SAINT-CLAIR.

Je ne conçois pas comment M. de Balmont peut réſiſter à la fatigue affreuſe du travail aſſidu qu'il s'eſt impoſé...

MELCOUR.

En ne veillant jamais, & ſe couchant tous les jours à dix heures & demie, il conſerve ſa ſanté, & ne s'endort point au palais.

SAINT-CLAIR.

Moi, ce régime-là me tueroit...

MELCOUR.

Cela peut être; en effet, il ne convient pas à tout le monde.

SAINT-CLAIR.

Je ne crois pas que Dorval ſoit tenté d'embraſſer l'état de la robe, & je le conçois : aſſurément, l'exemple que lui donne ſon pere, eſt très-beau ; mais cet excès d'auſtérité n'eſt pas fait pour ſéduire un jeune homme ; c'eſt une eſpece de couvent, que cette maiſon-ci.... ſe coucher à dix heures, renoncer au monde, aux ſpectacles; ne jamais donner à ſouper; paſſer ſa vie enfermé dans un cabinet... véritablement cela eſt héroïque... &, pour moi, je ne vois point de différence entre le ſort d'un hermite, & celui de M. de Balmont.

DORVAL, *avec humeur.*

On en pourroit cependant remarquer une

petite qui vous eſt échappée : c'eſt qu'un hermite n'eſt utile à perſonne. Ainſi, vous conviendrez que la comparaiſon n'eſt pas heureuſe...

SAINT-CLAIR.

Je plaiſantois... ſûrement le bien public, la gloire, ſont de grands motifs dans notre état...

DORVAL, *bas à Melcour.*

Notre état, dit-il; cette expreſſion me choque dans ſa bouche.

MELCOUR, *bas à Dorval.*

Taiſez-vous donc.

SAINT-CLAIR.

A propos, on juge donc demain ce fameux procès du Marquis de Rozelles... une affaire fort délicate... fort embrouillée...

DORVAL, *à part.*

Embrouillée... la patience m'échappe...

SAINT-CLAIR.

Je n'ai appris qu'aujourd'hui que M. de Saint-Yves avoit une fille; elle a dix-huit ans; on dit qu'elle eſt très-intéreſſante; elle n'a qu'un frere; ſi ſon pere gagne ſon procès, elle ſera riche... mais la perte de ce procès renverſeroit toute leur fortune... C'eſt une terrible poſition que celle de M. de Saint-Yves; à la veille d'être, peut-être, ruiné & déshonoré... Où allez-vous donc, Dorval?...

DORVAL, *s'arrêtant.*

Eviter un entretien.... auquel je ne dois pas me mêler.... Vous oubliez que

mon pere eſt Rapporteur de M. de Saint-Yves...

MELCOUR.

En effet, ce n'eſt pas ici qu'on peut ſe permettre une converſation ſur cette affaire...

SAINT-CLAIR, *à part.*

Quelle pédanterie!... (*Haut. Il regarde à ſa montre.*) Comment donc, il eſt huit heures; la répétition ſera commencée...

MELCOUR.

Quelle répétition?

SAINT-CLAIR.

Eh, mon Dieu, je ſuis bien malgré moi, je vous aſſure, le premier acteur d'une troupe de ſociété...

MELCOUR.

Bon, vous jouez la Comédie.

SAINT-CLAIR.

Que voulez-vous; j'ai cédé aux perſécutions de trois ou quatre femmes, qui, d'*autorité*, m'ont forcé à prendre une demi-douzaine de rôles.

MELCOUR.

Et quel eſt votre genre?

SAINT-CLAIR.

Mais... j'ai joué le Joueur, Darviane, le Comte d'Olban; dans ce dernier rôle, ſur-tout, j'oſe dire que j'ai eu quelques ſuccès... Il eſt vrai que notre *Nanine* étoit charmante, & que d'ailleurs elle joue comme un ange; ce n'eſt pas une exagération, mais elle eſt infiniment ſupérieure

à la meilleure Actrice de la Comédie Françoiſe.

MELCOUR.

Vous ne m'étonnez point ; je n'ai pas encore vu de troupe de ſociété qui n'ait eu, de deux ou trois de ſes Acteurs, une ſemblable opinion.... Mais, cependant, cette grande Actrice prend toujours des leçons, je parie ?...

SAINT-CLAIR.

Oh, oui ; il le faut bien, pour acquérir un certain uſage du Théâtre ; mais elle a mille fois plus de talents que ſon maître.

MELCOUR.

Les Comédiens François doivent être bien humiliés ! Ils conſacrent leur vie entiere à l'étude d'un art très-difficile, &, malgré leurs travaux & leurs ſoins, ils ont ſans ceſſe la mortification de ſe voir égalés, & même ſurpaſſés par les gens du monde, qui, ſans habitude, ſans peine, ne jouant la Comédie que par haſard, & pour leur amuſement, arrivent cependant à la perfection avec tant de facilité... Cela eſt piquant pour les Comédiens, il en faut convenir....

SAINT-CLAIR.

Vous vous moquez ; mais je vous aſſure que notre troupe eſt excellente.... notre dernier ſpectacle fut reçu avec des tranſports...

MELCOUR.

Je ſuis perſuadé qu'il le méritoit... mais les applaudiſſements prouvent peu de cho-

ſe... En recevant un billet, ne prend-on pas l'engagement d'applaudir?...

SAINT-CLAIR.

Enfin, ſi nos ſpectacles ennuyoient, y viendroit-on?

MELCOUR.

Et le déſœuvrement, la curioſité, les comptez-vous pour rien?...

DORVAL.

Eh, mon Dieu, Melcour, de quoi vous mêlez-vous?... Ne voyez-vous pas que vous retenez Monſieur, & que vous abuſez de ſa complaiſance... Il eſt attendu!...

SAINT-CLAIR.

Il eſt certain que je ſerai cruellement grondé.... Adieu, pour le coup je me ſauve. Adieu. (*Il ſort.*)

SCENE III.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

Ah, je reſpire!... Sa converſation avoit donc de grands charmes pour vous?...

MELCOUR.

Je n'ai pu réſiſter au plaiſir de me moquer un peu de ſa ridicule vanité. D'ailleurs, concevez-vous qu'un homme de l'état de Saint-Clair adopte un genre d'amuſement, ſans doute très-agréable, mais

qui néceſſairement conſume un temps ſi conſidérable!...

DORVAL.

N'entends-je pas mon pere?

MELCOUR.

Oui, c'eſt lui... Je vous laiſſe; je ſuis obligé de ſortir, mais je reviendrai ſouper avec vous....

DORVAL.

Ah, n'y manquez pas... ne m'abandonnez pas ce ſoir dans l'état où je ſuis.

MELCOUR.

Je ſerai de retour dans une demi-heure. (*Il ſort.*)

DORVAL.

Se peut-il que je ſois auſſi malheureux avec un tel ami & le meilleur des peres!...

SCENE IV.

M. DE BALMONT, DORVAL.

M. DE BALMONT, *tenant une lettre.*

MON fils, je vous cherchois.... j'ai à vous parler d'une importante affaire....

DORVAL.

Comment?

M. DE BALMONT.

Votre éducation eſt finie; je vous exhorte depuis un an, mon fils, à réfléchir mûrement ſur le choix de l'état que vous voulez embraſſer; voici le moment de vous décider....

DORVAL.

Toutes mes réflexions ſont faites, mon pere; l'état qui me paroît le plus utile, le plus reſpectable, c'eſt le vôtre....

M. DE BALMONT.

Ecoutez-moi : je viens de recevoir une lettre du beau-frere de Melcour; il m'offre pour vous un placement militaire très-avantageux.... Tenez, liſez ſa lettre. (*Il la lui donne.*)

DORVAL.

Cette grace, que je dois ſans doute à l'amitié de Melcour, ne peut me faire changer de réſolution. (*Il lit la lettre tout bas.*)

M. DE BALMONT.

Vous aimez la gloire; ſongez, mon fils, que la plus éclatante, eſt celle qu'un Militaire peut acquérir.

DORVAL.

La plus ſolide eſt à mes yeux la plus brillante : j'honore, je réſpecte un Militaire diſtingué par ſon courage & ſes talents; mais enfin, ce n'eſt que dans un temps paſſager de malheur & de calamité qu'il peut être utile à ſa Patrie; la paix, qu'il doit deſirer comme citoyen, lui ravit toute occaſion de ſe ſignaler, & le replonge dans l'oiſiveté & l'inaction. Pour moi, je veux conſacrer ma vie entiere à l'utilité publique; je veux, dans tous les temps, pouvoir prouver mon zele & mon amour pour mon pays. Laiſſez-moi donc entrer dans la noble carriere que vous parcourez avec tant d'éclat...

Pendant la guerre, pendant la paix, vous ſervez également vos concitoyens; rien n'interrompt, rien ne ſuſpend vos laborieux travaux; chaque jour ajoute à votre gloire, & la mort ſeule pourra mettre un terme à cette activité bienfaiſante & généreuſe..... Voilà l'état que je choiſis, & le modele auguſte que je veux imiter. Sans doute, mon pere, je n'ai ni vos vertus, ni votre génie; mais j'aurai vos conſeils & votre exemple.

M. DE BALMONT.

Depuis long-temps je connois vos ſentiments à cet égard; votre réſolution me paroît fixe & déterminée; cependant, mon fils, je crois devoir la combattre encore: ſongez que, pour ſe diſtinguer dans l'état que vous voulez choiſir, il faut renoncer aux plaiſirs, au monde, aux charmes ſi doux de la ſociété. Aucun état ne preſcrit des devoirs auſſi rigoureux & auſſi difficiles à remplir....

DORVAL

Il en eſt plus glorieux.

M. DE BALMONT.

Vous avez de l'élévation, votre ame eſt noble & pure, mais vos paſſions ſont violentes....

DORVAL.

Je les vaincrai.

M. DE BALMONT.

Pourrez-vous, mon fils, abandonner des lectures agréables, & ceſſer de vous occuper de la littérature & des arts, pour vous livrer uniquement à l'étude des loix,

étude aride, abſtraite, embrouillée, qui demande tout le diſcernement de la plus ſaine raiſon, & l'attention la plus conſtante & la plus réfléchie?

DORVAL.

Le deſir d'illuſtrer ſon nom, fait ſupporter ſans peine un travail fatiguant, & ſurmonter les dégoûts de l'ennui.

M. DE BALMONT.

Mais vous êtes ſenſible; aurez-vous le courage de réſiſter aux mouvements d'une pitié ſouvent dangereuſe; ſaurez-vous, quand votre devoir l'exigera, immoler la compaſſion & vos penchants ſecrets, à la juſtice quelquefois affligeante & ſévere? Etes-vous ſûr de ne jamais vous laiſſer aveugler par les préventions de l'amitié, ou la ſéduction de l'amour?... Vous rougiſſez, mon fils, vous baiſſez les yeux; l'auſtérité de cette peinture vous trouble, vous étonne, & refroidit votre zele!...

DORVAL.

Non, mon pere, non, rien ne peut le rallentir. Ne connoiſſois-je pas avant cet entretien les devoirs d'un Magiſtrat? Ne les rempliſſez-vous pas tous? Vous poſſédez ces qualités auſteres que vous dépeignez; ces ſacrifices dont vous parlez, vous les avez tous faits, & vous êtes heureux! La gloire, votre renommée, & ſur-tout le témoignage de votre conſcience, vous dédommagent aſſez des privations que vous vous êtes impoſées, & vous font chérir & pré-

férer à tout autre, l'état ſublime que vous avez choiſi....

M. DE BALMONT.

Oui, ſans doute, je ſuis heureux. J'ai pu me tromper; mais du moins nulle faute volontaire n'a ſouillé ma vie; je n'ai rien à me reprocher d'eſſentiel: cependant, mon fils, ne penſez pas que je ſois exempt d'agitations, de troubles, & même de repentir....

DORVAL.

Du repentir!... Vous, mon pere!...

M. DE BALMONT.

Le méchant n'a de remords que pour le crime.... mais une légere faute ſuffit pour en faire éprouver l'atteinte douloureuſe à l'homme vertueux. Toutes les fois que je me ſuis chargé d'une affaire épineuſe & délicate, j'ai ſenti vivement cette peine inévitable, ſur-tout dans notre état. D'abord, quand j'examine une cauſe, l'habitude que j'ai du travail, ſert à me la faire débrouiller en peu de temps avec facilité; je crois bientôt en avoir démêlé toutes les difficultés; enſuite, après une mûre réflexion, je me détermine vers une opinion; & bien certain que je ſuis dépouillé de prévention & de partialité, je ſuis tranquille. Mais à meſure que le jour du jugement approche, une foule de craintes, d'incertitudes, de ſcrupules, viennent ſucceſſivement me tourmenter. Il me ſemble alors que je n'ai point aſſez ſoigneuſement examiné l'affaire; il me ſemble que je ſuis con-

TAYLOR INST. OXFORD

pable de mille négligences ; je me reproche amérement les plus légeres diſtractions ; enfin, mon repos eſt troublé par les inquiétudes les plus cruelles !...

DORVAL.

Ces inquiétudes vous honorent, elles prouvent l'excès de votre délicateſſe... Mais je m'afflige en penſant qu'aujourd'hui.... vous les reſſentez peut-être.... On juge demain un procès ſi intéreſſant !...

M. DE BALMONT.

Ah, ſûrement, mon cœur n'eſt pas ſans émotion !

DORVAL.

Ciel !... cependant.... cette affaire paroît ſi claire, & les droits de M. de Saint-Yves ſi bien établis !...

M. DE BALMONT, *avec ſévérité.*

Vous devez taire votre opinion, Dorval....

DORVAL, *à part.*

Hélas ! je ſuis prêt à me trahir !...

SCENE V.

M. DE BALMONT, DORVAL, LA PIERRE.

LA PIERRE, *à M. de Balmont.*

MR. le Marquis de Rozelles demande s'il peut entrer ?

M. DE BALMONT.

Oui, ſans doute.... (*La Pierre ſort.*)

DORVAL, *à part.*

Le Marquis de Rozelles!... Ah, fortons; évitons cette odieuſe rencontre!... (*Il fait quelques pas.*)

M. DE BALMONT.

Ecoutez, mon fils: l'oncle de Melcour me demande une prompte réponſe, gardez ſa lettre; je vous prie de la lire encore avec attention, & dans deux jours vous m'inſtruirez de votre derniere réſolution.

DORVAL.

Oui, mon pere.... (*à part.*) Je le vois, M. de Saint-Yves eſt perdu, je ſuis au déſeſpoir.... (*Il ſort impétueuſement.*)

SCENE VI.

M. DE BALMONT, *ſeul.*

SUREMENT il perſiſtera dans ſon projet!... j'ai dû le combattre; mais combien je jouis des motifs qui le déterminent! Comme ſon ame eſt noble & ſenſible! qu'il m'eſt cher!... On vient.... c'eſt le Marquis de Rozelles.... Allons, armons-nous contre toute la ſéduction & tout l'art de la ſollicitation la plus adroite!...

SCENE VII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *tenant un papier.*

PARDONNEZ-MOI, Monſieur, cette derniere importunité....

M. DE BALMONT *lui préſente un fauteuil; ils s'aſſeyent l'un & l'autre.*

Mon devoir eſt de vous entendre....

LE MARQUIS.

Je ſais, Monſieur, combien vous êtes au-deſſus des ſollicitations, combien vous les mépriſez; mais on n'a pas toujours la poſſibilité de pouvoir mettre des bornes au zele de l'amitié.... Un de mes amis vient de me forcer à recevoir cette lettre qu'il m'apportoit de Verſailles, & il a exigé de moi une promeſſe poſitive de vous la rendre.... La voici; elle vous eſt adreſſée.... (*Il la lui donne.*)

M. DE BALMONT, *la prenant.*

Vous ſavez, Monſieur, qu'une lettre de recommandation, telle qu'elle ſoit, ne peut avoir nulle influence dans une affaire de ce genre. (*Il ouvre la lettre, & lit tout bas.*)

LE MARQUIS, *pendant qu'il lit.*

Je penſe bien comme vous; mais quand on a beaucoup de parents, d'amis, qui tiennent tous à la Cour, il eſt impoſſible

de rejetter toutes les preuves d'intérêt qu'ils veulent donner.... cependant, combien j'en ai refuſées!... Je dédaigne ſi ſincérement tous ces petits moyens.... d'ailleurs, j'ai, je l'avoue, une entiere confiance dans la bonté de ma cauſe, & je puis dire, ſans me flatter, que j'ai pour moi l'opinion générale, & le vœu univerſel.... mes Mémoires ont produit un effet!... ſur-tout à Verſailles!...

M. DE BALMONT, *après avoir lu.*

Je me trouve fort honoré, Monſieur, de recevoir une lettre ſignée par un nom ſi reſpectable....

LE MARQUIS.

Je ſais qu'elle eſt remplie de bonté pour moi, témoignage d'autant plus flatteur, que je ne l'avois ni demandé, ni deſiré.

M. DE BALMONT.

Avez-vous, Monſieur, quelque choſe de particulier à me dire ſur votre affaire?

LE MARQUIS.

Voici encore une lettre, mais d'un autre genre, que je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien lire; elle n'eſt point dans mes Mémoires, parce qu'on n'a pu me la procurer qu'aujourd'hui. Vous connoiſſez l'écriture de Monſieur de Saint-Yves, cette lettre eſt de lui; elle s'adreſſoit à Madame d'Argencour, ſa belle-ſœur....

M. DE BALMONT.

Mais, Madame d'Argencour n'eſt-elle pas brouillée avec Monſieur de Saint-Yves?

LE MARQUIS.

Sans doute, & pour des procédés affreux.... Dans cette lettre, vous verrez, de la part de Monſieur de Saint-Yves, les preuves d'une confiance entiere; vous y verrez pluſieurs ſatyres très-vives contre des hommes en place....

M. DE BALMONT.

Que m'importe, Monſieur?

LE MARQUIS.

Ah, je veux par-là prouver que Monſieur de Saint-Yves eſt une homme violent, impétueux, haineux, imprudent & inconſidéré, puiſqu'il écrivoit ainſi ſes opinions & ſes ſentiments à une femme...

M. DE BALMONT.

Cette femme étoit ſa belle-ſœur, il la croyoit ſon amie.

LE MARQUIS.

Mais il s'eſt brouillé avec elle ſans ménagement.

M. DE BALMONT.

Peut-être en a-t-il eu de juſtes raiſons.

LE MARQUIS

Cependant elle poſſédoit ſes ſecrets.

M. DE BALMONT.

Il la jugeoit incapable de les trahir, & penſoit, apparemment, que l'honneur en elle l'emporteroit ſur la haine.

LE MARQUIS.

Enfin, liſez, Monſieur; cette lettre vous fera connoître l'homme....

M. DE BALMONT.

Non, Monſieur; je vois au bas de cette

lettre une ſeule phraſe qui doit m'empêcher de la lire....

LE MARQUIS.

Comment?

M. DE BALMONT, *lui montrant l'endroit.*

Tenez, liſez ce mot; *brûlez cette lettre*; & malgré cette priere, toujours ſacrée pour les honnêtes gens, cette lettre, au bout de deux ans, exiſte encore, & Madame d'Argencour la remet entre des mains ennemies!... Ce procédé me fait horreur; je n'en partagerai point l'iniquité; je ne lirai point cet écrit.

LE MARQUIS.

Ah, ſi vous ſaviez l'étendue des torts de M. de Saint-Yves avec ſa belle ſœur...

M. DE BALMONT.

Tels qu'ils ſoient, ils ne peuvent jamais autoriſer cet indigne abus d'une ancienne confiance. D'ailleurs, Monſieur, la brouillerie de Madame d'Argencour & de ſon beau-frere, n'a rien de commun avec votre affaire; ainſi ces détails me ſont inutiles.

LE MARQUIS.

Mais ils pourroient ſervir à vous éclairer ſur le caractere de Monſieur de Saint-Yves...

M. DE BALMONT.

Ce n'eſt ni du caractere, ni de la conduite de Monſieur de Saint-Yves, que je dois m'occuper; c'eſt de l'affaire qui m'eſt confiée: tout ce qui eſt étranger à cette affaire, ne me regarde point; il pourroit avoir eu des torts avec un autre, & rai-

ſon avec vous; il s'agit de ſavoir, non s'il eſt honnête homme, mais ſi, dans cette occaſion, il a la juſtice de ſon côté.... Et voilà le ſeul point de ſa vie & de la vôtre que je doive examiner,

LE MARQUIS.

Il me ſemble cependant...

SCENE VIII.

M. DE BALMONT, LE MARQUIS, LA PIERRE.

LA PIERRE, *à Monſieur de Balmont.*

MONSIEUR Morel eſt dans votre ſallon, Monſieur.....

M. DE BALMONT.

Qu'il entre. (*La Pierre ſort.*)

M. DE BALMONT, *ſe levant*

C'eſt l'Avocat de Monſieur de Saint-Yves; vous n'avez plus rien à me dire, il eſt tard; permettez-moi, Monſieur, de le recevoir.

LE MARQUIS.

Je vous laiſſe; mais ſouffrez que je vous recommande encore de relire la petite feuille que j'ai eu l'honneur de vous donner ce matin....

M. DE BALMONT.

Soyez ſûr, Monſieur, que je ne néglige rien de ce qui peut m'éclairer. (*Il le reconduit quelques pas.*)

LE MARQUIS.

Je ſuis donc tranquille. (*A part, en s'en allant.*) Ah, combien je me repens de n'avoir pas demandé un autre Rapporteur!... (*Il ſort.*)

M. DE BALMONT, *ſeul.*

Je crois qu'il ſort bien mécontent de moi, & qu'il trouve mes principes bien rigides!... Ah, voici Monſieur Morel.

SCENE IX.

M. DE BALMONT, M. MOREL.

M. MOREL.

MONSIEUR de Saint-Yves n'a pu venir ce ſoir; ſa fille eſt malade: cette jeune perſonne, à la veille de voir juger ſon pere, éprouve des inquiétudes qu'on ne peut dépeindre; elle a eu tout-à-l heure une attaque de nerfs réellement effrayante, & Monſieur de Saint-Yves ne peut la quitter. Il m'a chargé, Monſieur, de vous donner ce papier, qui n'eſt pas, dit-il, d'une grande importance, mais qu'il vous prie cependant de faire examiner ce ſoir, par votre Secretaire, afin que vous puiſſiez en avoir demain à votre réveil un extrait ſur lequel vous jetterez les yeux avant d'aller au Palais.

M. DE BALMONT.

Savez-vous ce que contient ce papier?

M.

M. MOREL.

Oui, Monſieur, ce ſont quelques arguments de plus, relatifs à l'affaire; il traite encore de pluſieurs autres objets : nous n'avons pu vous les donner plutôt ; mais comme ces détails ne ſont pas eſſentiels, un examen de Monſieur Durand ſera bien ſuffiſant.

M. DE BALMONT.

Cet examen demande-t-il beaucoup de temps?

M. MOREL.

Au moins deux heures, parce qu'il faut pour s'aſſurer de l'exactitude des choſes énoncées, conſulter une grande partie des pieces originales que vous avez.

M. DE BALMONT.

Il faut que je ſois demain à ſix heures au Palais; ainſi, puiſque ce papier n'eſt pas important, j'ordonnerai à Durand de ne point ſe coucher, & de l'examiner.

M. MOREL.

Permettez-moi, Monſieur, de vous demander votre opinion ſur mon dernier Mémoire; ſur le ſtyle ſeulement, & la maniere dont il eſt écrit. C'eſt vous, Monſieur, qui m'avez décidé à choiſir l'état d'Avocat ; j'eſpere que vous daignerez, par vos conſeils, me donner les moyens de m'y diſtinguer.

M. DE BALMONT.

Vous attendez de moi de la ſincérité, vous ne ſerez point trompé dans votre eſpérance : vous annoncez beaucoup de ta-

lent ; vous avez infiniment d'eſprit ; vos premiers Mémoires étoient écrits avec une ſageſſe d'autant plus eſtimable, qu'elle eſt très-rare aujourd'hui ; mais je vous avoue qu'intérieurement j'ai blâmé pluſieurs choſes dans le dernier : vous vous y permettez quelques plaiſanteries, qui ſont bien révoltantes dans une affaire où l'honneur de celui que vous défendez eſt eſſentiellement attaqué ; d'ailleurs, dans aucun cas, cette eſpece de ton ne convient à un orateur, dont la maniere d'écrire doit être noble & ſenſée. Préférez, croyez-moi, l'eſtime de vos lecteurs, au vain plaiſir de les divertir ; aſpirez à la gloire d'intéreſſer & d'inſtruire, de faire admirer votre raiſon, votre éloquence & vos principes : voilà l'unique ambition digne d'un Avocat, & de tout Ecrivain qui veut ſe diſtinguer, & qui deſire, non des ſuccès frivoles & paſſagers, mais une réputation ſolide & brillante. Je vous exhorte encore à perfectionner votre goût par la lecture, & par l'étude approfondie de votre langue ; ſur-tout, ne confondez jamais l'emphaſe avec la chaleur & la force, & ne croyez pas que pour être éloquent, il ſuffiſe d'être diffus & déclamateur. Je ne vous recommande point de ne pas ſouiller vos Mémoires par des injures perſonnelles, & des épithetes outrageantes ; vous avez trop d'élévation dans l'ame, pour vous livrer à de ſemblables excès ; d'ailleurs, l'eſprit & le bon goût pourroient ſeuls en préſerver ; ces indignes groſ-

ſiéretés, ces baſſes expreſſions, n'excitent que l'indignation & le mépris, & n'aviliſſent que celui qui les employe.

M. MOREL.

Oui, Monſieur, je ſuivrai de ſi nobles, de ſi ſages conſeils; vous perſuadez également mon cœur & ma raiſon.

M. DE BALMONT.

Enfin, pénétrez-vous bien de la dignité de votre état : quand on en remplit les devoirs, il n'en eſt point de plus honorable; il n'en eſt point où les vertus & les talents trouvent plus d'occaſions de ſe développer, & de briller avec éclat. Quel ſort eſt plus beau que celui d'un Avocat qui réunit à la probité l'eſprit & le génie; qui jamais ne ſe chargeant de la cauſe qu'il croit injuſte; qui, toujours zélé défenſeur des opprimés, démaſque la fraude, confond l'impoſture, & parvient à la fortune, à la gloire, en faiſant triompher l'innocence? Un tel homme, ſans doute, bienfaicteur de l'humanité, doit jouir de l'admiration de ſon ſiecle; il épuiſe, il goûte tous les genres de ſuccès : comme honnête homme, il eſt chéri & reſpecté; par le brillant talent de la parole, il enchante, entraîne & ſéduit; & ſes écrits, paſſant à la poſtérité, immortaliſeront ſon nom, ſes travaux & ſes vertus.

M. MOREL.

Ah, Monſieur, de quel enthouſiaſme vous m'enflammez!.... Souffrez que je vienne quelquefois puiſer, dans un en-

tretien ſi ſalutaire, la connoiſſance & l'amour de mes devoirs; daignez éclairer & protéger ma jeuneſſe : fortifier les principes d'une ame honnête, eſt, ſans doute, un ouvrage digne de vous.

M. DE BALMONT.

Vous n'avez pas trente ans, vos premiers ſuccès n'ont pu vous éblouir, & vous aimez les conſeils : c'eſt ainſi qu'on peut ſe perfectionner. La préſomption gâte le cœur, arrête les progrès de l'eſprit, & fixe, dans la médiocrité, le jeune homme inſenſé qu'elle enivre. Mais je ſuis forcé de terminer cet entretien; je me leve demain à cinq heures, je vais me retirer; venez donner vous-même le papier de Monſieur de Saint-Yves à mon Secretaire, & lui preſcrire le travail qu'il doit faire. Venez.... (*Ils ſortent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DURAND, *tenant un papier*, LA PIERRE.

LA PIERRE.

OUI, Monſieur vient de ſe mettre au lit, & il m'a chargé de vous recommander expreſſément l'examen de ce papier.

DURAND.

Eh, mon Dieu, lui & M. Morel m'en ont déja parlé pendant plus d'un quart d'heure!...

LA PIERRE.

Vous ſavez que Monſieur eſt ſi ſcrupuleux!...

DURAND.

Oh, pour cela, ſcrupuleux à l'excès.

LA PIERRE.

Il m'a dit auſſi de vous répéter que ce papier étoit de la plus grande importance....

DURAND.

Oui, oui, c'eſt toujours ſa phraſe; mais puiſqu'il ne paſſe pas la nuit, & ne l'examine pas lui-même, je vous réponds que cette *grande importance* n'eſt pas réelle.

Au reſte, je veillerai, il me l'ordonne, cela ſuffit.

LA PIERRE.

Allons, je vous laiſſe.... A propos, ah, que je vous conte une drôle de choſe.... Ce ſoir le laquais de M. de Rozelles a voulu me faire jaſer : moi, qui connois cela, je l'ai vu venir.... Il vouloit ſavoir (comme par maniere de converſation) ſi vous n'aviez pas *une inclination*, une amourette, *autrement dit*....

DURAND.

Trouver un Rapporteur & ſon Secretaire tous les deux ſans maîtreſſe, cet accident doit en effet dérouter l'intrigue....

LA PIERRE.

Ma foi, c'eſt jouer de guignon, il en faut convenir.

DURAND.

Ce même Monſieur de Rozelles a découvert, je ne ſais comment, que j'avois une ſœur lingere, & il lui a acheté pour plus de mille écus de dentelles.

LA PIERRE, *en riant.*

Et ſans marchander, je parie?

DURAND.

Cela va ſans dire. Mais enſuite quand il a voulu parler de ſon procès, ma ſœur, qui eſt une honnête femme, a déclaré nettement qu'elle ne ſe mêloit jamais de ſemblables affaires, & elle a refuſé d'entrer dans une plus grande explication.

LA PIERRE.

M. de Saint-Yves ne feroit pas de ces

vilaines choſes-là, par exemple; oh, je le crois bien honnête.... Mais j'entends M. Dorval; ah, ah, par quel haſard, à l'heure qu'il eſt?

SCENE II.

DORVAL, DURAND, LA PIERRE.

DORVAL, *fort troublé.*

MONSIEUR Durand!.... Comment vous cauſez avec la Pierre?... Je penſois que vous travailliez....

DURAND.

Mais, Monſieur, j'ai du temps, il n'eſt pas minuit, & je ne me coucherai pas.

DORVAL, *d'une voix baſſe & entrecoupée.*

Vous avez vu Monſieur Morel ce ſoir?.... Il vous a donné un papier.... L'intention de mon pere eſt que ce papier ſoit examiné avec le plus grand ſoin....

DURAND, *le regardant avec ſurpriſe.*

En vérité, Monſieur, vous m'étonnez beaucoup!

DORVAL.

La Pierre, que faites-vous-là? Allez-vous coucher.... Si mon pere ſavoit qu'on s'amuſe ainſi à faire la converſation, il le trouveroit très-mauvais, j'en ſuis ſûr.... Ne troublons point M. Durand.... Adieu, mon cher M. Durand.... (*Il s'approche & lui ſerre la main.*) Adieu!... (*A part.*) Je

ne ſais où je ſuis, ni ce que je dis, la raiſon m'abandonne! .... (*Il ſort bruſquement.*)

SCENE III.

DURAND, LA PIERRE.

LA PIERRE.

A QUI diantre en a-t-il?

DURAND.

Je ſuis pétrifié.... il avoit les larmes aux yeux; il eſt tremblant, agité, hors de lui...

LA PIERRE.

C'eſt un aimable jeune homme : pour la généroſité, la bonté, il n'a pas ſon pareil; mais il y a déja quelque temps que je m'apperçois qu'il eſt un peu timbré....

DURAND.

Bon!...

LA PIERRE.

Il a des eſpeces de vertigos; tout d'un coup la couleur lui monte au viſage, & puis tournez la main, le voilà pâle comme la mort. Quelquefois il ſe démene en rêvant, il fait des enjambées terribles; enſuite il tombera dans un fauteuil, & reſtera-là pendant une heure morne comme une ſouche.... Mais le plus fort, le plus merveilleux, c'eſt qu'il parle tout ſeul, & cela jour & nuit; & alors il faut le voir geſticuler & ſe taper la tête, & faire des grands

bras, comme s'il répétoit des Poëtes.... c'eſt un enfant qui eſt trop vif, & qu'on a trop fait travailler; il lui faudroit du repos & quelques bonnes ſaignées, & tout cela ſe paſſeroit.... Bon ſoir, Monſieur Durand; vous n'avez beſoin de rien?

DURAND.

Non, bien obligé.

LA PIERRE.

Il faut pourtant s'aller coucher; j'ai fait-là une grande veillée, mais ce n'eſt pas moi qui habillerai Monſieur demain..... Vous avez de l'encre, des plumes?

DURAND.

Oui, oui.

LA PIERRE.

Allons, je m'en vas. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

DURAND, *ſeul.*

ALLONS, mettons-nous à l'ouvrage... Ah, je ne ſuis guere en train de travailler; je me ſuis levé ce matin de ſi bonne heure!... & paſſer encore la nuit.... il eſt vrai que je pourrai dormir demain tant que je voudrai..... mais je ſuis ce ſoir appeſanti, harraſſé.... je ne ſuis pas infatigable comme Monſieur de Balmont, il s'en faut bien; il eſt fortifié, animé par la paſſion de la gloire; pour moi, quand je me tuerois par mes travaux, le nom de *Durand*

n'en deviendroit pas plus célebre... Eh, ne faut-il rien faire pour ſa conſcience?... la réputation eſt une belle choſe, mais la ſatisfaction intérieure de ſoi-même vaut encore mieux!... Monſieur de Balmont réunit ces deux avantages; il ne faut donc pas s'étonner s'il eſt ſi laborieux, ſi actif!... (*Il s'approche du bureau, arrange les papiers & s'aſſied.*) Où eſt le papier dont je dois tirer un extrait?... ah, le voici.... (*Il lit des yeux.*) Quel verbiage!... tout cela eſt auſſi inutile à l'affaire!... (*Il bâille & prend du tabac.*) Le ſommeil me gagne malgré moi!... Allons, allons, du courage. (*Il lit tout bas. Au bout d'un moment, ſes yeux ſe ferment, ſa tête tombe ſur ſa poitrine, & ce mouvement le réveille.*) C'eſt une terrible choſe que l'envie de dormir.... Je n'en puis plus. (*Il bâille, s'étend, prend du tabac à pluſieurs repriſes.*) Là!... me voilà un peu mieux.... continuons.... (*Il lit.*) Cela eſt inoui... je vois double à préſent; les yeux me font un mal.... (*Il les frotte.*) c'eſt un vrai ſupplice.... (*Il lit, s'endort la tête appuyée ſur ſon coude; ſon bras tombe à côté du bureau; il ſe réveille.*) Ouf.... je me ſuis écorché la main.... j'ai le col tordu.... il eſt impoſſible de vaincre le ſommeil; il faut que je dorme une demi-heure pour me rafraîchir.... les idées.... enſuite je travaillerai.... (*Il ſe leve, va chercher deux oreillers de bergeres pour les mettre ſous ſa tête, approche une chaiſe ſur laquelle*

il met ſes pieds, & ſe couche de cette maniere.) Ah, il me ſemble que je ſuis en paradis..... mon extrait ſera fait en une heure & demie, ainſi.... j'ai du temps.... de reſte.... (*Il s'endort profondément.*)

SCENE V.

M. DE BALMONT, *en robe-de-chambre & en bonnet de nuit*, DURAND, *endormi.*

M. DE BALMONT, *dans le fond du Théâtre.*

JE ne puis réſiſter à mon inquiétude!... (*Durand ronfle avec force.*) Qu'entends-je!... (*Il s'avance, & voit ſon Secretaire endormi.*) Il dort paiſiblement!... Il néglige ſon devoir, & il peut trouver le ſommeil!... Tandis que l'agitation de mille ſoucis cruels me trouble, me tourmente & me chaſſe de mon lit, Durand dort, & goûte le repos qui m'abandonne!... Mais, enfin, eſt-il Magiſtrat? eſt-il Juge? Ah, c'eſt moi qui dois veiller!... Il peut dormir en effet; ne ſuis-je pas reſponſable de ſa négligence & de ſes fautes?... (*Il le pouſſe pour le réveiller.*) Durand... Durand....

DURAND, *ſe réveillant en ſurſaut.*

Quoi donc?.... Ciel!... Monſieur... (*Il ſe leve.*)

M. DE BALMONT.

C'eſt donc ainſi que vous travaillez !....

DURAND, *avec confuſion.*

Monſieur..... c'eſt que..... le ſommeil m'a ſurpris...

M. DE BALMONT.

Il me ſemble pourtant que vous l'attendiez, car vous aviez formé un établiſſement fort commode. Mais allez dans mon cabinet réparer le temps perdu; emportez ces papiers; allez, je vais vous ſuivre.

DURAND.

J'eſpere que Monſieur voudra bien pardonner.....

M. DE BALMONT.

Monſieur Durand, une ſeconde faute de ce genre vous feroit entiérement perdre ma confiance.....

DURAND.

Je vous proteſte, Monſieur...

M. DE BALMONT.

Il ſuffit, allez. (*Durand prend les papiers, & ſort.*)

SCENE VI.

M. DE BALMONT, *ſeul.*

Il faut bien avoir de l'indulgence pour ſa pareſſe; je ſuis ſûr du moins de ſa probité, c'eſt-là l'eſſentiel. (*Il regarde à ſa montre.*) Il eſt deux heures !.... dans qua-

tre heures je ſerai au Palais, & dans ſept, peut-être, le jugement ſera prononcé!... Jugement qui va décider de l'exiſtence, de la fortune de deux hommes, & qui doit déshonorer l'un ou l'autre!... Et leur deſtinée, incertaine encore, dépend en grande partie de l'opinion que je déclarerai!.... (*Il tire un papier de ſa poche.*) Les voilà, ces concluſions!.... Voilà cet écrit tracé de ma main, dont la lecture doit, dans quelques inſtants, fixer à jamais le ſort de deux citoyens, de deux peres de famille!... Je tremble & je frémis en regardant ce papier, en ſongeant à ſon importance!... (*Il le poſe ſur le bureau, & s'aſſied. Après un moment de ſilence.*) Examinons mon cœur, cherchons dans ſes replis les plus profonds, ſi je n'ai rien à me reprocher... La prévention ne m'a-t-elle point abuſé? Ai-je aſſez médité, réfléchi ſur cette affaire? Ne ſuis-je pas trop rigoureux pour celui que je juge coupable?... Voyons, reliſons. (*Il prend le papier, & lit tout bas.*) Que ces expreſſions ſont ſéveres!... (*Il ſe leve.*) O Ciel, ce jour qui va paroître, ſera, pour le malheureux que je condamne, un jour de honte & de déſeſpoir. Ah! je crois voir, je crois entendre les pleurs & les gémiſſements de ſa famille éperdue, de ſes enfants conſternés!... Il a un fils... de l'âge de Dorval!... L'infortuné... Mon ame eſt déchirée!... Ce tableau funeſte, toujours préſent à ma penſée depuis la nuit, trouble, épouvante mon imagina-

tion.... Dieu, ſi cette pitié ſi vive étoit un avertiſſement, un preſſentiment de mon erreur, de mon injuſtice!.... Mes idées ſe brouillent, ma raiſon ſe confond..... Cet état eſt trop cruel, je n'en puis ſupporter la violence!... (*Il retombe dans ſon fauteuil.*) Que dois-je faire, juſte Ciel! dans ce déſordre affreux!.... (*Il ſe jette à genoux.*) Grand Dieu! vous ſeul pouvez m'éclairer & me tirer de cette horrible incertitude. Les vaines lumieres de l'homme livré à lui-même, ne produiſent, hélas, que le doute & l'irréſolution; daignez, ô Sageſſe ſuprême, daignez prendre pitié d'un cœur qui cherche la vérité, & qui tremble de la méconnoître!... (*Toujours à genoux appuyé contre ſon bureau, il laiſſe tomber ſa tête ſur ſes mains jointes, & reſte ainſi quelques inſtants le viſage caché, & dans l'attitude du plus profond recueillement... Il ſe releve.*) Je me ſens plus tranquille..... Il me ſemble qu'une main bienfaiſante & divine verſe au fond de mon ame un baume ſalutaire..... Un calme heureux ſuccede enfin à tant d'agitations!... Allons, achevons cette lecture. (*Il s'aſſied, reprend le papier qui contient ſes concluſions, & lit tout bas.*)

SCENE VII.

M. DE BALMONT, DORVAL.

DORVAL, *les cheveux en déſordre, l'air égaré, s'arrêtant dans le fond du théâtre.*

VOYONS ſi Durand travaille encore!...

M. DE BALMONT, *ſe levant.*

Quel ſon de voix viens-je d'entendre?...

DORVAL, *s'approchant.*

Ciel! mon pere!.... Ah, fuyons....

M. DE BALMONT.

Que vois-je?... Dorval!... Arrêtez...

DORVAL, *à part.*

Ah! que lui dirai-je?...

M. DE BALMONT, *le conſidérant avec une ſurpriſe mêlée d'effroi.*

Quoi! c'eſt vous, Dorval?... Quel deſſein vous conduit ici.... Que ſignifie ce trouble horrible qui ſe peint dans vos yeux?...

DORVAL.

O, mon pere.... je ne puis ſupporter la ſévérité de vos regards, & le ſon terrible de cette voix auguſte & menaçante!.... Ah, par pitié....

M. DE BALMONT.

Répondez-moi, vous dis-je. Quel motif peut vous amener dans ce cabinet à trois heures du matin? Qu'y cherchiez-vous? D'où venez-vous enfin?

DORVAL.

Je ſors de ma chambre....

M. DE BALMONT.

Et pourquoi ne vous êtes-vous pas couché?

DORVAL.

Hélas!... Si mon pere me refuſe de la compaſſion & de l'indulgence... c'en eſt fait, je ſuis perdu...

M. DE BALMONT.

Malheureux! qu'avez-vous fait?... répondez.

DORVAL, *tombant à ſes pieds.*

Eh bien, connoiſſez donc le cœur de votre fils infortuné... Apprenez un funeſte égarement...

M. DE BALMONT, *ſe reculant.*

Arrête. Si cet aveu te déshonore, que ce ſecret affreux reſte à jamais enſeveli... épargne-moi la honte de l'apprendre, & la douleur de te punir. Va, ſi tu n'es plus digne du titre de mon fils, éloigne-toi, fuis la préſence, non d'un pere, mais d'un juge implacable & terrible.

DORVAL.

Vous me faites frémir!..... & cependant, graces au Ciel, mon cœur eſt toujours innocent & pur... je ne ſuis qu'un inſenſé...

M. DE BALMONT, *l'embraſſant.*

Ah, mon fils, mon cher fils, de quel poids cruel vous ſoulagez mon ame oppreſſée!... Mais, ſe peut-il que vous ayez des peines que j'ignore! Si vous êtes ver-

tueux, devez-vous me craindre?... Quelle peut être la cauſe de ce chagrin profond qui vous dévore, qui vous arrache au ſommeil, qui vous fait errer dans la nuit?... Expliquez-vous, parlez...

DORVAL.

Un ſentiment inſurmontable égare ma raiſon, & détruit mon repos...

M. DE BALMONT.

Vous aimez?...

DORVAL.

Avec excès...

M. DE BALMONT.

Quoi donc, ſeriez-vous avili par un choix indigne de vous?...

DORVAL.

Eh, peut-on aimer un objet mépriſable?... L'eſtime & l'admiration pouvoient ſeules me conduire à l'amour...

M. DE BALMONT.

Mais pourquoi donc me cacher le nom de celle que vous aimez?... Seroit-elle engagée? Son état eſt-il au-deſſous du vôtre?...

DORVAL.

Non; ſa naiſſance eſt diſtinguée; elle eſt libre; elle réunit aux charmes ſéduiſants de la figure, l'eſprit, les talents, les vertus... & cependant je n'oſe vous la nommer.

M. DE BALMONT.

Dans quel étonnement vous me jettez... Achevez donc de me dévoiler ce myſtere incompréhenſible...

DORVAL.

Hélas, que me demandez-vous!...

M. DE BALMONT.

Ne différez plus, je vous l'ordonne...

DORVAL.

Eh bien, j'aime, j'aime un objet charmant & vertueux, qui, peut-être tout-à-l'heure, ô mon pere! ſera livré par vous à d'éternelles douleurs...

M. DE BALMONT.

Comment?

DORVAL.

Enfin... Mademoiſelle de Saint-Yves...

M. DE BALMONT.

Mademoiſelle de Saint-Yves!...

DORVAL.

Quelle ſévérité je vois déja dans vos regards!... Ah, daignez m'entendre avant de me condamner: j'aime, il eſt vrai, j'aime avec violence; cette paſſion fatale, née malgré moi, fera le deſtin de ma vie; mais ce cœur malheureux, qui ſe donnoit ſans votre aveu, eut du moins le courage & la vertu de ne point s'engager...

M. DE BALMONT.

Mademoiſelle de Saint-Yves ignore vos ſentiments?

DORVAL.

Oui, mon pere; & Melcour, juſqu'ici, en fut le ſeul confident...

M. DE BALMONT.

Et dans quels lieux avez-vous connu Mademoiſelle de Saint-Yves?

DORVAL.

En Lorraine.

M. DE BALMONT.

Ainſi donc, quand vous avez livré votre ame à cette paſſion ſi violente, le procès de M. de Saint-Yves étoit commencé.... Procès dont la perte lui raviroit l'honneur!... Tel mérite que puiſſe avoir Mademoiſelle de Saint-Yves, me penſiez-vous capable de recevoir jamais dans ma famille la fille d'un homme déshonoré?... Le doute où vous étiez ſur cet important événement, ne devoit-il pas vous engager à fuir, à triompher d'une inclination naiſſante?

DORVAL.

Cet effort eût été ſuperflu...

M. DE BALMONT.

Vous ne pouvez ſurmonter vos paſſions, & vous voulez être Magiſtrat?...

DORVAL.

Non, je ne pourrois détruire un ſentiment ſi tendre; mais je ſaurois, s'il le falloit, le ſacrifier à l'honneur : d'ailleurs, j'étois ſûr de l'innocence de M. de Saint-Yves; ſa réputation, juſqu'ici, ſans tache; la conſidération dont il jouit dans ſa Province; la baſſeſſe & la méchanceté reconnues de ſon adverſaire, tout m'aſſuroit...

M. DE BALMONT.

Taiſez-vous. Songez-vous que c'eſt à ſon Juge que vous parlez?...

DORVAL, *à part.*

Je frémis!...

M. DE BALMONT.

Inſenſé, vous êtes ſûr de ſon innocence! Et quels témoignages vous en répondent? Avez-vous examiné ſon affaire? Avez-vous vu, confronté les preuves, les papiers, les défenſes, & les accuſations réciproques? Non, vous n'avez conſulté que l'amour qui vous égare; vous êtes paſſionné, vous êtes aveugle, téméraire; & ne vous attachant qu'à l'opinion qui vous flatte, ſi vous n'êtes pas injuſte & calomniateur, c'eſt le ſeul effet du haſard. Dégradé, avili par un tel excès de foibleſſe, vous oſez concevoir le projet d'embraſſer un état dans lequel la premiere de toutes les vertus, eſt d'être, ſur-tout, inacceſſible à la prévention!... Et c'eſt mon fils qui s'abandonne à des égarements ſi coupables!... c'eſt lui qui, dominé par une folle paſſion, oublie tous ſes devoirs, & juſqu'à la bienſéance; c'eſt lui qui, dans la nuit, vient furtivement chercher mon Secretaire, pour le queſtionner, l'interroger ſans doute, & peut-être le ſéduire!... O Ciel! & voilà donc le fruit & la récompenſe de mes leçons & de ma tendreſſe! Hélas, que le cœur d'un pere eſt facile à tromper! Aujourd'hui même, quand vous me parliez de votre réſolution, je la croyois ſolide, inébranlable; j'admirois la nobleſſe de vos ſentiments, votre courage & votre raiſon, je m'enor-

gueilliſſois de vos vertus, & vous m'abuſiez!... Ah, mon fils!...

DORVAL.

Ciel, mon pere, vous pleurez!... (*Il ſe jette dans ſes bras.*) O le plus reſpectable, le plus chéri de tous les peres, de tous les amis, ce ne ſera point en vain que ſur les fautes de votre malheureux fils, vous aurez répandu ces larmes précieuſes & touchantes! Non, je n'aurai point ſans fruit vu ce viſage auguſte baigné des pleurs que mes foibleſſes ont fait couler... Je ſuis égaré, ſéduit; vous m'ouvrez les yeux; ah, ne doutez jamais de votre empire ſur mon ame. L'amour funeſte qui la déchire, m'eſt plus cher que ma vie... mais votre eſtime, ô mon pere! eſt d'un prix pour moi au-deſſus de cet amour même!... Je prévois tous mes malheurs; j'ai lu dans vos yeux la ſentence de Monſieur de Saint-Yves.... & la mienne.... ſa fille infortunée ne ſurvivra point à l'opprobre de ſon pere; elle a pour lui le ſentiment que j'ai pour vous... elle mourra!... Je ne puis vous promettre de vivre... mais je vous jure de renfermer au fond de mon cœur ma douleur & mon déſeſpoir; cette plainte ſera la derniere qui ſortira de ma bouche; oui, mon pere, j'en fais le ſerment...

M. DE BALMONT.

Vous me promettez du courage; vous reconnoiſſez vos fautes, & vous les aggravez encore! A quoi ne m'expoſez-vous pas, en me faiſant voir l'excès de la paſſion qui vous

domine ! Et ſi la tendreſſe que j'ai pour vous, ſi la pitié me ſéduiſoit ; malheureux ! ſi par l'effroi que m'inſpire l'état où je vous vois, vous alliez me ravir en un inſtant le fruit de vingt ans de ſageſſe & de probité !...

DORVAL.

Ah, mon pere, votre vertu ſublime m'eſt connue...

M. DE BALMONT.

Eh, me croyez-vous inſenſible ?... Sans doute je ferai mon devoir ; mais ſi vous me le rendez pénible, ſi vous m'enlevez toute la ſatisfaction que je trouvois à le remplir, n'avez-vous rien à vous reprocher ?...

DORVAL.

Hélas ! pardonnez aux tranſports d'un premier mouvement... ne ſongez qu'à votre gloire, elle ſeule peut me conſoler de tout... oubliez mes égarements ; je vivrai, pour les expier, s'il eſt poſſible ; oui, mon pere, je me réſigne à ma deſtinée... Guidez-moi, ne m'abandonnez pas, & tout me deviendra facile pour me conſoler & pour obtenir mon pardon.

M. DE BALMONT.

Voilà les ſentiments qui ſont dignes de vous ; je reconnois mon fils, je le retrouve enfin.... L'engagement que vous venez de prendre, me rend déja ma tranquillité ; ſongez, mon fils, que vous ne pourriez y manquer, ſans détruire tout le bonheur de ma vie...

DORVAL.

Ah, mon pere...

M. DE BALMONT.

On vient... taiſons-nous, & cachons notre agitation à tous les yeux.

SCENE VIII.

M. DE BALMONT, DORVAL, DURAND.

DURAND, *à M. de Balmont.*

MONSIEUR, j'ai fini mon extrait... Il eſt cinq heures...

M. DE BALMONT.

C'eſt bon, je vais m'habiller, & pendant ce temps vous me le lirez... N'êtes-vous pas étonné, Monſieur Durand, de trouver mon fils ici?...

DURAND.

En effet, Monſieur...

M. DE BALMONT.

Il venoit vous demander des plumes; ce n'eſt pas la premiere fois qu'il paſſe ainſi la nuit à érire, à travailler...

DURAND.

Auſſi Monſieur eſt d'un changement.., il ſe tuera...

M. DE BALMONT.

Il m'a promis d'être plus raiſonnable à l'avenir, & j'y compte. Adieu, mon fils. Venez, Monſieur Durand. (*Ils ſortent.*)

SCENE IX.

DORVAL, *ſeul, après un moment de ſilence.*

IL me laiſſe!... Que deviendrai-je? Il me ſemble qu'il emporte avec lui toute ma force, toute ma vertu!... Où va-t-il?.... condamner Monſieur de Saint-Yves!... &, dans ce doute affreux, je me trouve ſeul, livré à moi-même!... Melcour, où eſt-il? que fait-il? Eh quoi, tout m'abandonne!... Courons-lui écrire; qu'il vienne: ah, jamais un ami ne me fut plus néceſſaire! (*Il ſort.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORVAL, *ſeul, tenant ſa montre.*

Il eſt huit heures.... & Melcour ne vient point!... Tout m'accable à la fois! La rigueur d'un ſort déplorable; la ſévérité d'un pere, la froideur d'un ami!... ah! c'en eſt trop; mon courage eſt épuiſé.... (*Il ſe jette dans un fauteuil; il regarde à ſa montre.*) Dans cet inſtant, le jugement eſt peut-être prononcé!... Aimable & chere Adélaïde, dans quel état êtes-vous maintenant!... Ah, je partage vos douleurs, vos tourments; & vous l'ignorez! & vous ne le ſaurez jamais!... (*Il ſe leve impétueuſement.*) Non, non, avant de renoncer à vous, à la vie, je vous ferai connoître ce cœur infortuné qui vous adore.... Eh quoi, ſeroit-il poſſible qu'elle n'en eût pas pénétré le ſecret?... Hélas, dans un temps plus heureux, j'oſai quelquefois me livrer à la douce idée qu'Adélaïde, ſans colere, avoit lu dans mon ame!... Ah, s'il étoit vrai, ſi je pouvois me flatter d'être aimé, non, l'on voudroit en vain me ſéparer d'elle; ſi je ſuis aimé, je ſuis engagé, lié pour jamais.... Ses malheurs

me la rendroient plus chere encore.... Je ſaurois braver pour elle l'opinion publique.... Mais mon pere!... ô penſée accablante! mon pere, inflexible, me banniroit de ſa préſence!... Comment ſupporter ſon indignation, ſon mépris, & la menace de ſa malédiction?... ſa malédiction!... je friſſonne! cette ſeule idée me glace d'épouvante & d'horreur.... L'amour pourroit me faire renoncer à mon pere!... & quel pere!... Ah, jamais, jamais il n'aura ſur mon ame ce fatal & criminel empire! Que plutôt ce jour qui me livre à des combats ſi cruels, ſoit le dernier de mes jours!... (*Il retombe accablé dans ſon fauteuil.*)

SCENE II.

DORVAL, MELCOUR.

MELCOUR, *venant précipitamment*.

DORVAL!...

DORVAL, *ſe levant*.

Quoi?... c'eſt vous, enfin!... Ah, Melcour, pouvez-vous m'abandonner dans l'état où je ſuis!... Depuis trois heures, je vous attends....

MELCOUR.

Mais, dans votre billet, vous me chargiez de m'informer des nouvelles de Mademoiſelle de Saint-Yves....

DORVAL.

Eh bien, qu'en avez-vous appris?... Elle eſt malade, ſans doute, au déſeſpoir; ne me cachez rien.

MELCOURR.

Je ſors de chez ſon oncle, qui m'a dit qu'elle étoit bien abattue, bien inquiete.

DORVAL.

O Ciel!...

MELCOUR.

Elle ne s'eſt point couchée cette nuit....

DORVAL.

Hélas, les mêmes craintes nous privoient du repos!

MELCOUR.

Mais parlons de votre pere; vous m'avez écrit qu'il étoit inſtruit....

DORVAL.

Il ſait tout; j'ai tout avoué: vous voyez, Melcour, le plus infortuné des hommes, le plus foible, le plus incertain.... Je ſacrifierois, ſans balancer, à mon pere le bonheur de ma vie.... mais ſavoir celle que j'aime, baignée dans les pleurs, livrée au déſeſpoir!... Non, c'eſt une idée que je ne puis ſupporter!...

MELCOUR.

Attendons du moins l'événement, eſpérons....

DORVAL.

Que j'eſpere! Ah, l'eſpérance eſt un bien perdu pour moi ſans retour!... Je prévois le deſtin de Monſieur de Saint-Yves....

il ſera condamné.... il l'eſt peut-être en cet inſtant.... Ah, Dieu!...

MELCOUR.

Mais comment pouvez-vous ſavoir....

DORVAL.

Eh, mon pere ne me l'a fait que trop entendre....

MELCOUR.

J'ai peine à me perſuader....

DORVAL.

J'en ſuis ſûr, vous dis-je.... Aujourd'hui Mademoiſelle de Saint-Yves apprendra qu'un funeſte arrêt ruine & déshonore ſon pere!... Elle accuſera le mien, de l'opprobre répandu ſur ſa famille! Mon nom, mon ſeul nom la fera frémir; elle confondra dans ſa haine, hélas! trop fondée, le fils avec le pere.... Elle me déteſtera!... & je vivrois!... & je me ſoumettrois à cette horrible deſtinée!... Les conſeils, Melcour, ſont ici ſuperflus; je ne ſuis plus en état d'en profiter, ni même de les entendre; ils aigriroient mes maux, & ne pourroient rappeller ma raiſon.... La raiſon.... je l'ai perdue! j'y renonce, & je ne veux plus écouter que mon cœur.

MELCOUR.

Ne craignez point, cher Dorval, des avis hors de ſaiſon.... Hélas, je ne puis que me taire & pleurer avec vous!

DORVAL.

Oui, oui, abandonnez à lui-même un malheureux indigne de votre amitié.... Je

ne mérite plus, en effet, que vous cherchiez à me conſoler!...

MELCOUR.

Grand Dieu, eſt-ce ainſi que vous interprétez la crainte que j'éprouve de vous bleſſer, de vous déplaire?...

DORVAL.

Melcour, ah, mon cher Melcour, pardonnez-moi mes injuſtices!... Si je pouvois vous peindre les combats, les tourments de cette ame déchirée, j'exciterois votre plus tendre compaſſion, j'en ſuis ſûr!... Vous devez concevoir mieux qu'un autre l'excès de ma douleur; vous avez vu naître cette paſſion fatale, vous en avez ſuivi le progrès!... Rappellez-vous ce temps fortuné, où, ſans contrainte, ſans inquiétude, je voyois Mademoiſelle de Saint-Yves tous les jours! Pendant ſix mois entiers, je m'enivrai du plaiſir de l'entendre, de l'admirer... Rappellez-vous, Melcour, ces moments ſi doux!... je la voyois, ou je parlois d'elle, ou j'entendois louer ſes graces, ſa modeſtie, cette bonté, cette douceur enchantereſſe qui la caractériſent!... Pouvois-je aimer un objet plus digne de fixer un cœur vertueux & ſenſible; la raiſon ſeule auroit-elle pu mieux choiſir?... Vous-même, n'en êtes-vous pas convenu mille fois avec moi? Ne m'avez-vous pas dit, cher Melcour, que, ſans le penchant qui m'entraînoit vers elle, vous l'auriez aimée!... Non, il eſt impoſſible de la connoître ſans l'adorer!...

Hélas ! vous ſavez la premiere cauſe de mon attachement pour elle ; ce fut ſon reſpect, ſa tendreſſe pour ſon pere : comme elle étoit touchante en parlant de lui !... Je voyois dans ſon ame tous les ſentiments de la mienne ! Ah, Ciel ! & cette conformité qui me charmoit, m'accable aujourd'hui ! Repréſentez-vous l'état où doit être à préſent cette fille ſi tendre !... Et dans une heure, quand toute eſpérance lui ſera ravie, que deviendra-t-elle ?... Mais, penſez-vous qu'on puiſſe condamner ſon pere ?... Je le ſens, je me flatte encore malgré moi... Melcour, n'êtes-vous pas ſûr au fond de votre cœur de l'innocence de M. de Saint-Yves ? Et pouvez-vous croire que les Juges....

MELCOUR.

Je conſerve toujours les mêmes eſpérances.... d'autant mieux que je ſais, à n'en pouvoir douter, que M. de Rozelles, malgré ſon apparente ſécurité, eſt ſorti hier au ſoir de chez votre pere, fort triſte & fort mécontent...

DORVAL.

Eſt-il bien vrai ?... Vous eſpérez ?... Vous croyez ?... De qui tenez-vous ce détail ?

MELCOUR.

D'un parent de M. de Rozelles, que je viens de rencontrer.

DORVAL, *embraſſant Melcour avec tranſport.*

Ah, mon ami !... ſi vous ſaviez quelle

conſolation vous portez au fond de ce cœur abattu !... En effet, je me rappelle... mon pere parloit à l'Avocat de M. de Saint-Yves avec un air d'intérêt... Et tout ce qu'il m'a dit, ne devoit pas me prouver qu'il fût contre M. de Saint-Yves, au contraire... Mais concevez-vous ma joie, mes tranſports, en recevant la nouvelle du gain du procès !... en voyant le triomphe de M. de Saint-Yves !... en penſant qu'Adélaïde attribuera ce bonheur (le bonheur de ſa vie) aux lumieres, aux ſoins de mon pere !... Non, je ſerois trop heureux !... Non, je ne dois pas me livrer à de ſi douces eſpérances... que peut-être, hélas, dans un inſtant il faudra perdre pour toujours !...

MELCOUR.

Vous avez ſans doute au Palais un de vos gens, qui doit venir vous apprendre l'événement auſſi-tôt qu'il ſera décidé ?

DORVAL.

Non ; mon pere, en partant, m'a fait promettre de n'y envoyer perſonne. Il veut lui-même m'annoncer mon ſort !... Quelle heure eſt-il ?

MELCOUR.

Neuf heures & demie.

DORVAL.

Ils ſont aſſemblés depuis près de trois heures !...

MELCOUR.

Nous n'aurons pas de nouvelles avant midi...

DORVAL.

Ah, Ciel, quelle attente!... J'ai toujours devant les yeux deux tableaux qui, tour-à-tour, ſe préſentent à mon imagination... Tantôt je vois mon pere entouré de Juges, diſcutant froidement, & avec ſévérité, ſur l'intérêt le plus cher à mon cœur.... Tantôt je vois Adélaïde pâle & tremblante, le viſage inondé de larmes, invoquant le Ciel, comptant tous les moments, & livrée aux tourments affreux de l'impatience, de la crainte & de l'incertitude... Concevez-vous qu'on puiſſe ſupporter de ſemblables agitations?... Il me ſemble que je ſens au fond de mon cœur une bleſſure douloureuſe que chaque palpitation rouvre & déchire!... ces pleurs que je répands malgré moi, m'affoibliſſent ſans me ſoulager... Le moindre bruit m'étonne, m'inquiete, & me fait treſſaillir... Ah, Melcour, que vous êtes heureux, d'avoir ſu préſerver votre ame de l'empire funeſte des paſſions!... En voyant en moi leur déplorable eſclave, apprenez à les craindre encore davantage... Elles raviſſent à la fois la paix, la tranquillité, le courage & la raiſon, les plus ſolides biens, & les ſeules vertus qui puiſſent ennoblir & diſtinguer l'homme!... Ah! fuyez à jamais leur joug impérieux; que du moins le frappant exemple de mes égarements, ſoit une leçon pour mon ami!...

MELCOUR.

J'attends de vous une leçon plus utile

encore, mon cher Dorval; je n'ai ſu que me ſouſtraire aux paſſions, vous m'apprendrez comment on peut les vaincre, comment une ame noble & courageuſe ſait enfin s'arracher à leur ſéduction, triompher de leur violence, & reprendre avec éclat ſa force & ſa vertu premiere.

DORVAL.

Ciel!... Melcour!... Entendez-vous?

MELCOUR.

Quoi donc?

DORVAL.

Un carroſſe!... dans la cour!... Je ne me trompe point!...

MELCOUR, *lui prenant la main.*

Quel tremblement!... Aſſeyez-vous!...

DORVAL.

C'eſt mon pere, ſans doute!... Ah, Melcour!...

MELCOUR.

Eh, calmez-vous, au nom du Ciel!...

DORVAL.

Ah, que vais-je apprendre!.... Grand Dieu!...

MELCOUR.

On vient...

DORVAL.

Je ne puis me ſoutenir. (*Il s'appuye contre une table.*)

MELCOUR *fait quelques pas, & revient.*

Ce n'eſt point votre pere!...

DORVAL.

Comment; en êtes-vous ſûr?

MELCOUR.

Eh, non, ce n'eſt point lui, c'eſt Saint-Clair!...

DORVAL.

Quelle odieuſe importunité!... Que veut-il?... Pourquoi l'a-t-on laiſſé entrer?... Mais peut-être ſait-il des nouvelles; je tremble!...

MELCOUR.

De grace, mon ami, de la prudence... Le voici.

DORVAL.

Trouvez donc un prétexte pour le renvoyer promptement.

MELCOUR.

Oui, laiſſez-moi faire...

SCENE III.

DORVAL, MELCOUR, SAINT-CLAIR.

SAINT-CLAIR.

JE viens attendre ici Monſieur de Balmont, ſi vous le permettez, afin de ſavoir ſur le champ l'événement du procès....

MELCOUR.

Monſieur de Balmont ne rentrera pas chez lui... il dîne chez ſa ſœur... & Dorval & moi nous allons ſortir...

SAINT-CLAIR.

Ah, ah, cela eſt différent... Je n'ai pu

aller au Palais ce matin : j'ai veillé ; je ſors de mon lit... j'ai une ſanté affreuſe... Eh mais, bon Dieu, Dorval eſt malade auſſi, comme il eſt changé !..

DORVAL.

Oui, je ne me porte pas bien.

SAINT-CLAIR.

Il a l'air d'un déterré... cela eſt inoui... Ah ça, voulez-vous, pour vous égayer, que je vous diſe des nouvelles ? En traverſant les Tuileries, j'ai rencontré Gerneuil, qui paſſe ſa vie chez Monſieur le premier Préſident, & il m'a dit qu'hier au ſoir *l'air du bureau* étoit abſolument contraire à M. de Saint-Yves.... Gerneuil ne prend nul intérêt à tout cela ; il eſt comme nous entiérement neutre dans cette affaire : & c'eſt un garçon qui a de l'eſprit & qui voit bien ; ainſi cela eſt ſûr.... M. de Saint-Yves eſt un homme perdu ; à préſent cela peut ſe dire, il eſt vraiſemblablement jugé... Mais Dorval va ſe trouver mal !.... Melcour, regardez donc comme il pâlit !..

MELCOUR.

C'eſt un éblouiſſement, il y eſt ſujet ; je vais le conduire dans ſa chambre...

SAINT-CLAIR.

Cet état eſt fort inquiétant.... Adieu, mon cher Dorval ; j'enverrai ſavoir de vos nouvelles. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

DORVAL, MELCOUR.

DORVAL.

LAISSEZ-MOI, Melcour, je veux être ſeul. Sortez, je vous en conjure.

MELCOUR.

Eh quoi, vous ſuis-je à charge, importun!...

DORVAL.

Je me haïs moi-même; j'abhorre la vie; je renonce à toutes conſolations; laiſſez-moi, vous dis-je...

MELCOUR.

Ah, malheureux! renoncez-vous à l'amitié? Non, je ne puis le croire...

DORVAL.

Eh bien, vous le voulez, reſtez donc; ſoyez le témoin des peines que j'endure, & que rien à préſent ne ſauroit adoucir... Ce n'eſt plus de la douleur que j'éprouve, c'eſt une rage, c'eſt une fureur inſenſée qui me conſume & me dévore.... Voilà donc mes preſſentiments juſtifiés.... Mon pere va paroître, il m'annoncera froidement que M. de Saint-Yves eſt déshonoré; j'entendrai ces terribles paroles ſortir de ſa bouche... Non, je ne pourrois modérer les violents tranſports d'un ſi juſte déſeſpoir... J'offenſerois mon pere, j'exciterois ſa colere... Puiſque c'eſt un ſi grand crime à ſes yeux

que d'être ſenſible, évitons ſa préſence... S'il me voyoit, n'en doutez pas, indigné de ma foibleſſe, il me chaſſeroit, me banniroit... Il vaut mieux m'impoſer un exil volontaire... Adieu, Melcour...

MELCOUR.

Mais où voulez-vous aller?...

DORVAL.

Je l'ignore... Je veux ſeulement fuir les hommes, la ſociété, le monde enfin que je déteſte... Melcour, ce cœur eſt profondément bleſſé... Mon parti eſt pris... Cette maiſon m'eſt devenue odieuſe... Je n'y puis vivre déſormais...

MELCOUR.

Mais ſe peut-il que les diſcours d'un étourdi, de Saint-Clair...

DORVAL.

Je connois Gerneuil qu'il a cité, & je ſuis certain...

MELCOUR.

A la bonne heure, je le ſuppoſe, M. de Saint-Yves eſt ruiné, déshonoré, ſa fille eſt perdue pour vous : ce coup eſt cruel, j'en conviens; mais ſi, n'écoutant qu'un aveugle déſeſpoir, vous étiez capable d'abandonner la maiſon paternelle, d'oublier le reſpect, la ſoumiſſion que vous devez au meilleur des peres; ſi l'amour vous dégradoit à ce point, Dorval, je vous verrois partir d'un œil ſec; vous ne ſeriez digne ni d'être plaint, ni d'être regretté. Ah! ſe pourroit-il qu'une paſſion fragile & paſſagere, née depuis dix-huit mois, l'empor-

tât dans votre ame ſur le ſentiment ſacré de la nature, & ſur une amitié de dix ans !... Va, je te connois mieux, la douleur t'abuſe.... Conſulte mieux ton cœur, tu verras qu'un ami véritable, qu'un ami (je l'oſe dire) tel que moi, ſuffiroit ſeul pour attacher à la vie, & pour conſoler des peines de l'amour.... Sortez donc, cher Dorval, de ce honteux accablement; oſez compter davantage ſur votre vertu; apprenez à ſouffrir avec courage; ſoyez homme enfin.

DORVAL.

Eh bien, guide-moi donc; conduis-moi; diſpoſe du ſort d'un malheureux qui s'abandonne à toi.... Que l'amitié m'arrache à cet affreux délire.... Qu'exiges-tu? Parle? Que dois-je faire?

MELCOUR.

Te ſoumettre à ta deſtinée, telle qu'elle puiſſe être.... Cacher ton amour & ta douleur, & ne verſer ces larmes ameres que dans le ſein de ton ami....

DORVAL.

Je te le jure.... C'en eſt fait, ta vertu triomphe de ma foibleſſe.... O fidele & généreux ami, ta tendreſſe & tes conſeils me rendent enfin à moi même.... Tu me verras gémir encore... mais, j'en fais le ſerment, je ne formerai plus de projets inſenſés & criminels... J'exciterai ta pitié par mes peines; mais du moins tu ne rougiras plus de mes égarements....

MELCOUR.

J'entends du bruit!...

DORVAL.

Dieu!...

MELCOUR.

Pour le coup, cher Dorval, c'eſt votre pere....

DORVAL.

Ah, ne me quittez pas, Melcour..... Allons au-devant de lui... Je ne puis... Je me meurs...

MELCOUR, *le ſoutenant.*

Ah, ſouviens-toi de ta promeſſe!... rappelle toute ta force....

DORVAL.

Elle eſt épuiſée!... Ciel! je l'entends!...

MELCOUR.

C'eſt lui-même!... Dorval, ſi vous m'aimez, ſongez à vos ſerments.

SCENE V & derniere.

M. DE BALMONT, DORVAL, MELCOUR.

M. DE BALMONT.

MELCOUR.... je ſuis charmé de vous trouver ici... reſtez; je deſirois que vous fuſſiez préſent à cet entretien, qui vous fera connoître ſi mon fils eſt véritablement digne de votre eſtime & de votre amitié. Vous ſavez tous ſes ſecrets, ainſi je puis parler ſans déguiſement devant vous.

DORVAL.

Eh bien, mon pere!.... Monſieur de Saint-Yves eſt donc condamné?...

M. DE BALMONT.

D'abord, je vous dirai qu'il eſt jugé d'après mes concluſions, & que, par conſéquent, je ſuis pleinement convaincu de la parfaite équité de l'arrêt. A préſent, Dorval, c'eſt moi qui vous interroge; répondez.... Si la ſentence condamne M. de Saint-Yves, oſerez-vous en murmurer?... M'accuſerez-vous de prévention; ou, croyant le jugement juſte, aurez-vous l'infamie de vous affliger du triomphe de l'innocence? parlez.

MELCOUR, *à part.*

Je tremble?...

DORVAL.

Doutez de ma raiſon, mon pere, vous en avez le droit.... Mais devez-vous douter de mon reſpect pour vous?.... Ah! n'ajoutez point au chagrin qui me tue.... Je devine mon malheur..... je n'entends que trop ce cruel langage!... Je puis ſuccomber à ma douleur.... Mais raſſurez-vous, mon pere, je ſaurai du moins la ſupporter ſans me plaindre....

MELCOUR, *à Monſieur de Balmont.*

Oui, Monſieur, j'oſe vous répondre de ſa raiſon....

DORVAL.

Enfin, mon pere, daignez m'apprendre la deſtinée de Monſieur de Saint-Yves.... Hélas, c'en eſt donc fait, je vais perdre ſans retour cette foible eſpérance, qui ſeule adouciſſoit l'horreur de mes peines... Ah, mon pere, pardonnez....

M. DE BALMONT.

Mais pourquoi ce déſeſpoir, mon fils? Qu'ai-je dit?...

DORVAL.

Quoi?.... comment!.... il ſe pourroit....

M. DE BALMONT.

J'héſite à vous inſtruire de la vérité; je crains, mon fils, de vous cauſer peut-être une révolution funeſte.... N'apprendrez-vous jamais à réprimer ces mouvements impétueux?...

DORVAL.

Mon pere.... vous paroiſſez attendri!... Ciel! malgré moi, j'oſe eſpérer.... Ah, parlez, mon pere....

M. DE BALMONT.

Monſieur de Saint-Yves....

DORVAL.

Eh bien!...

MELCOUR, *à part.*

Quel moment!...

M. DE BALMONT.

Monſieur de Saint-Yves eſt entiérement juſtifié!....

DORVAL.

Dieu!

MELCOUR.

Ah, mon ami!...

M. DE BALMONT.

Enfin, il a gagné ſon procès complétement, & ſur tous les points.

DORVAL *ſe précipitant au col de ſon pere.*

O mon pere!....

MELCOUR.

Cher Dorval!...

DORVAL.

Monſieur de Saint-Yves a gagné ſon procès,... mon pere!... Ah, Melcour!... (*Il l'embraſſe.*) Mademoiſelle de Saint-Yves!... Elle eſt heureuſe à préſent!... Elle eſt au comble de ſes vœux!.... Ah, je ſuis dédommagé de tous les maux que j'ai ſoufferts!..., Quel bonheur peut ſe comparer au mien!....

M. DE BALMONT.

Modérez ces tranſports, mon fils... je vais peut-être empoiſonner votre joie; je vais vous demander un pénible ſacrifice...

DORVAL.

Il n'en eſt point qui puiſſe me coûter pour vous; parlez, mon pere....

M. DE BALMONT.

Aujourd'hui la main de Mademoiſelle de Saint-Yves vous honoreroit, mais cependant il faut y renoncer...

DORVAL.

Y renoncer!..... Juſte Ciel!.... Et pourquoi?...

M. DE BALMONT.

Il le faut, ſi ma réputation & ma gloire vous ſont cheres : j'étois le Rapporteur de M. de Saint-Yves; on croit, & j'avoue que j'ai beaucoup contribué au gain de ſon procès; ſi vous épouſez ſa fille, ſaura-t-on les détails qui me mettent à l'abri de tout ſoupçon de partialité; ſaura-t-on que je n'ai été inſtruit de vos ſentiments qu'au moment

d'aller au Palais ?... Voudriez-vous, Dorval, donner contre moi des armes à la calomnie, qui, juſqu'ici, n'a pu me noircir, ni même m'attaquer ?...

DORVAL.

C'en eſt aſſez, mon pere : vous ne demandez que le ſacrifice de mon bonheur, je ne balance point ; le repos de ce que j'aime eſt aſſuré, Mademoiſelle de Saint-Yves eſt heureuſe, il ſuffit..... Que je ſerois vil à mes yeux, ſi je manquois de courage pour ſupporter un malheur qui ne doit faire ſouffrir que moi !.... Ah, je vous ferai connoître que ce cœur égaré, que vous avez vu ſi foible, du moins n'eſt pas ſans vertu !.... Oui, mon pere, j'arracherai de mon ame ce funeſte amour.... j'y renonce à jamais.... Je ne veux plus vivre que pour vous, (*tendant la main à Melcour*) & pour l'amitié... Heureux ſi je puis à ce prix expier mes fautes, & regagner votre eſtime !...

M. DE BALMONT, *lui tendant les bras.*

Viens, mon fils, mon cher fils, viens dans les bras du plus fortuné des peres !... Oui, j'accepte ce généreux ſacrifice ; il déchire ton cœur dans cet inſtant, mais quel bonheur il te prépare !...., Croyez, mon fils, que l'amour, ce ſentiment fragile, ne ſurvit point à l'eſpérance ; il ſera bientôt effacé de votre ſouvenir : alors, avec quelle ſatisfaction vous jouirez de la reconnoiſſance de votre pere, de l'eſtime, de l'admiration de votre ami, de Melcour, qui vous

eſt ſi cher ! Combien vous vous applaudirez de ce noble triomphe !... Le louable orgueil dont il vous enflammera, ſuffiroit ſeul pour vous en récompenſer.

MELCOUR.

Ah, ſon ame eſt faite pour éprouver tous les délicieux mouvements de cet enthouſiaſme ſublime de gloire & de vertu !... O Dorval, combien ce jour accroit & fortifie mon amitié pour vous !...

DORVAL.

Mon pere !... cher Melcour !.... Je ne puis vous répondre que par des pleurs... mais ces pleurs n'ont rien d'amer... non, déja je ne ſuis plus malheureux !... Quel fort ne ſeroit point adouci par tant de bontés & de tendreſſe !...

M. DE BALMONT.

O mon fils, graces au Ciel, je ſuis tranquille ſur votre deſtinée ; dans l'âge de la foibleſſe & de l'erreur, vous ſavez vaincre vos paſſions & connoître le prix de l'amitié ! Ah, que ne dois-je pas attendre de vous !... Melcour, Dorval, mes chers enfants, aimez-vous toujours... Par des conſeils mutuels, affermiſſez-vous dans vos principes ; éclairez-vous réciproquement ſur vos fautes, & ſouvenez-vous que l'amitié n'eſt véritable que lorſqu'elle épure le cœur, perfectionne le caractere, & donne enfin de nouvelles vertus.

Fin du Tome troiſieme.

520979